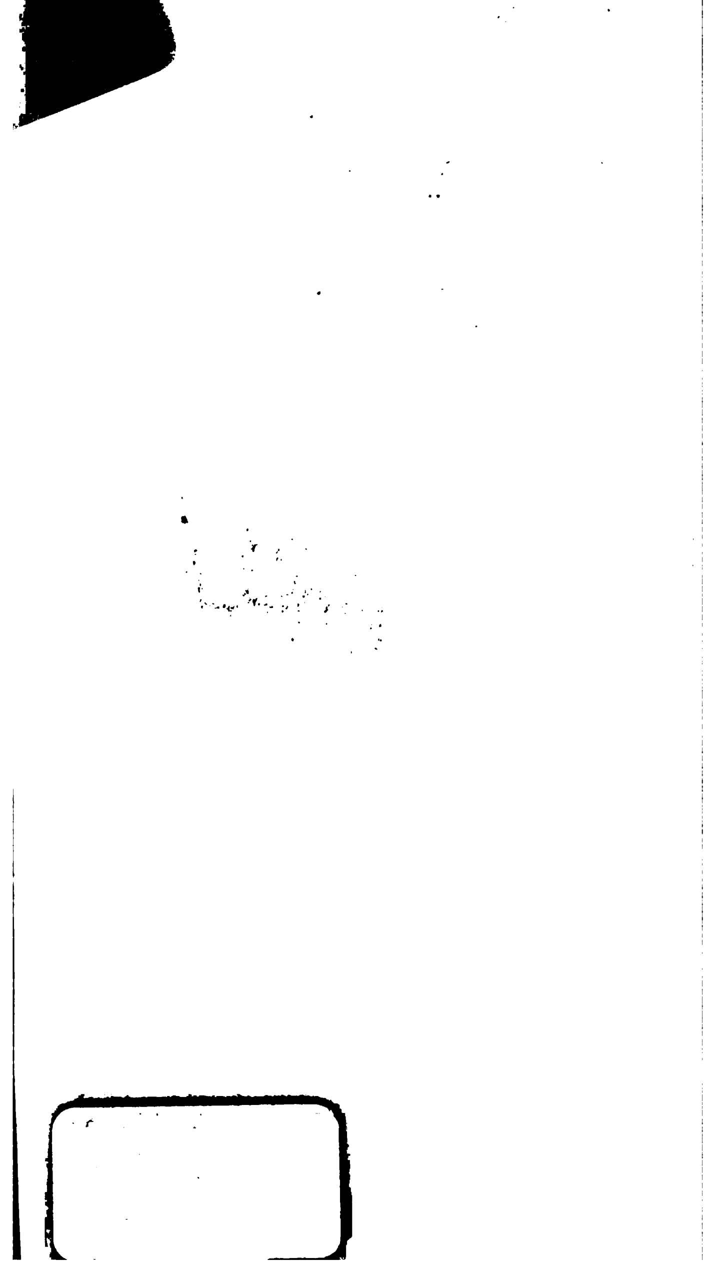

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07581095 6



ANNEX

THEATRE
COMPLET
DE M. MERCIER.

TOME TROISIEME.

THEATRE
COMPLET
DE M. MERCIER.

Avec de tres-belles figures en taille douce.

NOUVELLE EDITION.

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM,
Chez B. VLAM.
A LEIDE,
Chez J. MURRAY.

MDCCLXXVIII.



G. F. Fritzschius, sculps.

L' INDIGENT

L'INDIGENT,

DRAME

EN QUATRE ACTES,

EN PROSE.

PERSONNAGES.

DE LYS, *riche jeune homme.*

JOSEPH, *Tisserand.*

CHARLOTTE, *Ouvriere en blonde.*

Le vieux REMI, *Laboureur.*

M. DU NOIR, *Procureur.*

FELIX, *Intendant, Maître-d'Hôtel de de Lys.*

UN NOTAIRE.

DUBOIS, *Domestique.*

CLERCS.

LAQUAIS.

La Scene est à Paris.

L'INDIGENT,

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une misérable Salle basse sans cheminée. Les tabourets sont dépaillés. Les meubles sont d'un bois usé. Un morceau de tapisserie cache un grabat. On voit d'un côté un métier de Tisserand, au-dessous d'un vitrage vieux: dont la moitié est réparée avec du papier. On apperçoit dans un petit cabinet, dont la porte est entr'ouverte, le pied d'un petit lit.

Cette Salle basse est située dans le vieux corps d'un logis qui fait l'un des côtés d'une maison dont le devant est rebâti à neuf, & magnifiquement. Ce devant est occupé tout entier par un riche jeune homme.

SCENE PREMIERE.

JOSEPH, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, *est couchée toute habillée sur le lit du petit cabinet; on ne lui voit que les pieds.*

La Scene est éclairée par une lampe qui semble prête à s'éteindre. Joseph travaille à son métier, & releve de tems en tems la meche de la lampe. Il se leve,

marche sur la pointe du pied, & va voir si te qui-s'est jettée sur le lit est endormie. Il pa tisfait voyant qu'elle repose. Au même inst éclats de rire éloignés se font entendre.. C'est multe d'une fête bruyante qui se mêle au son strumens. Ce bruit l'inquiette; il craint que ne s'éveille. Il leve les yeux au Ciel, & sa di tion muette répond à sa situation. Il frappe ment du pied & souffle dans ses doigts pour gourdir du froid,

JOSEPH.

QUATRE heures sonnent!..... graces a cette chere enfant, elle dort... Pauvre Charl Le seul bonheur de ma vie est de t'avoir pour so Je me sens infatigable.... Bon, j'ai beaucou vancé son ouvrage, & le mien tire à sa fin. (*O tend encore les mêmes éclats de rire.*) Quel tum Leur débauche éclate dans la nuit & trouble le du pauvre. Ils se plaignent encore lorsqu'au mili jour nos travaux les forcent d'ouvrir les yeux.. quel état sommes-nous réduits? .. Mais ce point à nous à nous plaindre. O mon pere! c'e qui souffre le plus, toi qui fus toujours si bon bienfaisant... Ah!.... (*Il fait un geste de doul* Mais j'aime encore mieux être ton fils dans la pe dans l'indigence, que de tenir la vie de ces hon opulens dont la conduite me révolte..... Mon a toujours secouru son semblable, tout pauvre étoit; & j'ai vu des riches.... Allons, Dieu voit, & ma conscience est en paix. (*Il va boi*

l'eau à une cruche de terre, & revient à son travail.) Je n'ai que deux bras, je les exerce nuit & jour, & sans murmurer. Je supporte courageusement mon sort ; mais ce malheureux ouvrage n'est pas assez payé. (*Avec une énergie douloureuse.*) Non, il n'est pas payé. L'incertitude me mine, je ne sais si je pourrai le vendre encore au bas prix où l'on réduit les travaux de l'ouvrier. Ce Marchand m'a promis, mais qu'il est dur ce Marchand! Il régorge de biens & il rapine sur moi.... Le froid semble s'augmenter.... Cruel hiver! Tu te joins aux cœurs durs qui nous oppriment pour achever de nous accabler.... Mon Dieu! que la saison est rude! La terre est couverte de vieilles forêts, & je n'ai pas un fagot. Il faut du pain avant tout, & le pain est si cher! . . . Pour avoir encore de l'or le Riche a trouvé le secret de nous affamer. (*Il prête l'oreille.*) Je l'entends, je crois; le bruit qu'ils menent l'auront éveillée....

CHARLOTTE *saute de dessus le lit, vien à moitié endormie, regarde à son ouvrage & d'un ton un peu fâché.*

Est-il permis, mon frere..... Vous m'avez laissée. Voilà le petit jour, & j'ai dormi trop tard.

JOSEPH.

Non, non, chere sœur... Tu te rendras malade à la fin.... Il n'y a que deux heures que je t'ai forcée à prendre un peu de repos, & tu veux déjà....

CHARLOTTE.

Mais toi qui parles.... Voyez un peu le mé-

chant! N'a-t-il pas passé la nuit toute entier vailler lui, & ne puis-je aussi-bien....

JOSEPH, *l'interrompant.*

Charlotte, ne prends point garde à m Toi, tu es une fille, tu as plus besoin de que moi.... Ah! j'ai du courage, de la for *prenant les mains.*) tenez, comme elle a froid vre petite!... (*Il lui réchauffe les doigts de leine.*)

CHARLOTTE.

Joseph!... quand nous étions au pays à souvent ensemble dans la neige, il geloit encor fort, & nous ne nous plaignions pas....

JOSEPH, *avec tristesse.*

Quel tems me rappelles-tu?... Tems heu Alors mon pere n'étoit pas ruiné; alors il n pas emprisonné. Sans prévoir un cruel avenir, nos folâtres jeux, nous bravions la rigueur de sons. Mais ici que nous sommes tourmentés par les besoins de la vie; ici que nous pleurons s sort d'un Vieillard; ici que nous sommes reclus des murs glacés.... Il est vrai que nous y so ensemble....

CHARLOTTE, *tendrement.*

Eh bien! ne te plains donc plus. Je n'aime à t'entendre gémir. A quoi servent les larmes? la Providence qui le veut ainsi. Elle arrange t Elle a sans doute ses vues. Tu verras qu'un nous ne ferons pas si mal. En attendant travaillo & toujours avec le même courage. (*Elle va à son*

vrage.) Eh! mais, je n'aime pas cela, moi. Mon frere, je vous le dis très-férieufement. Chacun fa tâche, entendez-vous?... N'avez-vous pas affez de la vôtre? Il fembleroit que je ne puffe rien faire.... Voilà trop de fois auffi.... *(avec fentiment.)* Tu me fais de la peine, je te l'ai déja dit....

JOSEPH, *touché.*

Chere Charlotte? Je te fais de la peine! moi. Ne me gronde point.

CHARLOTTE.

Te gronder, moi! non.... Mais tu n'y toucheras plus, n'eft-il pas vrai?... chacun fa tâche.

JOSEPH, *attendri.*

Eh bien, oui.... Mais vois s'il ne refte pas beaucoup à faire. Je vais porter le travail de cette nuit à ce Marchand en queftion. Il fort du matin, & j'aime mieux le dévancer dans la crainte de le manquer....

CHARLOTTE.

Il eft bien de bonne heure....

JOSEPH.

J'ai toujours du regret à te quitter, à te laiffer feule.... Tu tombes dans des réflexions que tu es enfuite la premiere à me reprocher.

CHARLOTTE.

Va, mon bon ami, va vîte, afin de revenir plutôt; nous irons enfuite voir mon pere, nous irons tous deux.

JOSEPH.

Je tremble que ce Marchand ne s'avife de remettre le payement. Hélas! c'eft-là toute notre efpérance. Si elle alloit nous manquer. Il ne nous refte rien du peu que nous avions hier. Comment vivre aujourd'hui ? Comment porter à notre malheureux pere les fecours qu'il attend & qu'il ne reçoit que de nous?

CHARLOTTE.

Ne commence point la journée par te défefpérer. Il y a déja long-tems que de jour en jour il femble que nous allions mourir de faim, & cependant tu le vois, nous avons beaucoup fouffert; mais à force de travaux, nous avons trouvé notre fubfiftance. As-tu oublié qu'hier encore tu te défolois après avoir couru de tout côté fans pouvoir vendre. Eh bien! vers le foir un paffant t'arrête & te paye ta marchandife. Tu es revenu bien joyeux! Tu as répété cent fois que c'étoit le ciel qui nous avoit ménagé cet heureux fecours. Le ciel que nous implorons cefferoit-il de veiller fur nous, lorfque tous les hommes nous abandonnent? Non, au milieu de notre mifere, nous avons paffé de fortunés momens. Mon pere!... Je pleurois de joie en le voyant manger; & lui, mon frere, comme il regardoit fes enfans! comme il nous béniffoit!.... Ah! n'étions-nous pas alors tous trois également fatisfaits ?

JOSEPH.

Oui, Charlotte, oui, nous l'étions, je me rappelle ces momens. Je ne demande pas d'autre faveur

veur au ciel.... Dans le coin d'une prison, assis sur de la paille; oui, nous avons tous trois pleuré de tendresse.... Il n'y a que les malheureux qui sçachent aimer.

CHARLOTTE.

Qui nous empêche de nous retrouver ainsi chaque jour. C'est un bien que la pauvreté ne sauroit nous ravir. Retiens les paroles de notre bon pere. Tu l'as vu sourire au milieu de ses maux. Il ne veut point qu'on se répande en plaintes. Son ame connoît la sérénité & l'espérance. Pour moi, sitôt qu'il a parlé, je pense tout ce qu'il dit; la raison s'exprime par sa bouche. J'ai tant de plaisir à l'entendre, que je ne l'abandonnerois pas d'un seul instant, si ce n'étoit le motif pressant de notre travail. Aussi je me sens un double courage, en songeant qu'il en partage les fruits.

JOSEPH.

Va, tu es un Ange, un Ange consolateur descendu du ciel pour adoucir son infortune, pour la lui faire oublier. C'est toi surtout qu'il aime; il le doit.... il le doit; je n'ai point tes vertus.

CHARLOTTE.

Tu ne te connois pas.... Va, je suis aussi orgueilleuse d'être ta sœur que d'être sa fille. Si j'avois à choisir, je ne demanderois à Dieu ni un autre pere, ni un autre frere.

JOSEPH.

Que j'aime à t'entendre!

CHARLOTTE.

Est-ce que pour tout l'or du monde tu souh rois être né d'un autre sang?

JOSEPH.

Moi? plutôt mourir que de former un tel hait .... Ah! Charlotte, chere Charlotte!....

CHARLOTTE.

Qu'as-tu?

JOSEPH.

Je vais t'affliger.

CHARLOTTE.

Parle.

JOSEPH.

Hélas!

CHARLOTTE.

Que signifie ce soupir?

JOSEPH.

Il faudra un jour nous quitter.

CHARLOTTE.

Nous quitter! Et pourquoi?... Mon frere! Je ne te survivrai point.

JOSEPH.

Je sais trop ce que je dis.... Je ne parle point la mort. Elle frappera deux coups à la fois, je sais.... Mais réfléchis un instant, & tu devi ras....

CHARLOTTE.

Explique-toi... Je ne te comprends point...

JOSEPH.

Si mon idée ne se présente point à ton esprit.... tant mieux, ma sœur, tant mieux.... Je ne t'en parlerai plus.... Adieu.

CHARLOTTE.

Non, tu m'as rendue inquiette, acheve; & pourquoi nous quitter?

JOSEPH, *soupirant.*

Ma sœur.... bientôt le mariage....

CHARLOTTE.

Je t'entends, Joseph; trop sensible frere! Va, tu te trompes; nous ne nous séparerons point: quand tu te marieras, ta femme sera ma sœur & nous vivrons toujours ensemble. Je l'aimerai, je l'aimerai.

JOSEPH.

Mais ce n'est pas de moi que je parle.... Charlotte; tu sais que mon pere a dit plusieurs fois, qu'au sortir de sa prison il vouloit te donner un mari; qu'il l'avoit trouvé tel qu'il te le falloit

CHARLOTTE, *souriant.*

Et tu ne vois pas que c'est pour s'égayer dans sa tristesse qu'il tient ce langage. Ce bon vieillard veut tromper ainsi nos douleurs & les siennes... Joseph, tu me connois; je suis sincere; je ne pourrois jamais me résoudre à prendre un époux. Je ne sais, mais je n'aime aucun homme: Ceux de notre classe ne me plaisent pas; ce n'est pas la pauvreté, ce sont

leurs mœurs qui ne me vont point. Ceux qui au-dessus de moi me conviennent encore moin faut que je te l'avoue, je n'ai vu que toi dont l ractere auroit pû me rendre heureuse....... un pareil frere, qu'ai-je besoin d'un mari?... ton sort est bien différent du mien, Joseph, cœur est sensible, & tu peux connoître l'amour

JOSEPH, *avec joie.*

Ma Charlotte pensera-t-elle toujours de mê

CHARLOTTE.

Oh! toujours; je ne serai heureuse que prè toi.

JOSEPH, *lui tendant la main.*

Eh bien, chere sœur, touche-là... Que chose qu'il arrive, nous vivrons l'un avec l'autre. meure fille, je resterai garçon. L'infortune, d leurs, nous fait un devoir du célibat. Ma sœ privée des avantages de la fortune, trouveroit di cilement quelqu'un digne d'elle. Dans ce siecle n'apprécie que l'argent, les autres qualités paroiss nulles; on ne voit pas les tiennes, moi seul les c nois, moi seul.... Je perdrois à te donner une l le-sœur, elle y perdroit aussi; car telle qu'elle po roit être, je sens que je t'aimerai toujours davanta

CHARLOTTE.

Rien ne me touche plus que cet aveu. J'ai préhendé quelquefois que tu ne devinsses amoure de quelque fille qui seroit peut-être venu mettre discorde entre nous.... Ah! j'en mourrois de ch grin.

JOSEPH.

Il n'est point de démon capable de désunir nos cœurs; non, il n'en est point: mais j'avois les mêmes craintes, quoique tout aussi mal fondées. . . . Quand on aime aussi vivement, on redoute tout... L'heure m'appelle au dehors; nous parlerons de cela tantôt en présence de notre bon pere.

CHARLOTTE.

Vole pour abréger le tems de ton absence.

JOSEPH *l'embrasse.*

Allons, je parts; mais j'ai toujours tant de peine à te quitter.

(*Il se sauve avec une piece de toile sous son habit, qui doit être une espece de redingotte d'un gris usé.*)

SCENE II.

CHARLOTTE, *travaillant.*

Que je me trouve heureuse avec lui! Depuis ma tendre enfance il est mon protecteur, mon ami, mon guide, mon consolateur. Je ne vous envie rien, Riches du siecle; vos enfans sont toujours en discorde; ils préferent des sacs d'argent à la paix, à la confiance, à l'amitié fraternelle. Jamais contens, toujours avides. . . . Qu'ils aient de l'or, j'ai Joseph.... Quand il me dit: „ ma chere sœur, ma „ pauvre Charlotte!" Que le son de sa voix m'intéresse, me touche, & les écus ne parlent point

leurs mœurs qui ne me vont point. Ceux qui s[e]
au-dessus de moi me conviennent encore moins.
faut que je te l'avoue, je n'ai vu que toi dont le c
ractere auroit pû me rendre heureuse....... Av
un pareil frere, qu'ai-je besoin d'un mari?... M
ton sort est bien différent du mien, Joseph, t
cœur est sensible, & tu peux connoître l'amour.

JOSEPH, *avec joie.*

Ma Charlotte pensera-t-elle toujours de même

CHARLOTTE.

Oh! toujours; je ne serai heureuse que près
toi.

JOSEPH, *lui tendant la main.*

Eh bien, chere sœur, touche-là.... Quelq
chose qu'il arrive, nous vivrons l'un avec l'autre. D
meure fille, je resterai garçon. L'infortune, d'a
leurs, nous fait un devoir du célibat. Ma sœu
privée des avantages de la fortune, trouveroit diff
cilement quelqu'un digne d'elle. Dans ce siecle c
n'apprécie que l'argent, les autres qualités paroisse
nulles; on ne voit pas les tiennes, moi seul les co
nois, moi seul.... Je perdrois à te donner une be
le-sœur, elle y perdroit aussi; car telle qu'elle pou
roit être, je sens que je t'aimerai toujours davantag

CHARLOTTE.

Rien ne me touche plus que cet aveu. J'ai ap
préhendé quelquefois que tu ne devinsses amoureu
de quelque fille qui seroit peut-être venu mettre
discorde entre nous.... Ah! j'en mourrois de cha
grin.

JOSEPH.

Il n'eſt point de démon capable de déſunir nos cœurs; non, il n'en eſt point; mais j'avois les mêmes craintes, quoique tout auſſi mal fondées. . . . Quand on aime auſſi vivement, on redoute tout... L'heure m'appelle au dehors; nous parlerons de cela tantôt en préſence de notre bon pere.

CHARLOTTE.

Vole pour abréger le tems de ton abſence.

JOSEPH *l'embraſſe.*

Allons, je parts; mais j'ai toujours tant de peine à te quitter.

(*Il ſe ſauve avec une piece de toile ſous ſon habit, qui doit être une eſpece de redingotte d'un gris uſé.*)

SCENE II.

CHARLOTTE, *travaillant.*

QUE je me trouve heureuſe avec lui! Depuis ma tendre enfance il eſt mon protecteur, mon ami, mon guide, mon conſolateur. Je ne vous envie rien, Riches du ſiecle; vos enfans ſont toujours en diſcorde; ils préferent des ſacs d'argent à la paix, à la confiance, à l'amitié fraternelle. Jamais contens, toujours avides. . . . Qu'ils aient de l'or, j'ai Joſeph.... Quand il me dit: „ ma chere ſœur, ma „ pauvre Charlotte!" Que le ſon de ſa voix m'intéreſſe, me touche, & les écus ne parlent point.

leurs mœurs qui ne me vont point. Ceux qui sont au-dessus de moi me conviennent encore moins. Il faut que je te l'avoue, je n'ai vu que toi dont le caractere auroit pû me rendre heureuse....... Avec un pareil frere, qu'ai-je besoin d'un mari?... Mais ton sort est bien différent du mien, Joseph, ton cœur est sensible, & tu peux connoître l'amour.

JOSEPH, *avec joie.*

Ma Charlotte pensera-t-elle toujours de même?

CHARLOTTE.

Oh! toujours; je ne serai heureuse que près de toi.

JOSEPH, *lui tendant la main.*

Eh bien, chere sœur, touche-là.... Quelque chose qu'il arrive, nous vivrons l'un avec l'autre. Demeure fille, je resterai garçon. L'infortune, d'ailleurs, nous fait un devoir du célibat. Ma sœur, privée des avantages de la fortune, trouveroit difficilement quelqu'un digne d'elle. Dans ce siecle on n'apprécie que l'argent, les autres qualités paroissent nulles; on ne voit pas les tiennes, moi seul les connois, moi seul.... Je perdrois à te donner une belle-sœur, elle y perdroit aussi; car telle qu'elle pourroit être, je sens que je t'aimerai toujours davantage.

CHARLOTTE.

Rien ne me touche plus que cet aveu. J'ai appréhendé quelquefois que tu ne devinsses amoureux de quelque fille qui seroit peut-être venu mettre la discorde entre nous.... Ah! j'en mourrois de chagrin.

JOSEPH.

Il n'eſt point de démon capable de déſunir nos cœurs; non, il n'en eſt point; mais j'avois les mêmes craintes, quoique tout auſſi mal fondées. . . . Quand on aime auſſi vivement, on redoute tout... L'heure m'appelle au dehors; nous parlerons de cela tantôt en préſence de notre bon pere.

CHARLOTTE.

Vole pour abréger le tems de ton abſence.

JOSEPH *l'embraſſe.*

Allons, je parts; mais j'ai toujours tant de peine à te quitter.

(*Il ſe ſauve avec une piece de toile ſous ſon habit, qui doit être une eſpece de redingotte d'un gris uſé.*)

SCENE II.

CHARLOTTE, *travaillant.*

Que je me trouve heureuſe avec lui! Depuis ma tendre enfance il eſt mon protecteur, mon ami, mon guide, mon conſolateur. Je ne vous envie rien, Riches du ſiecle; vos enfans ſont toujours en diſcorde; ils préferent des ſacs d'argent à la paix, à la confiance, à l'amitié fraternelle. Jamais contens, toujours avides. . . . Qu'ils aient de l'or, j'ai Joſeph.... Quand il me dit: „ ma chere ſœur, ma „ pauvre Charlotte!" Que le ſon de ſa voix m'intéreſſe, me touche, & les écus ne parlent point.

Ah! Joseph, puiſque tu conſens de vivre avec moi, je m'eſtime riche; & ſi mon pere ſe trouvoit élargi, je n'aurois plus, je crois, rien à deſirer au monde. Hélas! il en coûteroit ſi peu pour lui rendre la liberté; mais ce peu nous manque, & tous ces gens à équipage n'emploient jamais leur argent à ſecourir l'homme vertueux & captif.... Amitié! ... douce amitié! dure autant que notre vie, ô cher frere!.... Ce cœur t'appartiendra dans tous les inſtans.... Oh! ſi j'étois la ſeule à ſouffrir.... Je ne ſais, mais ce matin je travaille avec plus de conſtance, & le froid me ſemble moins rigoureux.

(On entend pluſieurs cris d'adieux, comme de gens qui ſe quittent d'une maniere folle & bruyante, qui ferment des portes, qui s'appellent réciproquement ſur les eſcaliers; enfin, tout ce que peut peindre le dernier [illegible] d'une orgie.)

Enfin, leur feſtin eſt achevé, ou plutôt leur ſabat. Le jour commence.... Ce ne ſont point là des plaiſirs. Je le devine au ſeul ſon de leur voix; c'eſt du bruit, & voilà tout..... Cependant je ſoupire quand je ſonge que la moitié de ce qu'ils ont dépenſé cette nuit, ſoit à table, ſoit au jeu, auroit ſuffi à tirer mon pere de la priſon où il gémit, & pluſieurs autres infortunés avec lui.



SCENE III.

CHARLOTTE; *Monsieur* DU NOIR; FELIX, *qui doit avoir l'air d'un homme qui a passé la nuit dans la fête.*

(M. du Noir frappe à la porte.)

CHARLOTTE.

Qui est-là? ......

M. DU NOIR, *frappant plus fort.*

Ouvrez, ouvrez.

CHARLOTTE.

C'est la voix de notre Propriétaire.... Est-ce vous, Monsieur du Noir?

M. DU NOIR, *frappant plus rudement encore.*

Et oui, oui, ouvrez donc.

CHARLOTTE, *ouvrant.*

Votre très-humble, Monsieur.

M. DU NOIR, *entrant à grands pas suivi de Felix.*

Parbleu! vous me faites bien attendre. Est-ce que des gens comme vous doivent s'enfermer? .... Avez-vous peur qu'on vous vole?....

(Charlotte se retire & va se mettre dans un coin à travailler, les yeux timidement baissés.)

FELIX.

Eſt-ce-là cette chambre?

M. DU NOIR.

Oui.... Eh bien?

FELIX, *d'un ton dédaigneux.*

Ceci?

M. DU NOIR.

Ma foi, voilà tout ce qui reſte dans la maiſon avec ce que vous venez de voir. Après vous avoir loué tout le corps du bâtiment neuf, vous me reſſerrez encore ſur le vieux. En vérité, je n'ai gardé de place juſte que ce qu'il m'en faut, & je vous avouerai que M. de Lys s'étend bien depuis que vous êtes à lui.

FELIX, *lui frappant ſur l'épaule,*

Mon cher Monſieur, nous ne pouvons rien faire de ceci, entendez-vous, rien du tout..... De votre ancienne étude j'agrandis mon office; c'eſt un contraſte aſſez plaiſant, n'eſt-il pas vrai? D'une étude de Procureur faire un garde-manger!... Cela me portera-t il bonheur, Monſieur du Noir?

M. DU NOIR, *avec un demi-ſourire.*

Je ſouhaite que vos affaires s'y faſſent comme j'y ai fait les miennes.

FELIX.

C'eſt-à-dire aux dépens d'autrui.

M. du Noir.

Ah ! Monſieur Felix, vous n'avez rien à me reprocher, je crois....

Felix.

Point de fauſſe honte, cela n'eſt plus de mode; Soyons de notre ſiecle. Vous n'avez pas barbouillé toute votre vie du papier timbré pour rien, autrement d'où auriez-vous acquis tant de bien?

M. du Noir.

Tant de bien! Pas tant; pas tant; je vous jure... Mais s'il falloit du petit au grand, en tout état, éplucher chaque fortune, ce ſeroit un examen qui ne finiroit pas. Le meilleur eſt d'agir & de ne point parler là-deſſus.... Vous ne pouvez donc rien faire de ceci?

Felix, *d'un ton important.*

Non ; j'aurois déſiré au moins un coin paſſable pour loger ces deux levrettes blanches dont on a fait préſent à mon maître ; mais cela eſt trop en mauvais état pour recevoir deux chiens de la meilleure eſpece. M. de Lys ſeroit ſcandaliſé de les voir ici.... Je ſens le vent qui ſouffle de tous côtés.

M. du Noir, *à voix baſſe.*

Mais écoutez, on fera en leur faveur une petite réparation. Vous entendez bien qu'on ne laiſſera pas ſubſiſter ce vitrage entr'ouvert; on y mettra de bons carreaux; on calfeutrera les portes; tout ceci prendra un autre air.

Felix.

Et pourquoi ne l'avez-vous pas déjà fait?

M. DU NOIR, *à voix basse.*

Et comment vouliez-vous que je dépensasse un sou? Ceci a toujours été loué à vil prix par de la canaille, qu'il faut à chaque terme forcer de payer ou chasser.

FELIX.

Ne m'avez-vous pas dit que c'étoit un Tisserand?

M. DU NOIR.

Oui, je ne sais trop; un ouvrier de cette espece. . . . Je vais lui faire vuider le plancher tout de suite; parce que si vous ne voyez pas à pouvoir loger ici vos levrettes, je vous céderai la chambre de mes Clercs, & je les ferai monter plus haut.

FELIX.

Comment plus haut! Vous vous moquez; vous les logerez donc sur le toît?

M. DU NOIR.

Bon, bon, les voilà bien à plaindre. J'en ai essuyé bien d'autres. . . . Je change d'avis. Non, je les ferai descendre ici.

FELIX, *arrêtant la vue sur Charlotte.*

Mais cette Petite a un air de fraîcheur; elle me paroît jeune & jolie.

M. DU NOIR.

Et grandement pauvre. . . . C'est la misere en personne.

FELIX.

On le devine; mais on ne le diroit pas à son premier abord, surtout à son air de propreté. . . . . .

Cette misere-là me plairoit assez.... Appartient-elle à quelqu'un ?

M. DU NOIR.

Ce Tisserand l'appelle sa sœur.... C'est un faux nom peut-être ; mais peu m'importe, s'ils me payoient.... . . . .

FELIX.

Plus je la considere, plus elle me semble intéressante.

M. DU NOIR.

Vous êtes bien bon.... On a aujourd'hui tant de filles comme elle dans le besoin.... On ne rencontre que cela.

FELIX, *faisant l'avantageux.*

Il est bien vrai.... Ma foi je suis las d'en protéger. Vous avez vu cette petite Mimi ; quel tour elle a joué à notre maître ! La rusée ! Nous l'avions retirée d'un état pitoyable ; après cela, mêlez-vous encore d'obliger. . . . .

M. DU NOIR.

Pour moi je n'ai jamais été dupe, jamais de ma vie, entendez-vous. Je me suis toujours tenu le cœur bien dur, afin de ne point faire d'ingrats.

FELIX, *riant.*

Bonne recette !... Il faut pourtant que je l'aborde & que je lui parle. (*Il s'approche de Charlotte.*) Belle enfant, parlez-nous donc un peu ; levez cette tête charmante ; comme vous travaillez !... Votre ouvrage presse-t-il si fort ?

CHARLOTTE, *modestement.*

Oui, Monsieur, dans nos métiers tous les momens sont comptés. Il n'y en a point à perdre si l'on veut vivre.

FELIX.

Mais vous devez avoir bien froid.... Comment, sans feu!

M. DU NOIR.

Oh! c'est-là ma premiere condition. Je ne souffre point de feu à ces gens-là; avec leurs cendres chaudes, je tremble toujours pour ma maison.

FELIX.

Ils ne meurent pas de froid?

M. DU NOIR.

Bon, bon, l'habitude....

FELIX.

Ma foi, votre serviteur; je ne fais que d'entrer & je suis déja gelé.... Petite, il faudra venir vous chauffer à notre office; nous entrerons en connoissance, & suivant les choses, qui sait si peut-être je ne vous ferai pas faire votre chemin.... comme j'ai fait à tant d'autres....

M. DU NOIR, *avec emphase.*

Savez-vous bien que si vous aviez le bonheur d'être considérée de Monsieur, vous n'auriez plus rien à desirer, & que....

FELIX.

Oh! je ne m'engage point, nous verrons, nous verrons; elle est jolie, en vérité, jolie, mais pas

grande parleuse. A-t-elle toujours la tête ainsi baissée? Est-elle vraiment ce qu'elle paroît être?

M. DU NOIR.

Tout ce que je sais, c'est qu'elle est de campagne & loin d'ici.

FELIX, *bas*.

De campagne? tant mieux; mais où ira-t-elle loger si vous la mettez dehors? Ayez soin de la faire jaser, car je gele ici. (*plus haut*.) Qu'elle vienne dans notre salle, il y a bon feu, nous causerons-là plus à notre aise.

M. DU NOIR.

Entendez-vous que Monsieur veut bien vous permettre de venir vous chauffer à l'office?

CHARLOTTE.

Je ne quitte jamais la chambre qu'accompagné de mon frere, & mon ouvrage me retient ici jusqu'à ce qu'il revienne. Je vous remercie bien, Monsieur.

M. DU NOIR.

Quelle petite sotte! Elle voudroit se faire prier, je pense. (*à part à Felix*.) Laissez-la, laissez-la, vous êtes trop bon, croyez-moi; elle sera trop heureuse d'y venir d'elle-même; fiez-vous-en à mon expérience. (*haut à Charlotte*.) Vous direz à votre frere qu'il faut enfin me payer aujourd'hui & chercher un autre gîte; s'il ne veut pas que mon Huissier lui enleve le reste de ses meubles..... plus de quartier d'abord.

CHARLOTTE, *quitte son ouvrage, & court à lui en suppliant.*

Monsieur, Monsieur, de grace! un peu de tems encore, un peu de tems; vous n'y perdrez rien.

M. DU NOIR.

Je suis sourd, je suis sourd.... Si je pouvois payer les trois vingtiemes, les quatre sous pour livre, le rachat des boues & lanternes, le logement des soldats, les réparations, *& cætera*, avec des paroles, à la bonne heure; mais tous les secrets de mon art ne m'ont point appris à esquiver ces maudits payemens. (*Il va pour sortir.*)

CHARLOTTE.

Monsieur, je voudrois ne vous dire qu'un mot, un seul mot; je vous supplie, écoutez-moi.

FELIX.

Ah! pour un mot, restons.

CHARLOTTE, *à M. du Noir.*

Je voudrois bien vous parler à vous seul.

M. DU NOIR.

A moi seul! & quoi me dire?

FELIX.

Il faut l'écouter, Monsieur du Noir, vous me rejoindrez; je serai à l'office. .... Je vais m'y chauffer.

SCENE IV.

M. DU NOIR, CHARLOTTE.

M. DU NOIR.

Si c'est encore de vos jérémiades, je quitte tout de suite, d'abord : allons vîte, abrégeons, car je n'ai pas le loisir de me morfondre ici... Voyons vîte, parlez, parlez donc, parlez.

CHARLOTTE.

Eh! Monsieur, vous me rendez toute interdite... Mon Dieu!... Je ne sais comment vous parler.

M. DU NOIR, *avec rudesse.*

Eh bien! finissons-nous?

CHARLOTTE.

Mais vous êtes donc impitoyable! au fort de l'hiver! Vous savez dans quel état nous sommes, & la situation déplorable où se trouve nôtre pere.

M. DU NOIR, *s'en allant.*

Ah! c'est ainsi... adieu, adieu.

CHARLOTTE, *le retenant par son habit, & se jettant à ses pieds.*

Arrêtez! non, Monsieur, non, vous ne vous en irez pas; vous m'écouterez; vous verrez mes larmes... Au nom de tout ce que vous avez de plus cher, laissez-nous ici pendant ces grands froids; ai-

trement nous périssons; ou si cette chambre vous est absolument nécessaire, procurez-nous un autre asyle; je vous regarderai comme notre Sauveur; je vous bénirai le reste de ma vie.. Hélas! hélas! Monsieur, ouvrez votre cœur à la compassion; secourez-nous, ayez pitié de nous. (*Il faut que ce langage soit touché par l'Actrice d'un ton douloureux & véhément, & avec toute la force d'un cœur qui demande grace.*)

M. DU NOIR, *effrayé, presque touché, ou plutôt interdit par l'accent de Charlotte.*

Paix! paix donc! ne criez point comme cela... Levez-vous, levez-vous, nous verrons, oui je... (*à part.*) Elle m'attendrit, je crois; sauvons-nous. *Il s'élance à la porte & s'échappe.*

SCENE V.

CHARLOTTE.

MON Dieu! se sera-t-il laissé toucher.... Que devenir.... S'il nous prend ces métiers, notre unique gagne-pain, il faudra donc mendier! Oh! jamais, plutôt la mort... Personne ne daigne nous voir de peur de nous soulager.... Tel nous donneroit peut-être quelques secours; mais ce seroit au prix de l'honneur.... Ah! ces gens de maison me font horreur; ils ont tous l'air aussi débouché que leurs maîtres, & j'aimerois mieux endurer le froid toute l'année que d'approcher de leur foyer... Pauvre

vre Joſeph, je ſouffre pour toi! . . . Je vois déja ton déſeſpoir, d'autant plus cruel, que tu voudras l'étouffer. (*Elle ſe remet au travail.*) Que je ſuis en peine!... Aucune, aucune reſſource.... Tous les cœurs fermés, endurcis.... Ah! comme j'apperçois ce monde!... Je l'entends; il me faut ne lui rien dire d'abord.... Tantôt j'amenerai, puiſqu'il le faut, cette triſte converſation le plus doucement qu'il me ſera poſſible. (*Elle eſſuie ſes yeux & prend un air riant.*)

SCENE VI.

JOSEPH, CHARLOTTE.

JOSEPH, *allant à ſa ſœur & l'embraſſant.*

Eh bien! chere ſœur, tu as dû beaucoup ſouffrir, car ce vent du nord eſt devenu plus piquant. Je courois, tandis que tu reſtois en place.

CHARLOTTE.

Je n'ai pas tant ſouffert que tu l'imagines.

JOSEPH, *avec intérêt.*

Mais.... ma ſœur. . . . Tu as pleuré, mon enfant, tu as pleuré, je le vois; tu me caches tes peines.

CHARLOTTE, *prenant un viſage ſerein.*

Non.

JOSEPH.

Si.... à travers ce sourire, j'apperçois ta douleur.

CHARLOTTE.

Ce n'est rien, mon frere.... Dis-moi, as-tu trouvé ?....

JOSEPH.

Je n'ai reçu qu'un léger à compte, & nous ne pouvons pas encore payer le terme ; (*silence de Charlotte.*) car le peu que j'avois, je l'ai employé à acheter un manteau pour mon pere. (*Il tire un manteau qu'il met sur les genoux de sa sœur.*) Le voici.... il est encore bon.... Mais donne-moi des ciseaux.... (*avec noblesse.*) Découds cette livrée ; que jamais on ne la voie sur le corps d'un pere respectable. Il a été cultivateur ; il a arrosé la terre de ses sueurs ; mais il a toujours eu en horreur les vils travaux de la servitude..... Hélas ! il est aujourd'hui plus à plaindre qu'un Valet.

CHARLOTTE, *décousant la livrée du manteau.*

Eloigne ces tristes réflexions.

JOSEPH.

O ma chere sœur ! Ce n'est point ce grabat, ces murs dépouillés, ces meubles grossiers, cette pauvreté renaissante qui laisse l'aiguillon dans l'ame ; c'est l'insolence du Riche, c'est son regard méprisant qui blesse un cœur sensible.

CHARLOTTE.

Oublions qu'il existe de pareils hommes..... Nous allons nous trouver réunis tous trois malgré

nos tyrans, malgré l'indigence.... Songe à ce moment, songe que tu as de quoi soulager un pere adoré.... songe qu'il va sourire en nous revoyant.

JOSEPH.

Il est vrai, j'ai tort; allons, Dieu soit loué.... Prends cette soupiere dans laquelle tu sais qu'il mange plus commodément; n'oublie point la petite bouteille, nous la remplirons sur notre chemin. Enfin, je crois avoir trouvé du vin qui n'aura pas été falsifié.

CHARLOTTE.

Heureuse découverte! Je crains toujours d'empoisonner mon pere en voulant réparer ses forces. On nous fait boire la mort, & personne n'y songe.... Et le Geolier?

JOSEPH, *en soupirant.*

Il faudra sacrifier encore quelque chose pour le rendre moins inexorable.

CHARLOTTE.

Il m'a semblé déja moins dur, & mes prieres ont paru l'adoucir.

JOSEPH.

Ton regard en a donc fait un homme... Viens, ma sœur, viens. (*Joseph donne le bras à sa sœur, après avoir pris quelques ustensiles de terre.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente un grand cabinet de toilette, faisant partie d'un très-riche appartement. Tout y désigne la volupté, l'aisance, le dernier goût. De Lys entre en robe de chambre à fleurs d'or; il sort du lit & se jette nonchalamment dans le premier fauteuil. Deux domestiques le suivent, portant un miroir, dans lequel il se regarde avec complaisance. On lui présente des eaux de senteur, & tout l'attirail de la toilette. Felix est debout à ses côtés, & enseigne par signe aux laquais ce qu'ils doivent faire.

SCENE PREMIERE.

DE LYS, FELIX, *Valet de chambre, Laquais,*

DE LYS, *bâille & tire sa montre.*

COMMENT, il n'est encore que midi......! Cette journée me semble d'une longueur mortelle. Je sens d'avance un mal de tête affreux.... *à un domestique.*) Du thé.... Que deviendrai-je d'ici à l'heure de l'opéra? (*à son Valet de chambre.*) Monsieur, vous hâtez toujours ma toilette comme celle d'un Conseiller; on m'accommode étourdiment, & comme si j'avois des affaires. Retenez bien cela de moi; sans lenteur en tout art, point de perfection. (*à un laquais.*) Vous laissez périr d'inanition ce pau-

-tre Moustapha; il a cependant pour vous de l'amitié; faites sa provision de gimblettes. (*à un autre.*) Passez chez mon Sellier, qu'il acheve mon cul de singe, ma désobligeante, mes trois diables. (*à Felix.*) Et mon Cocher qui mene à l'Italienne, ne veut donc pas guérir?

FELIX.

Il a toujours une très-grosse fievre.

DE LYS, *à un Laquais.*

Vous porterez chez la Comtesse le tul & les nœuds que j'ai faits; elle reconnoîtra son disciple. (*les laquais sortent.*) (*en se frottant les dents & se regardant au miroir.*) Eh bien! vous dites donc que cette petite fille, la même dont j'ai eu l'honneur de vous parler, est ma très-chere voisine?

FELIX.

Rien n'est plus vrai, Monsieur; j'avois rencontré ce minois sans y faire beaucoup d'attention, mais je l'ai vu aujourd'hui dans son gîte avec toutes les circonstances que je viens de vous raconter.

DE LYS.

La rencontre est singuliere! Il y a quelques jours que je la lorgne sans qu'elle s'en apperçoive; elle a de la fraîcheur & des graces; il ne lui manque qu'un peu plus de teint.... Cela est pauvre, dis-tu, dans le dernier besoin?

FELIX.

Oh! d'une pauvreté affamée....

DE LYS.

Prête à se donner pour un morceau de pain.

FELIX.

Mais non, Monsieur .... Je l'ai trouvée fiere, sérieusement fiere; elle est arrivée depuis peu en cette capitale.... Elle a une vertu de campagne, & son air en impose plus que le ton romanesque de toutes nos prudes.

DE LYS.

Je suis enchanté de cette vertu-là; car je suis bien dégoûté de toutes les filles que j'ai eues. Elles m'ont coûté l'impossible, tu le sais; malgré cela elles m'ont excédé, trompé, & ennuyé, qui pis est. J'avois fait serment de ne plus en entretenir; mais, ma foi, je veux créer celle-ci, la mettre au monde; je trouverai peut-être une ame neuve & reconnoissante. Je ne sais quoi me plaît dans sa taille & dans sa démarche.... Elle est assez jolie pour me faire honneur; j'y compte, du moins; avertis-moi si elle devoit me deshonorer..... ce seroit un ridicule....

FELIX.

Si vous me permettez de vous le dire, Monsieur, je trouve qu'il y a quelque air de ressemblance entre vous deux.

DE LYS, *souriant complaisamment.*

Est-ce elle ou moi que tu flattes?

FELIX, *d'un ton adulateur.*

Monſieur, tout le monde ſait que vous êtes d'une figure. . . .

DE LYS, *ſe donnant des graces.*

Je ne ſuis point mal, je ne ſuis point mal; mais crois-tu que du premier coup d'œil je pourrai lui faire tourner la tête? Puis-je me flatter d'emporter d'aſſaut ſon jeune cœur? J'aime les victoires rapides. Penſes-tu, enfin, que j'acheverai promptement la conquête de cette haute & ſévere.... Comment l'appelles-tu?

FELIX.

Charlotte.

DE LYS.

Il faudra lui donner un nom plus honnête. . . . (*Il rit.*) Il eſt ſingulier que la beauté aille ſe loger-là, tandis qu'elle délaiſſe nos femmes de qualité.... Au reſte, c'eſt bien fait.... c'eſt bien fait....

FELIX.

Si j'avois pu deviner plutôt la nouvelle fantaiſie de Monſieur, les choſes ſeroient déja fort avancées.

DE LYS.

Mais je ne l'ai bien remarquée qu'hier.... Malgré une certaine pâleur, on voit que ſon front eſt tout formé pour être embelli des roſes de la volupté....

FELIX.

Je me félicite de l'occaſion qui m'a conduit vers elle; elle eſt arrivée fort à propos. Ce qui m'inquiete, c'eſt ce frere.

DE LYS.

Est-ce bien son frere?

FELIX.

On ne peut en douter....

DE LYS.

Eh bien! ce frere...

FELIX.

J'appréhende, Monsieur, qu'il ne soit de ces pauvres à sentiment, qui meurent héroïquement de faim en gardant leur honneur.

DE LYS.

L'honneur dans l'indigence! (*Il sourit amérement.*) J'ai vu plus d'une fois l'effet d'une bourse de louis; elle abrege bien du tems; elle surmonte les obstacles. La morale la plus farouche se tait à la voix de l'or. C'est le meilleur opium pour endormir voluptueusement la vertu la plus consommée. Je commence d'abord par en donner une bonne dose, afin d'étourdir à la fois la tête & le cœur. Rien n'est plus puissant que cette premiere amorce, & j'ai remarqué que l'espérance fait plus dans la suite que la libéralité même...., Tu as dit qu'on me le fît venir?...

FELIX.

Suivant vos ordres on guette l'instant où ils rentreront tous deux.

DE LYS, *avec dérision.*

Je suis impatient de faire connoissance avec mon futur beau-frere.

FELIX.

Dans le fond, c'est un grand avantage pour lui.

DE LYS.

Il feroit beau de les voir garder leurs triftes préjugés avec leur misere. Cela ne se peut pas; il est trop d'exemples du contraire, il en est trop. Qu'est-ce que j'ai à souper?

FELIX.

Monsieur, voici le menu. (*lui présentant une grande feuille de papier.*)

DE LYS, *parcourant le papier.*

Dix couverts servis à cinq services de sept plats chacun.... bon.... voilà ce que j'aime.... Un coq vierge!... excellent!... Une croquante au temple de Vénus.... délicieux! Point de vin, nous boirons de l'eau & des liqueurs fines..... Vous voudrez bien vous souvenir que demain nous allons à la chasse.

FELIX.

Oui, Monsieur.... j'ai tout préparé; votre gibeciere, votre fusil à deux coups..... On vient annoncer, je crois.

DE LYS.

Vois un peu.

UN DOMESTIQUE.

Monsieur, c'est cet homme que vous avez fait mander.

FELIX.

Le voici.

SCENE II.

DE LYS, JOSEPH, FELIX.

DE LYS, *penché sur son fauteuil, tourne la tête de son côté d'un air demi-hautain, demi-riant ; il mange quelques bonbons d'une petite boëte qu'il tient en main, & avec laquelle il joue.*

Qu'il approche.

JOSEPH, *à Felix.*

On m'a dit que....

FELIX.

Avancez, parlez à Monsieur.

JOSEPH, *saluant.*

Monsieur....

DE LYS.

Oui, mon ami, je t'ai demandé ; on m'a parlé de toi ; tu es bien pauvre, n'est-il pas vrai ?

JOSEPH, *avec une simplicité noble.*

Monsieur, je suis Joseph, un ouvrier, & non pas votre ami ; si je l'étois, nous pourrions nous tutoyer : c'est pourquoi ne me faites pas rougir ; je ne suis pauvre que parce qu'il y a trop de riches.

DE LYS.

Comment donc ! mais tu parles d'un ton....

JOSEPH.

Encore un coup, Monsieur, ou parlez-moi vous-même sur un autre, ou je me retire. Vous n'êtes pas le premier à qui je n'ai pu le souffrir. Quand ma fortune en dépendroit, je marquerois le même courage. C'est un droit insultant & injuste que vous vous arrogez la plupart sur nous autres infortunés. Ne peut-on être dans l'indigence sans être avili? (*Il marche vers la porte.*)

FELIX, *d'un air étonné.*

Voilà qui est nouveau.

DE LYS, *se levant.*

Il est singulier. Je ne veux pas qu'il s'en aille. (*A Joseph.*) Ecoutez, Monsieur Joseph; vous vous fâchez bien promptement. Vous ne savez pas encore ce que je vous veux. Un moment, & vous n'aurez point à vous plaindre.

JOSEPH.

Je suis fâché de vous avoir parlé ainsi; mais cela est plus fort que moi. Je sais trop que j'ai besoin d'autrui.

DE LYS.

Eh bien, mon intention est de vous mettre un peu à votre aise. Je puis, sans me gêner, vous procurer une vie plus commode. Ce que je vous dis est du fond du cœur. Voici un à compte que je vous prie d'accepter; cela ne se refuse pas: prenez, il y a cinquante louis. (*Il lui présente une bourse.*)

JOSEPH.

Dans quelle ſurpriſe vous me jettez, Monſieur ! Cinquante louis ! à moi ! Et quel ſervice vous ai-je rendu ?.... Que voulez-vous de moi ? A quel prix mettez-vous cet argent ?

DE LYS.

Je poſſede quelques biens ; d'après votre propre aveu, vous êtes pauvre. Je vous donne cette bourſe, je vous la donne.

JOSEPH, *fièrement.*

Je n'ai rien fait pour accepter un tel don ; permettez-moi de vous le dire, Monſieur, je crains ce préſent. . . . Vos pareils ne prodiguent pas l'or gratuitement.

DE LYS.

Je ne reſſemble point à mes pareils ; je ne mets dans mon offre qu'une pure généroſité. D'où naîtroient votre défiance & vos refus ? Me croyez-vous homme à ne faire jamais le bien ? Enfin, puiſque vous héſitez, je vous dirai que c'eſt un vœu que j'ai fait, & que je l'accomplis en votre faveur.

JOSEPH.

Monſieur, vous voulez-vous jouer de moi. . . .

DE LYS, *lui mettant la bourſe entre les mains.*

Non, pour preuve emportez-la, elle eſt à vous.

JOSEPH.

Elle eſt à moi ! (*avec transport.*) Homme généreux ! Je tombe à vos pieds, je les embraſſe. . . .

Oui, je l'emporterai.... Je serois dénaturé si je la refusois. (*levant la bourse dans sa main.*) C'est là-dedans, c'est là-dedans, qu'est la délivrance d'un pere, le bonheur de nous trois: mais je tremble de m'abuser.... Je ne sais si je dois.... Vous me la donnez, dites, vous me la donnez?

DE LYS, *riant.*

Oui, oui, je vous la donne.... je vous la donne.

JOSEPH, *la serrant avec force & avec une espèce de délire.*

Eh bien, l'univers entier ne me l'arracheroit pas.... Or sacré, je te presse sur mon sein. Tu vas servir la nature & ma tendresse.... Je sens, pour la premiere fois, que l'on peut te chérir, t'idolâtrer. (*à de Lys.*) Je reviendrai, Monsieur, je reviendrai; vous verrez quel usage j'en aurai fait.... Vous serez forcé de pleurer de joie avec nous, & ce sera là votre récompense.... Que le ciel vous comble de véritables biens! Mon pere! Ah! courons, j'ai peur de mourir en chemin.

SCENE III.

DE LYS, FELIX.

FELIX.

Je crois qu'il en deviendra fou.

DE LYS.

Tu vois l'effet immanquable de ma recette. Va, il n'aura pas besoin d'une plus forte dose.

FELIX.

C'est beaucoup pour lui, & même une somme prodiguée comme cela....

DE LYS.

Ah çà, Monsieur mon Intendant, parce que je vous ai emprunté cet argent, vous vous mêlez de faire des remontrances.... je n'en veux plus, je n'en écouterai plus.

FELIX, *à part.*

Bon, voilà ce que je voulois. J'aime qu'un Maître parle ainsi.

DE LYS.

Ces cent mille écus que ce Notaire voudroit m'empêcher de toucher, remettront l'équilibre dans ma dépense. Je veux jouir, moi; & depuis que je seme l'argent, je n'ai trouvé rien de piquant. (*Il bâille.*) Si l'on me fâche, je me ruinerai.... Le plaisir

est quelque part; je la poursuivrai tant, que je l'en-chaînerai sans doute. (*Il bâille encore.*) Si elle vient, il faut, comme je l'en ai supplié, qu'on lui fasse entendre que son cher frere est ici, sans cela peut-être. . . .

FELIX.

En vérité, Monsieur, c'est une insulte faite à ma pénétration. Vous me répétez d'anciennes leçons que je sais par cœur..... Faites-moi l'honneur de penser....

DE LYS.

Va, va.... Je crois vraiment que j'en suis amoureux, car je brûle de la voir ici.

UN LAQUAIS, *entre.*

Monsieur du Noir.

DE LYS.

Qu'il entre... Sois aux aguets au moins, & songe à m'avertir aussitôt.

FELIX, *fâché.*

Eh! Monsieur, est-ce mon coup d'essai? Je sais, je conçois, j'entends....

SCENE IV.

DE LYS, *Monsieur* DU NOIR.

DE LYS.

Bon jour, Monsieur du Noir; prenez un siege.

M. DU NOIR.

Je viens dans un moment favorable; vous êtes seul, & nous parlerons d'affaires.

DE LYS.

D'affaires! oh! non, s'il vous plaît.

M. DU NOIR.

Mais il le faut... Voilà dix fois que je viens... Il faut que nous en parlions.

DE LYS.

Pas pour long-tems donc, je vous prie; car j'attends une petite personne...

M. DU NOIR.

Quand elle viendra, je me retirerai.

DE LYS.

Ah! soit... Dépêchez toujours; de quoi s'agit-il?

M. DU NOIR.

C'est encore au sujet de cette sœur que feu Monsieur votre pere s'est avisé de déclarer dans son testament.

DE LYS.

Eh bien, en auroit-on eu quelques nouvelles?

M. DU NOIR.

Vous m'aviez donné ordre de faire secrettement des perquisitions pour prévenir l'orage qui pourroit fondre un jour. Je n'ai encore reçu aucun éclaircissement; on ne sait ce qu'ils sont devenus. Votre oncle, son nourricier, après la mort de sa femme, accablé de malheurs, m'a-t-on écrit, s'est sauvé de son village avec elle & son fils. Ils ont erré je ne sais où. . . .

DE LYS.

Tant mieux.

M. DU NOIR.

Tant pis... Car si nous savions positivement où elle est, nous prendrions de justes mesures pour lui lier les bras.

DE LYS.

Sans tant s'inquiéter, peut-être y a-t-il longtems qu'elle n'est plus de ce monde... Lorsque mon pere quitta son misérable pays pour courir après la fortune qu'il a rencontrée, je n'avois que six ans. A peine me souviens-je de cette sœur délaissée en nourrice chez son oncle, bon homme de campagne. Le passé ne me semble plus qu'un rêve. J'ai vu tant de choses depuis. Je ne sais par quel scrupule mon pere a eu la folie de songer à cette enfant, dans le moment précis où mes intérêts sembloient exiger qu'il l'oubliât entierement. C'est un fort mauvais tour qu'il m'a joué. Il devoit l'emmener avec lui, l'élever

comme moi, lui donner une éducation brillante, ou n'en jamais faire mention; dans l'état où je fuis, je ne pourrai jamais reconnoître une payſanne pour ma ſœur.

M. DU NOIR.

Ah! cela ne ſeroit pas décent; & Monſieur votre pere, par les ſoins qu'il a pris de ſe tenir inconnu à ſon frere, a bien ſenti de ſon vivant le tort que lui cauſeroit une telle parenté. Pourquoi a-t-il voulu vous obliger, en s'en allant dans l'autre monde, à ſouffrir ce qu'il n'a pu endurer dans celui-ci? Ces mourans ſemblent toujours à leur départ oublier tous les uſages.

DE LYS.

Non, parbleu! je ne conſentirai point à perdre la moitié d'un bien, qui à peine me ſuffit en entier. Je ne ſais pas comment l'on peut vivre avec quatre-vingt-dix mille livres de rente; cela étoit bon pour mon pere, il y a vingt ans; mais à moi, à moi, il me faut le double néceſſairement.

M. DU NOIR.

Sans doute, le Financier doit briller; autrement, par où attireroit-il les regards? Soit dit entre nous, ce n'eſt gueres la naiſſance ni les actions illuſtres qui peuvent les diſtinguer.

DE LYS.

Mais... cependant, Monſieur du Noir.

M. DU NOIR.

Pardon.... Je vous parle peut-être avec trop de franchiſe; mais vous ſavez combien j'étois familier

avec Monsieur votre pere. Nous nous sommes connus tous deux, non pas dans l'opulence au moins; il étoit loin alors de prétendre à un équipage; & les six maisons que j'ai dans Paris, appartenoient encore aux familles qui depuis me les ont troquées contre du papier timbré.

DE LYS, *souriant*.

Mais on auroit tort de dire que vous êtes un sot, Monsieur du Noir.

M. DU NOIR.

Je me rappelle ce tems avec volupté, tout gueux que j'étois; mais je n'ai pas été si heureux que Monsieur votre pere. Nous n'avions rien de caché l'un pour l'autre. Un Fermier-général venoit de le créer petit Commis, lorsque j'obtins la place de second Clerc dans ma premiere Etude. Enfin devenu, graces à Dieu, Procureur après dix années d'assiduité constante, nous nous sommes rendus mutuellement bien de petits services, & je lui ai fait gagner plus d'un procès, qui, sans vanité, étoit des plus difficultueux: aussi m'a-t-il toujours beaucoup distingué..... Il m'aimoit, je puis le dire..

DE LYS.

Il vous en a donné de fortes preuves en vous nommant l'Exécuteur de ce testament, qui me fait appréhender un partage.

M. DU NOIR.

Ce Notaire lui aura fait peur; c'est un Moraliste éternel; un moment de foiblesse est pardonnable dans cette passe-là. Moi-même je ne sais

pas trop comment je m'en tirerai; mais après tout, nous n'y sommes pas. (*Après un moment de réflexion*) Ne craignez rien, je vous ôterai cette épine-là du pied. Il y a tant de ressources dans notre art; il est si vaste, si profond, si compliqué, que si jamais elle se présente, je saurai l'égarer dans un labyrinthe d'où elle ne pourra sortir.... Il n'y a que ce Notaire qui nous arrête; nous aurons de la peine à le gagner.

DE LYS.

Il faut que nous allions le voir encore.

M. DU NOIR.

C'est bien dit... Je suis à vos ordres.

DE LYS.

Il ne vous aime pas, Monsieur du Noir.

M. DU NOIR.

Entre gens de notre robe, on se raccommode tout comme on se brouille. (*Felix entre.*)

DE LYS.

On vient; je vous ai dit....

M. DU NOIR, *se levant & saluant.*

Je me retire.



SCENE V.

DE LYS, CHARLOTTE, FELIX.

DE LYS.

Est-ce-elle?

FELIX, *tout bas*.

Oui.

DE LYS.

Bien, bien...

FELIX *fait avancer Charlotte*.

Avancez, Mademoiselle; je vous dis que votre frere est-là qui parle à mon maître. (*A peine Charlotte a-t-elle fait un pas dans la chambre, qu'il sort en fermant la porte précipitamment.*)

DE LYS, *allant à Charlotte*.

Venez donc, ma belle enfant, venez... De quoi avez-vous peur?

CHARLOTTE, *voulant r'ouvrir la porte*.

Monsieur, pardonnez-moi... On me dit que mon frere est ici.... Mon frere n'y est pas.... On me trompe....

DE LYS.

Eh bien, votre frere.... Il ne fait que de sortir... Il va rentrer, attendez-le une minute.

CHARLOTTE, *s'efforçant toujours d'ouvrir.*

Monsieur, je l'attendrai au logis, s'il vous plaît.... Mais cette porte, cette porte s'est fermée.

DE LYS, *souriant.*

Oh! nos portes ne s'ouvrent pas comme cela; il y a un petit ressort invisible..... Mais craignez-vous de rester un moment avec moi? J'ai tant de choses à vous dire.

CHARLOTTE, *prenant un ton grave & imposant, dans lequel on entrevoit cependant un peu de timidité.*

Non, Monsieur, je ne crains rien, vous pouvez dire ce que vous me voulez.

DE LYS, *lui prenant les mains, qu'elle retire.*

Beaucoup, beaucoup de bien..... Mais il faut nous asseoir.... Qu'avez-vous à regarder toujours à la porte?... Vous dites n'avoir pas peur.... Ah! la fausse brave! Ces petites mains-là sont toutes tremblantes..... Asseyez-vous.... Nous parlerons ensemble. (*Il lui présente un fauteuil.*)

CHARLOTTE.

Monsieur, nous avons coutume de parler debout.

DE LYS.

Ah! charmante mutine! Allons, à votre fantaisie.... Oh çà, dites-moi; regardez bien ce bel appartement, ces meubles, ces trumeaux; n'aimeriez-vous pas de loger dans un appartement semblable; d'avoir de belles robes, des bijoux, & de vous mirer dans ces grandes glaces? Tout ceci n'est-il pas

bien délicieux, bien désirable, & tout ce qui s'ensuit?... Des domestiques, une bonne table, un carosse roulant: pour celui-là c'est un grand plaisir, n'est-il pas vrai?

CHARLOTTE.

Je ne devine pas encore ce que Monsieur veut dire.

DE LYS.

Mais en effet, il n'est pas facile de se l'imaginer.... Ecoutez, si l'on vouloit tout-à-l'heure vous donner un grand état... par exemple, vous faire la femme d'un homme bien riche, à peu près comme moi; que donneriez-vous pour une fortune semblable?

CHARLOTTE.

Rien, Monsieur.

DE LYS.

Rien!... La chere enfant, elle est naïve; elle croit pouvoir ne rien donner.

CHARLOTTE.

Je vous le dis sincerement, Monsieur; je n'envie point cette grande aisance où l'on oublie tout, où l'on s'oublie soi-même. Je ne pourrois point vivre dans cette abondance, sans songer que tout ce superflu est pris sur tant de malheureux qui sont dans le besoin.... Je parle ainsi, parce que je sais ce que c'est que l'indigence.

DE LYS, *d'un ton appuyé.*

Vous ne la connoîtrez plus, ni vous ni votre fre-

re. Je veux faire sa fortune; je viens déjà de lui donner une bourse de louis. Comme il est parti joyeux! comme il m'aime!

CHARLOTTE, *avec étonnement.*

Mon frere! Vous lui avez donné de l'argent! Ah! Monsieur, laissez-moi courir à lui.... laissez-moi.... Qu'il vous le rende.

DE LYS.

Comment!

CHARLOTTE.

Une générosité si extraordinaire ne peut avoir en vous que des vues qui m'effraient.

DE LYS.

Voilà de grands mots! Mais je n'exige qu'un peu de reconnoissance.... Vous direz encore que vous ne pouvez rien, que vous ne m'entendez pas....

CHARLOTTE.

Je crains, au contraire, de vous avoir trop entendu.... Je ne puis rester; faites-moi ouvrir, Monsieur, faites-moi ouvrir, je vous en supplie.... je vous en supplie....

DE LYS.

J'y perdrois trop, & cette complaisance seroit cruelle à moi-même. Pourquoi voulez-vous que je me haïsse à ce point? Je m'aime un peu: voilà tout mon crime, si c'en est un. Si vous daigniez m'imiter, rien ne vous manqueroit; vous seriez mieux avec moi, que si vous étiez la femme d'un Duc, ou celle d'un Prince.

CHARLOTTE.

CHARLOTTE, *avec une fermeté noble.*

C'eſt pour me faire de pareilles propoſitions que vous m'avez fait entrer ici ſous l'appas trompeur que mon frere m'y demandoit. Vous nous outragez ainſi, parce que nous ſommes pauvres & ſans protection. Vous ne rougiſſez point de nous tendre de pareils pieges, d'augmenter le ſentiment de notre infortune par le mépris que vous faites de nous. Vous ne daignez pas nous ſuppoſer des vertus. Vous croyez facile de nous deshonorer, parce que vous ne doutez pas même de votre triomphe. Vous le fondez peut-être ſur l'excès de nos beſoins. Que je ſuis heureuſe d'avoir reçu une éducation honnête! Sans elle je riſquerois peut-être d'être ſéduite par ces faux biens que vous me propoſez. Je perdrois le plus précieux des tréſors; cette eſtime de ſoi-même qui n'appartient qu'à qui ſait ſe reſpecter; ce calme qui ſuit l'innocence; je les perdrois ces biens ineſtimables: on m'appelleroit une malheureuſe; je le ſerois; je ne pourrois plus rien regarder autour de moi que la rougeur ſur le front.

DE LYS.

Elle parle comme Pamela..... Mais ce n'eſt point là un langage de campagne.... Dites-moi un peu, où avez-vous vécu?... Vous avez donc vu du monde?

CHARLOTTE.

Depuis que nous avons quitté le village que je regrette, nous avons été forcés de demeurer dans pluſieurs villes, & toujours avec d'honnêtes-gens, qui nous ont appris à bien parler, & à penſer enco-

re mieux. Mon frere & moi aimons à lire ensemble dans les courts momens de notre loisir : c'est un plaisir bien doux & qui ne nous coûte rien. Il suspend quelquefois nos peines. Parmi les livres que l'on nous a prêtés, je me souviens parfaitement de cette histoire de Pamela ; & si vous l'avez lue, elle devroit vous avoir touché.

DE LYS.

(*A part.*) Je me doutois bien qu'elle avoit lu.... Vous avez donc été formée par des livres?

CHARLOTTE.

Et par le malheur, plus instructif encore.

DE LYS.

Vous croyez donc à tous ces romans, à ces tableaux chimériques.... L'exemple de Pamela est un peu fort.... Eh bien! moi je vous prêterai des livres tout aussi estimés. J'ai-là une bibliotheque, avec des estampes, telles que vous n'en avez jamais vues.... Sur ma parole, vous prendrez goût à cette lecture.

CHARLOTTE.

Je ne lis que les livres que mon frere approuve, & l'on a voulu nous en prêter qu'il a rendus tout de suite & sans vouloir en lire les premieres pages.

DE LYS.

Il est donc bien scrupuleux aussi votre frere?... Est-il lecteur?

CHARLOTTE.

Nous avons été élevés ensemble aux mêmes occupations, comme aux mêmes vertus.

DE LYS.

C'est-à-dire que vous avez reçu les mêmes préjugés. ... Il est bon de moraliser, mais c'est quand on ne trouve pas à faire mieux... Tous ces faiseurs de livres sont les premiers à rire sous le masque de ce qu'ils ont écrit. Quand on est jeune & jolie, on doit monter sur le trône des plaisirs. C'est-là qu'on est adorée & servie en Reine. Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour découvrir cette route facile & fortunée. Ces brillantes créatures couvertes de diamans, que l'on rencontre dans toutes les fêtes, & qui en paroissent les Divinités, mourroient de faim si elles n'avoient secoué un joug qui les captivoit dans le malheur.... La volupté ne ment jamais, jamais.... (*avec passion & se saisissant d'elle.*) Belle comme Psyché, aussi timide, aussi farouche qu'elle, tu te fais un monstre de l'amour; (*avec transport.*) Va, ose-le regarder seulement, & bientôt tu en feras folle.

CHARLOTTE, *reculant toute agitée.*

Monsieur, faites ouvrir à l'instant.... à l'instant même, ou j'oserai tout....

DE LYS.

Eh! doucement, doucement; votre frere....

CHARLOTTE.

Je n'attends plus mon frere..., Ah! s'il savoit....

DE LYS.

Comment, s'il savoit.... Mais ne craignez rien de lui; il est d'accord avec moi. J'en fais mon Favori. Il sent mieux que vous que c'est votre bonheur que je veux faire.

CHARLOTTE, *avec indignation.*

Homme vil! c'eſt devant moi que vous oſez le calomnier auſſi indignement. Vous l'avez ſurpris en lui faiſant accepter cet argent. Il vous le remettra dès que.... Vous ſaurez combien nous mépriſons tout ce qui vient de vous. Le beſoin aura beau nous pourſuivre, il ne pourra que nous faire mourir.

DE LYS.

Mais quelle fauſſe idée!... Sachez que je ne veux que votre aiſance, votre félicité.... Je vous offre un ſort envié de tant d'autres, ma fortune, mon cœur. Une premiere propoſition effarouche, d'accord.... Mais revenez à vous...: Je ſerai reſpectueux.... Diſcutons ſeulement....

CHARLOTTE, *regardant de tous côtés comme cherchant quelque choſe.*

Pour la derniere fois, Monſieur, faites ouvrir.

DE LYS.

Oh, d'honneur, non... je m'en garderai bien... Nous ne pouvons nous quitter que bons amis d'abord... En conſcience, tout autre parti devient inutile... (*Charlotte ſe ſaiſit intrépidement d'un fuſil à deux coups, qu'elle apperçoit dans un coin.*) Mais que faites-vous, que faites-vous là?

CHARLOTTE, *avec force.*

Je ſortirai... N'approchez pas.

DE LYS, *effrayé.*

Laiſſez ce fuſil, Mademoiſelle, laiſſez-le... Il eſt chargé à balles... prenez garde.

CHARLOTTE, *d'un ton déterminé.*

Malheur à lui s'il approche ! (*Elle frappe à la porte avec la crosse du fusil, & à grands coups redoublés, en criant.*) Ouvrez, Messieurs, ouvrez, ouvrez, de grace. (*Aussitôt un des deux canons part, & le fusil tombe des mains de Charlotte.*)

DE LYS, *tombant dans un fauteuil.*

Ah!

FELIX, *en dehors, ouvrant la porte tout au large & avec précipitation.*

Au secours... au secours.., au secours.

CHARLOTTE, *se sauvant.*

Ah Dieu !

(*Felix & de Lys restent immobiles dans leur premiere attitude, en se regardant sans pouvoir parler.*)

SCENE VI.

DE LYS, FELIX.

FELIX, *après une longue pause.*

Un coup de fusil!... D'où part-il?... Qui est blessé?... En vérité, je ne reviens point de mon premier effroi.

DE LYS.

Je suis moi-même tout étourdi.

FELIX.

Je ne devine pas comment....

DE LYS.

Pour m'échapper elle enfonçoit la porte avec ce fusil.... Un des canons a pris feu.... Elle a failli, parbleu, à me casser la tête....

FELIX.

Rien moins que cela, Monsieur. . : Quelle audace avec sa vertu! (*ramassant le fusil avec précaution.*) Mais c'est un scandale affreux. Toute la maison est en l'air; on va venir....

DE LYS.

Courons vîte au devant. Montrons que ce n'est rien... Fais semblant de rire. (*avec humeur.*) Eh! ris donc....

FELIX, *s'efforçant de rire.*

Oui, oui, Monsieur, je rirai... Ah! ah! ah!

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

La ſcene ſe paſſe ſur un large paillier d'eſcalier, qui communique à l'anti-chambre de l'appartement de de Lys.

REMI, JOSEPH.

(Le vieux Remi eſt conduit par Joſeph; il l'amene comme en triomphe, & dans le délire de la plus grande joie.)

JOSEPH.

C'EST ici la maiſon de notre Bienfaiteur. Voici ſon appartement; courons embraſſer ſes genoux.... Après vous, c'eſt lui que mon cœur chérit & honore. Par quel bienfait il a conſolé les chagrins de ma vie.... Mon pere! il n'eſt plus, il ne ſera plus de douleur ni pour vous, ni pour moi.

REMI, *s'aſſeyant.*

Ah! mon fils, je me ſens déjà las. Depuis dix mois que mes jambes ne prennent qu'un foible exercice, je m'étonne moi-même de me voir marcher.... Comme le plaiſir ſuccede à la peine! Que dis-je? Ai-je ſouffert? Non, le ciel m'a donné un bon-

fils ; & tandis que les Riches ont des enfans barbares & dénaturés, les miens ont essuyé mes larmes ; leurs tendres soins m'ont fait bénir la pauvreté & l'esclavage.

JOSEPH, *embrassant son pere.*

Comme j'étouffois en vous embrassant dans la prison ! Je vous déguisois les tourmens de mon ame ; mais c'est ici que ma joie est pure, entiere, inaltérable.... Ah, Dieu! je n'ose encore reporter la vue sur vos souffrances.

REMI.

Mes souffrances !... Je suis homme, mon fils, j'en ai dû essuyer les peines. J'ai vu d'autres malheureux souffrans à mes côtés... Il étoit une douceur secrette que l'infortune n'a pu me ravir ; c'étoit de sentir mon ame en paix, de me juger, de me connoître innocent. Si les coups de l'injustice m'ont fait verser quelques larmes, le désespoir n'est jamais entré dans mon cœur. Dieu voyant ma soumission, m'a prêté le courage.

JOSEPH.

C'est votre cœur généreux qui vous a conduit dans les prisons. C'est la répugnance invincible que vous avez eu à faire enlever les meubles de vos freres les cultivateurs de la terre ; & n'ayant pu justifier ces poursuites iniques qui révoltent l'humanité, vous avez été considéré comme ayant dissipé les deniers royaux.

REMI.

REMI.

Ah! plutôt mourir que d'être le ministre de ces cruautés.... Va, lorsqu'au milieu des murs élevés de mon étroite prison, je pouvois découvrir un coin du ciel, je me trouvois consolé. Je me disois: ,, là
,, réside le Protecteur des malheureux. La terre
,, les oublie; mais il n'en est pas un seul qui ne soit
,, présent à ses regards".

JOSEPH, *avec véhémence.*

Mon pere! . . . Et cependant la faim vous auroit dévoré dans ce séjour de larmes & d'horreur, si. . . .

REMI, *fort & vivement.*

Arrête, & qu'est la Providence?.... Dieu m'aimoit, puisqu'il m'a conservé mon Joseph... Et ma Charlotte, où est-elle?

JOSEPH.

Je l'ai apperçue, je l'ai appellée: elle accourt.... Viens, ma sœur, viens. . . .



SCENE II.

REMI, JOSEPH, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, *accourant & tombant aux pieds du Vieillard.*

Mon pere, vous être libre!... Mon pere est délivré!... Et quel Dieu!... Ah! mon frere.... Félicité inattendue!...

REMI.

Mes enfans, mes enfans, remercions tous le ciel... J'ai toujours espéré en lui. Mon contentement redouble des marques de votre tendresse.... Nous ne serons plus séparés.

JOSEPH, *appercevant de Lys.*

Il vient à nous, mon pere! le bienfaiteur qui nous rend tous trois à la vie.



SCENE III.

REMI, JOSEPH, CHARLOTTE, DE LYS.

REMI, *s'en allant au devant de de Lys.*

Ah! Monsieur, comment m'acquitter de ce que je vous dois, & payer ce que vous me faites goûter en ce moment?...

JOSEPH, *l'interrompant.*

Jouissez de votre générosité.... Mon pere, que voici, étoit détenu en prison pour des dettes malheureuses. Il y seroit peut-être mort dans les horreurs de la misere; mais par le moyen de cet or que vous m'avez donné, j'ai obtenu son élargissement. Ses enfans le possedent.... Voilà l'emploi, Monsieur, que j'ai fait de cette somme qui me fut si chere.

DE LYS, *un peu interdit.*

C'est bien, c'est bien. Asseyez-vous, bon-homme. J'aime à faire du bien, moi.... Vous verrez.

JOSEPH.

Vous êtes un Dieu pour nous; nous vous chérirons, nous vous respecterons jusqu'au dernier soupir.... Mon pere, ma sœur, jettons-nous à ses pieds. (*à Charlotte qui pleure.*) Tu pleures de joie. (*Remi & Joseph vont pour s'incliner, de Lys les releve.*) Monsieur, que ces larmes muettes vous expriment la plus vive reconnoissance! (*à Charlotte qui est demeurée debout.*) Eh quoi! tu ne te joins pas à nous!

Charlotte seroit-elle insensible, ingrate?... Tu m'étonnes! tu m'affliges!

CHARLOTTE, *tenant les mains de son pere.*

Ah! Joseph, Joseph! suspends un moment. . . . Non, non. (*Elle ne peut continuer, sa voix s'étouffe dans le sein de son pere.*)

DE LYS, *voulant séparer Charlotte d'avec son pere.*

Allons, c'est assez, laissez un peu respirer ce vieillard en paix, ne l'accablez pas tant. Il auroit besoin de prendre quelque restaurant. Qu'il descende, je vais avertir qu'on le traite bien à l'office...

CHARLOTTE, *tenant toujours les mains de son pere.*

Mon pere! je ne saurois parler.... Je ne puis....

REMI.

Eh bien, ma fille!... Tes sanglots....

CHARLOTTE.

Hélas!... Il vous faut retourner en prison.

JOSEPH, *avec une surprise mêlée de douleur.*

Que dis-tu, Charlotte?

CHARLOTTE.

On te trompe, mon frere, on t'abuse, & tu ignores....

DE LYS.

Paix, paix, de grace.... voulez-vous?...

CHARLOTTE.

Non, Monsieur, non; si je me taisois je serois

coupable; je trahirois leur honneur & le mien.... Je ne leur ai jamais rien caché.... Ils sauront tout.

REMI, *se levant.*

Comment donc, ma fille?...

CHARLOTTE.

Cet or qui vous a rendu libre, fut prodigué pour séduire mon frere & moi. Tout le bien qu'il veut nous faire, n'est qu'au prix de mon deshonneur.... Mon pere, retournez en prison.

REMI, *avec noblesse.*

Oui, sans doute, j'y retournerai dès ce moment, & avec plus de joie que je n'en suis sorti.. L'esclavage, Monsieur, me sera moins dur que la liberté, parce que je vous la dois, & que je rougis de vous la devoir. Peut-être un jour l'aurois-je dû à la pitié de cœurs vraiment désintéressés; alors mon ame se seroit livrée au doux sentiment de la reconnoissance, au lieu qu'elle est déchirée de regrets amers. Je préfere les chaînes à vos offres honteuses. Je vais vous signer un billet, & vous offrir un titre qui vous donnera le même droit, car mon corps est le seul bien que je possede; mais plutôt mourir, elle & moi, que de souffrir son infamie!

DE LYS.

Vous vous emportez bien vîte. Suspendez un moment.... Ecoutez-moi....

REMI.

Qu'écouterois-je déformais? Que direz-vous, Monsieur? Parlez, achevez votre ouvrage; poignardez le cœur d'un pere; osez-le corrompre pour

faire une infâme de sa fille. Je suis pauvre, mais honnête; je n'ai jamais rougi de l'infortune, mais je me sens humilié de l'idée que vous avez conçue; & de quel droit comptez-vous me rendre votre complice ?

DE LYS.

Je ne veux point vous humilier. Je suis riche, je puis ajouter libéral. Il est en mon pouvoir de vous faire toute sorte de biens. Est-ce-là être criminel? Vous êtes l'unique auteur de vos maux. Vous préférez votre misere à la fortune qui vous rit, vous.... *(Il demeure interdit, muet devant le regard du vieillard.)*

REMI, *le fixant avec une noblesse tranquille, mais ferme.*

Achevez, Monsieur, achevez; vous n'osez, vous ne pouvez soutenir le regard d'un pere.... Misérable, dénué de tout, il vous anéantit; il vous révele la turpitude & la bassesse de vos desseins, ou plutôt il vous éclaire en ce moment; car je me plais à croire que vous n'êtes pas un méchant. Non, vous ne l'êtes pas.... Vous sentez que vous vous dégradez, que vous vous rendez vil à mes yeux. Allez, j'oublie mon injure pour vous faire connoître à quelle honte vous vous livrez....

JOSEPH, *furieux.*

Ah! barbare, dont je n'ai pu deviner le cœur, pourquoi m'avoir abusé, pourquoi me montrer une ombre de félicité pour me précipiter tout-à-coup dans le désespoir? Ah! que n'ai-je su lire sur ce

front perfide. J'aurois foulé aux pieds cet or que j'ai béni, j'aurois ....

REMI, *en pere qui commande.*

Paix, mon fils, paix, je vous l'ordonne.

JOSEPH, *à part.*

O tourment inconnu!... L'opprobre nous attendoit, & ces coups partent de lui!

DE LYS, *avec un peu de contrainte.*

Mais vous ne m'avez point laissé achever.... Cet attachement pourroit devenir férieux; épris de ces charmes, je pourrois former avec elle des liens qui banniroient tous vos scrupules: ce ne feroit pas là, sans doute, le premier exemple que vous auriez vu, dans le cours de votre vie, du triomphe de la beauté, & la sienne est faite,....

REMI.

Nouvelle insulte que je méprise, ou plutôt que je pardonne à un malheureux jeune homme qui n'a jamais conçu ce que c'est que l'honneur, ce qu'il exige, ce qu'il ordonne, ce qu'il inspire. Il est une juste & louable fierté qui convient plus souvent aux pauvres qu'aux riches mêmes. Je la sens, Monsieur; & quoique vous fassiez, vous ne m'abaisserez point. Jamais.... Vous feriez dans les sentimens de l'épouser, que je ne vous jugerois pas digne d'elle: ce n'est point par l'opulence que l'on s'égale à la vertu. Allez, je lui destine un autre époux, & qui saura la rendre heureuse. (*Scene muette entre Joseph & Charlotte.*) De ce pas je cours accomplir ce que depuis longtems mes vœux demandoient au ciel: c'est pour

ce feul bonheur que j'afpirois au moment d'être élargi ; il ne me faut qu'une heure. Je reviendrai, Monfieur, m'engager votre débiteur, & me livrer à vous.... Vous croyez à ma parole ?

DE LYS, *à Remi.*

Demeurez, foyez libre.

REMI.

Non, je ne veux vous rien devoir; (*en montrant Charlotte.*) vous l'avez outragée.

DE LYS, *allant à Charlotte.*

Et vous, Charlotte, eft-il vrai que vous me déteftez ? (*gefte muet de la part de Charlotte.*)

REMI.

Il nous feroit impoffible d'accepter aucun de vos bienfaits; ils font trop cruels, & malheur à qui les attire.... Ma fille! mon fils! (*Ils vont comme pour s'éloigner.*) Mais non, reftez; & vous Monfieur, puifque le vice eft encore étranger à votre ame, qu'elle peut être changée par l'exemple d'une vertu victorieufe de l'infortune, & par celui des révolutions de la fortune qui nous joue tous tant que nous fommes; foyez témoin d'un aveu que mon cœur ne fauroit garder plus longtems. (*A fes enfans.*) Voici le moment que je vous ai promis, & je dois furtout m'expliquer devant Monfieur, pour éteindre dans fon cœur jufqu'aux dernieres lueurs d'une efpérance coupable... Charlotte.... Jofeph..., Vous vous croyez frere & fœur... Mes enfans, l'un de vous deux....

. . . .

JOSEPH.

Qu'allez-vous dire!.... L'un de nous deux n'eſt pas votre enfant?

CHARLOTTE.

Je tremble pour lui... Je tremble pour moi...

REMI.

Je ſerai toujours votre pere; je vous aimerai toujours également: vous ne ceſſerez point d'être à moi; vos cœurs me reſteront, j'en ſuis bien ſûr... O ma Charlotte! Je t'ai ſouvent parlé de ton oncle & de ſon fils qui vivoient dans l'opulence; vous ſavez l'un & l'autre combien j'ai fait de recherches, & toutes, hélas! infructueuſes.... Eh bien, Charlotte, apprends que c'eſt ton pere, que c'eſt ton frere que je cherchois.

CHARLOTTE, *avec douleur.*

Je ne ſuis pas votre fille!

JOSEPH.

Je ne ſerois pas ton frere! ô ciel!

REMI.

Un moment, chers enfans, & ne m'interrompez pas. (*A Charlotte.*) Tu m'as été confiée en naiſſant par mon frere. Ma femme te nourrit de ſon lait, & te ſervit de mere. Elevée avec mon fils comme ſa propre ſœur, & forcé de vous laiſſer l'un à l'autre, je n'ai pas trouvé de moyen plus aſſuré pour vous conſerver dans une union pure & fraternelle, que de vous laiſſer ignorer un ſecret dont j'ai toujours porté ſur moi les preuves

écrites en cas d'événement. Vous savez, comme frappé de plusieurs revers, errant de côté & d'autre, j'ai perdu jusqu'à l'espérance de retrouver les deux parens que j'ai inutilement redemandés à toute la terre. Ils avoient changé de nom. On les disoit établis dans cette capitale; mais le sort m'a toujours enlevé jusqu'aux moindres indices.... Charlotte, mon enfant, tu devrois vivre aujourd'hui dans l'opulence, & tu demeureras pauvre; mais tu auras la vertu, le courage, l'innocence & la paix de l'ame. Que ces biens te consolent de ceux que tu as perdus....

DE LYS, *à part.*

Il me faut écouter jusqu'au bout.... Voilà qui m'intéresse fort.

REMI.

J'ai bien gagné le droit de disposer de toi. Il te faut un Epoux qui sache te connoître & t'aimer; il te faut un Protecteur. Une union fortunée n'est pas interdite aux Pauvres: c'est même un avantage que les Riches semblent leur envier. (*Joseph & Charlotte entrelacent leurs mains, & leurs regards expriment leurs sentimens mutuels.*) Oui, mes enfans, je connois vos cœurs; ils sont nés l'un pour l'autre, & Joseph doit retrouver une épouse en perdant une sœur. (*à Charlotte.*) Parle; ne le préféreras-tu pas non-seulement à ce Riche, mais encore à tout autre? (*Ils s'embrassent.*)

CHARLOTTE.

Ai-je besoin de le dire?

DE LYS, *à part.*

Quelle ſcene ! quel rapport ! quel trouble s'empare de moi !

JOSEPH.

Charlotte ! ... Ah ! c'eſt pour la vie.

CHARLOTTE.

Mon...

JOSEPH.

Oublie le nom que tu allois prononcer, oublie-le pour un autre non moins cher. ... Sous quel titre que je t'obtienne, il ne me ſera pas poſſible de t'aimer davantage.

REMI, *à de Lys qui reſte penſif en les contemplant.*

Voyez ſi tout ce que vous poſſédez vaut un ſeul de nos treſſaillemens. Ah ! ſi vous pouviez ſentir ces mouvemens purs & doux... (*avec tranſport.*) Riches malheureux, gardez votre or indigent, & laiſſez-nous la volupté des larmes. (*Il preſſe ſes enfans dans ſes bras.*) Allons, mes enfans, je vous conduirai, ſuivez-moi : l'air que l'on reſpire ici n'eſt pas bon.... Monſieur, j'ai voulu vous rendre le premier témoin de la déclaration que je dois faire publiquement. Il faut qu'il en ſoit dreſſé un acte dans les formes, enſuite je reviendrai... Je vous ai déjà engagé ma parole, adieu. (*Joſeph & Charlotte ſe ſont déja éloignés.*) (*de Lys arrêtant Remi & le tirant à part.*)

DE LYS.

Un mot.

REMI.

A mon retour, Monſieur, à mon retour, & je

fuis tout à vous.... Craignez-vous pour votre fomme? je vais vous figner un billet.... Accordez-moi feulement une heure.

DE LYS.

Je ne vous demande qu'un mot. Dites-moi de grace votre nom & de quel pays vous êtes?

REMI, *en s'en allant.*

Remi, de Montbofon, en Franche-Comté.... Serviteur.

SCENE IV.

DE LYS, *extrêmement agité, & fe promenant à grands pas.*

C'EST lui, c'eft elle, ce font eux... Oh! je ne puis en douter... Rencontre fatale! Sort perfide! J'ai manqué de me trahir. Il faut ici de la prudence, de l'activité. Le premier pas, fans doute, eft de ne point les laiffer échapper par la ville. Je leur donnerai de l'argent & les renverrai fur le champ hors de Paris. (*Il fonne, un Domeftique entre.*) Dubois, courez vîte après eux; engagez-les à revenir tout de fuite. Dis-leur que j'ai quelque chofe d'important à leur communiquer, & que cela ne fouffre aucun retard. Acquitte-toi bien de ta commiffion. (*Le Domeftique fort.*) Je les retiendrai ici. J'abjurerai devant eux cette frivole fantaifie qui m'a furpris je ne fais comment. Je prodiguerai l'or avec les dé-

monstrations d'un zele purement généreux. Dès demain je les ferai embarquer pour la Province. Avec une chaumiere & quelques arpens de terre, je les rendrai bien contens. Oui, voilà ce qu'il faut faire pour réussir... Mais je suis tout tremblant: je voudrois, je ne sais.... Que deviendra tout ceci? *(Il marche à pas précipités.)*

SCENE V.

DE LYS, M. DU NOIR.

DE LYS.

Ah, Monsieur du Noir, bon jour; vous venez fort à propos.

M. DU NOIR.

Dieu merci, je vous trouve. Je craignois fort de ne pouvoir vous rencontrer; car...

DE LYS.

Ecoutez-moi.... J'ai à vous dire....

M. DU NOIR.

Laissez-moi vous annoncer auparavant....

DE LYS, *avec impatience.*

E! non, c'est moi qui dois vous apprendre....

M. DU NOIR.

Mais, de grace, prêtez-moi l'oreille...:

DE LYS.

Volontiers, après que je vous aurai dit....

M. DU NOIR.

Mais si vous saviez....

DE LYS.

Je sais cela.

M. DU NOIR, *avec vivacité.*

Vous? vous? C'est étrange; vous savez que je viens de recevoir de leurs nouvelles. Vous savez cela?

DE LYS, *frappant du pied.*

Oui, je le sais mieux que vous.

M. DU NOIR.

Vous m'impatientez : apprenez, apprenez que cette sœur est à Paris avec un vieil oncle & un cousin?

DE LYS.

Je le sais, je le sais, morbleu; je ne le sais que trop.

M. DU NOIR, *étonné.*

Vous le savez! Et d'où, s'il vous plaît?

DE LYS.

Nous les cherchions bien loin; ils étoient sous nos yeux.

M. DU NOIR.

Sous nos yeux!

DE LYS.

Ce Tifferand dans ce galetas; frere & fœur fuppofés; ce pere en prifon; tout cela fort d'ici.

M. DU NOIR.

Eft-il poffible!...

DE LYS.

Ils étoient-là: à ce qu'ils ont dit, je les ai reconnus.

M. DU NOIR, *ftupéfait.*

Là, ils étoient-là?

DE LYS.

Eh! oui.... Si vous faviez ce qui s'eft paffé entre moi & cette famille indigente. J'avois donné cinquante louis à ce Tifferand; ils ont fervi à tirer le pere de prifon.

M. DU NOIR, *avec humeur.*

Que diable vous avifiez-vous auffi de donner votre argent? Cela porte toujours malheur.

DE LYS.

Le pere m'a fait l'offre de me faire un billet.

M. DU NOIR.

Un billet! prenez, prenez; mais furtout faites m'en faire le modele: qu'il n'y foit pas dit que la fomme dont il fe reconnoît Débiteur a fervi à le retirer de prifon; car nous ne pourrions plus l'y faire rentrer.

DE LYS.

Oh ! ce n'eſt point cette miſérable ſomme qui m'inquiette.

M. DU NOIR.

Vous avez tort... Mais cette canaille va faire du train... Ils ſavent donc que vous êtes...

DE LYS.

Rien à mon égard; ils ne ſe doutent ſeulement pas. . . :

M. DU NOIR, *avec joie.*

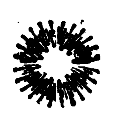
Ils ne ſavent rien? Oh! laiſſez-moi faire, laiſſez-moi faire. Je les écarterai bien vîte. Allez, je les ferai coffrer tous trois en priſon; ils me doivent trois termes: où ſont-ils? où ſont-ils?

DE LYS.

J'ai fait courir après eux pour mieux les retenir; vous allez les voir, vous allez les voir.

M. DU NOIR.

Bon! bien imaginé. . . . On vient. . . . Prenons bien garde à nous. Les voici.



SCENE VI.

DE LYS, *Monsieur* DU NOIR, DUBOIS.

DE LYS, *avec impatience.*

Eh bien ?

DUBOIS.

Monsieur, il ne m'a pas été possible de les faire revenir sur leurs pas. Le Vieillard m'a juré qu'il seroit ici dans une heure; mais il m'a dit vouloir auparavant parler à un Notaire. Il m'en a demandé un de confiance, un honnête homme, un bon humain. Je lui ai enseigné le vôtre; ils y courent.

DE LYS, *furieux.*

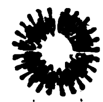
Malheureux.... Tu périras de ma main.

DUBOIS, *tremblant.*

Eh! Monsieur, est-ce que j'ai mal fait? Ce Notaire n'est-il pas un fort honnête homme?

DE LYS.

Retire-toi, crains ma colere.... Retire-toi.



SCÈNE VII.

DE LYS, *Monsieur* DU NOIR.

M. DU NOIR.

MAIS il y a une destinée qui nous joue.... C'est un sort, c'est un sort.

DE LYS, *allant & venant.*

La fureur me transporte.

M. DU NOIR.

Au surplus, quand votre Valet n'eût pas indiqué votre Notaire, le premier auquel ils se seroient adressés n'auroit pas manqué de les instruire de tout, parce qu'il est annoncé qu'on a quelque chose de très-intéressant à dire à votre sœur ou à ses héritiers. On a même promis une récompense à celui qui pourroit en donner des nouvelles; & dans les affiches d'aujourd'hui, un Commis de Receveur des Tailles y fait savoir qu'elle est à Paris, ainsi que son frere, & que son oncle est détenu en cette ville pour deniers royaux, ses meubles n'ayant pas suffi pour le libérer.

DE LYS.

Mais que faire ? Comment parer ce coup terrible ?

M. du Noir.

Habillez-vous, & faites avant courir chez ce Notaire, afin qu'il vous attende, & qu'il ne soit visible pour personne.... Prévenez-le bien d'être seul, & mettez la plume à la main sur le champ. (*De Lys est comme un fou; il sonne tous ses laquais.*) (*Les laquais arrivent.*)

de Lys.

Mon Secrétaire?

un Laquais.

Monsieur, il est sorti.

de Lys, *se promenant.*

L'impertinent! le fat! Quand j'ai besoin de lui. Allez, allez... Restez... Sortez tous... Comme tout s'enchaîne!... Si je n'avois pas donné une bourse de louis, il ne seroit pas sorti de prison, il ne seroit pas venu ici, il n'auroit pas eu l'adresse de mon Notaire.... Jour fatal! maudite fantaisie.

M. du Noir.

Mais, Monsieur, il faut écrire deux mots absolument.

de Lys, *se désespérant.*

Mon Secrétaire absent, puis-je écrire?

M. du Noir.

Eh! Monsieur, je vous en servirai.

DE LYS.

A la bonne heure, que ne me le disiez-vous? . . . Paſſons dans mon cabinet. (*Il ſonne.*) De l'encre, une plume. Vous me dicterez tout au long comme il faudra mettre, entendez-vous, tout au long. (*regardant ſes Domeſtiques.*) Je chaſſerai tous ces coquins-là.

Fin du troiſieme Acte.



ACTE IV.

Le Théâtre représente le Cabinet d'un Notaire. Il est assis en robe de chambre devant son bureau garni de papiers & de cartons.

SCENE PREMIERE.

LE NOTAIRE, *(Il lit & signe.)*

Que d'emprunts ! On n'a jamais vu de siecle plus affamé d'argent.... Où passe-t-il? (*Il secoue la tête.*) Mauvaise affaire que tout ceci. Plus de fonds, plus de crédit !... Ce Particulier jouissoit de la confiance publique; c'étoit pour lui une mine inépuisable.... Le mal-adroit l'a imprudemment fermée, & il voudroit encore... (*Il leve les épaules.*) Quelle impéritie !... (*Un Clerc entre, & lui présente des papiers à signer.*) Qu'est-ceci?... Ah! c'est cet usurier qui a fait banqueroute.... On arrange tout aujourd'hui. Quel brigandage ! Et ces héritiers sont-ils venus? Prendront-ils jour enfin pour finir?

LE CLERC.

Un instant après que vous êtes sorti, Monsieur Durand les a voulu accorder définitivement, & trois heures entieres de contestations n'ont rien avancé....

LE NOTAIRE.

Quelles petites ames avec leurs titres & leurs biens! Que de bassesses l'intérêt leur fait faire! Je

les ai vu au moment du décès venir m'assaillir comme une troupe de loups acharnés l'un contre l'autre. Leurs yeux affamés me disoient : tout est à moi, rien à mon frere, & cependant le moins riche a plus de quarante mille livres de rente.

LE CLERC.

Monsieur, il est encore venu ce pere avec son gendre futur.

LE NOTAIRE.

Eh bien ?

LE CLERC.

Ils ne sont pas encore tout-à-fait d'accord ; ils ne se tiennent plus qu'à mille écus.

LE NOTAIRE.

Est-il possible de marchander ainsi un lien heureux ! Le bon-homme de pere est attaché à ses écus. Il lui en a coûté pour les amasser ; d'accord ! mais il me paroît moins méprisable que celui qui, malgré l'amour qu'il prétend avoir pour sa fille, s'obstine impudemment à ne vouloir l'épouser qu'à tel prix.... J'ai beau voir de ces choses-là depuis trente ans, je ne peux m'y accoutumer.

LE CLERC.

Ce Financier a envoyé.... C'est celui-là qui retient au couvent sa fille de force.

LE NOTAIRE.

Faute, dit-il, d'avoir assez d'argent pour l'établir, tandis que tout le monde sait les dépenses ruineuses où le jettent les petits soupers qui le deshonorent.... Quelles gens !

LE CLERC.

Tantôt doit repasser cet homme veuf pour son contrat. Ce n'est qu'à vous, Monsieur, qu'il prétend avoir affaire.

LE NOTAIRE.

A moi!... Je le remercie. Jamais il ne m'induira à lui dresser son acte dans ses intentions perverses. Quelle voie criminelle cet aveugle pere veut prendre pour ruiner des enfans en bas âge, à l'avantage d'une seconde femme!... Je ne crois pas qu'aucun de mes confreres se prête à de pareilles supercheries; je ne le crois point, & malheur à celui qui en seroit l'instrument! (*Il signe.*) Monsieur Renaud, souvenez-vous bien si jamais vous parvenez à une de nos Charges, souvenez-vous des devoirs dont un Notaire est comptable à la société. Ce n'est pas assez de les remplir avec cette intégrité ordinaire qui le met à l'abri des reproches, il faut veiller avec une scrupuleuse sévérité à ne rien laisser faire que dans la rigide équité: c'est à nous enfin à sonder, à pénétrer le fripon, à le démasquer, à le faire rougir, s'il est possible, en lui dévoilant sa propre turpitude... C'est ainsi qu'on se rend utile à la Patrie, & qu'on dort satisfait & content de soi-même.

LE CLERC.

Monsieur, votre exemple m'en dit assez. Il seroit à souhaiter que tout homme en place regardât son état comme vous regardez le vôtre.

LE NOTAIRE.

Paix, paix, mon cher ami.... Ne parlons ici de

personne ; marchons droit, & n'appercevons pas ceux qui s'écartent. Que ce qui n'est pas honnête, soit absolument étranger même à notre pensée. (*Un domestique apporte une lettre de la part de Monsieur de Lys.*) Donnez. (*Il lit.*) Il me prie de n'être visible que pour lui seul ; il me dit qu'il va venir avec son Procureur, pour concerter.... Je sais de quoi il s'agit. Ce Procureur & ce jeune homme .... Nous ne nous accorderons point ensemble ; & ces informations que j'ai fait faire.... Quoi, on n'auroit reçu aucune nouvelle !

LE CLERC.

Aucune, Monsieur.

LE NOTAIRE.

Au moins les petites affiches ne sont pas encore arrivées.

LE CLERC.

Pas encore, Monsieur.

LE NOTAIRE.

Vous me les apporterez sur le champ.... Cette affaire m'attriste toutes les fois que j'y songe : c'est bien malheureux.... Ils souffrent peut-être la plus extrême misere, tandis qu'ils possedent une fortune qu'ils ignorent. (*Il soupire.*) Donnez-moi ce carton no. 307 ; de ce côté.... Mettez-le là. (*On dépose le carton sur le bureau.*) (*Un petit Clerc entre & apporte des grosses.*) C'est collationné ? Bon. . . Emportez ces papiers... Pour peu qu'on ait besoin de

de moi, avertissez-moi tout de suite, & ne faites attendre personne. Rien n'est plus cher à Paris que le tems:... Le mien est consacré au Public, & je me dois tout entier à son service.

Le dernier CLERC.

Mais, Monsieur, il y a dans l'étude un vieux paysan, un garçon & une fille.... Cela a l'air d'un mariage. Ils voudroient ne parler qu'à vous; mais je n'ai pas cru devoir vous interrompre à cette heure. Ils attendent.

LE NOTAIRE.

Pourquoi ne m'avoir pas averti plutôt? Je vous ai prévenu plus d'une fois de me laisser toutes ces bonnes gens.... Que mon Maître-Clerc fasse les Marquis, les Duchesses, les Financiers. Oh! tant qu'il lui plaira, j'y consens; mais pour les pauvres, je me les ménage; c'est là ma récréation... Allez vîte, qu'ils montent.



SCENE II.

LE NOTAIRE.

VOYEZ un peu comme l'étourderie les rend négligens... Je ne veux plus aussi que l'on cire mon escalier ni mon cabinet. Ils ont peur de venir jusqu'à moi, & je ne suis jamais plus content que lorsque leurs souliers à clous ont bien rayé mon parquet. J'ai souvent trouvé des ames neuves & grandes dans ceux que l'orgueil appelle petites gens. Je suis dégoûté des joues & des talons rouges. Je les ai vu de près. Triste besogne! Affligeant travail! Je ne veux plus avoir affaire aux Grands! mon cœur souffre trop à les entendre.

(Ici l'on voit le vieux Remi, Joseph & Charlotte. Ils se frottent les pieds au dernier paillasson & hésitent pour entrer. Le Notaire se leve & va au devant d'eux.)



SCÈNE III.

REMI, JOSEPH, CHARLOTTE, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

Entrez, entrez, mes amis, entrez donc..... Laissez, laissez, cher papa; vous êtes bien, très-bien, entrez....

REMI & JOSEPH.

Monsieur, Monsieur, nous venons...

LE NOTAIRE.

Premiérement, asseyez-vous tous trois...

JOSEPH.

Nous craignons....

REMI.

Ah! Monsieur....

LE NOTAIRE.

Mettez-vous à votre aise avant tout.... Asseyez-vous, je vous en prie.... (*Ils s'asseyent*) Là bien... Parlez, présentement.... Est-ce un contrat de mariage dont il s'agit?

JOSEPH.

Monsieur! comme vous devinez!... Oui, Monsieur.

LE NOTAIRE.

Tant mieux.... Voilà une bien jolie fille, qui, de plus, est fort modeste: c'est un plaisir pour moi que de voir un pareil couple.... Eh bien! mes chers amis, vous devez être d'accord. Il n'y a plus que vous autres qui fassiez des mariages, car pour ceux des villes, pour peu qu'il y en ait; on ne peut plus les appeller que des marchés.

REMI.

Hélas! Monsieur, nous sommes parfaitement d'accord; mais il y a quelque chose qui peut nuire à cet accord mutuel, c'est pour cela que j'ai demandé à ne parler qu'à vous. Je desire que ces deux enfans soient unis; il le faut; c'est tout mon espoir, le seul bonheur que j'attende ici bas avant que de descendre au tombeau. Mais, Monsieur, le croiriez-vous, à nous trois nous n'avons pas... Je n'ose achever; cependant il faut parler....

JOSEPH.

Mon pere, permettez, je vais dire pour vous.

REMI.

Non, Joseph, laisse-moi dire. Monsieur, je viens vous implorer, vous révéler notre triste sort.... Je viens.... Ah! mes idées se troublent....

LE NOTAIRE.

Pourquoi hésitez-vous? Il ne faut jamais trembler comme cela devant votre semblable, dont le devoir est, dans tous les tems, de vous écouter & de vous être utile.... Je vous respecte, car vous me paroissez un bien digne homme.

REMI, *se levant & tendant les bras vers lui.*

Sans argent.... Nous n'avons rien à vous donner, Monsieur; & je ne sais comment m'y prendre pour vous prier de protéger leur mariage. Je demande seulement qu'ils puissent être unis: car quant à la vie, ils sont laborieux & sobres, ils auront toujours du pain; & la Providence qui les a aidés jusqu'ici, daignera peut-être les favoriser davantage.

LE NOTAIRE.

Je vous loue, & vous avez raison de penser ainsi. Oui, sans doute, je veux les voir unis. Mon cœur même en éprouve une joie secrette: ce qui concerne mon ministere, sera bientôt fait, & je ne demande rien pour l'heureux pouvoir de l'exercer. (*Geste muet entre Joseph & Charlotte.*)

REMI.

Hélas! Monsieur, que de bonté! Cependant ils peuvent concevoir des espérances, voilà pourquoi je desire que le contrat se fasse; car le pere de cette enfant.... Vous saurez tout.... Mais on m'a dit qu'il y auroit quelques difficultés: l'une est ma niece, l'autre mon fils... Je voudrois savoir...

LE NOTAIRE, *d'un ton sérieux.*

Cousins-germains!... Il est vrai.... c'est un obstacle.

JOSEPH.

Un obstacle!.... Je suis perdu!... Ah! Charlotte:

LE NOTAIRE.

Ne vous allarmez point. Quoique par le Concile de Trente il soit défendu d'accorder des dispenses pour les mariages des cousins-germains, si ce n'est à de grands Princes & pour des raisons d'Etat, d'autres raisons font qu'on en accorde depuis long-tems à tous ceux qui les demandent; ainsi avec un peu de tems & un peu d'argent on aura plein pouvoir.

JOSEPH, *à Charlotte.*

On aura plein pouvoir.

LE NOTAIRE.

J'avancerai cette somme. Ils me paroissent trop bien assortis pour les laisser languir.

REMI.

Ah! Monsieur... Votre générosité...

LE NOTAIRE, *la plume en main.*

Quel est votre état?

REMI.

Je vivois du labourage.

LE NOTAIRE, *avec ame.*

Bon, si vous saviez combien j'honore, combien je chéris les Agriculteurs.

REMI.

Accablé de plusieurs calamités qui ont fait ma ruine, & poursuivi pour des Deniers Royaux, dont le recouvrement me devint impossible, je fus traîné dans les prisons.....

LE NOTAIRE.

Je vous entends... Il y a des hommes bien durs; mais abandonnez-les à leur propre insensibilité... Ils seront punis... Dites-moi, mon pere, dans quelle Province étiez-vous établi?

REMI.

En Franche-Comté, à Montboson.

LE NOTAIRE, *avec intérêt.*

A Montboson? mais c'est tout juste là l'endroit. Vous m'allez faire plaisir. (*Il se leve & fouille dans le carton.*) Je suis à la recherche d'une certaine famille, peut-être en saurez-vous quelques nouvelles. (*Il lit plusieurs papiers à voix basse, & s'élevant tout à-coup.*) En 1750, le nommé Pierre-Alexis Remi....

REMI.

Hélas! Monsieur, que ce soit une nouvelle infortune prête à m'accabler, je ne puis nier la vérité, c'est moi...

LE NOTAIRE, *étonné & jettant un cri.*

Vous! Pierre-Alexis Remi!

REMI.

Bien moi, Monsieur, bien moi.

LE NOTAIRE, *les mains tremblantes de joie.*

Prenez garde; êtes-vous frere d'Isidore Remi, surnommé depuis de Lys?... lequel fut absent...

REMI.

Oui, Monsieur, c'est mon frere, c'est le pere de cette enfant; c'est ce frere que je cherche & dont

je n'ai point eu de nouvelles depuis tant d'années ; vous allez voir des papiers qui constatent ce que j'avance. (*Il fouille dans ses poches.*)

LE NOTAIRE, *y jette un coup d'œil, & s'écrie transporté.*

Ah ! mes chers amis ! Le ciel vous amene à moi. Jour heureux ! . . . Je ne me sens pas de joie. . . . La voilà donc cette chere enfant que nous cherchions de tout côté. . . . Eh ! vous ne lisez donc pas les petites affiches ?

REMI.

Jamais, Monsieur ; je ne sais même ce que c'est.... Son pere vivroit-il ? Le connoîtriez-vous ? Le connoîtriez-vous ? Ah ! parlez ; quels que soient ses torts, il est mon frere.

CHARLOTTE.

Je suis toute émue. . . Joseph ! . . . Joseph ! . . .

JOSEPH.

Ecoutons, écoutons. Ah ! Monsieur, achevez. . . .

LE NOTAIRE, *à Charlotte d'un ton grave & avec sentiment.*

J'ai connu votre pere, je l'ai connu. . . Je suis celui qu'il envoya chercher à ses derniers momens. . . .

CHARLOTTE, *avec un ton douloureux.*

Il est mort !

LE NOTAIRE.

En regrettant de ne vous avoir pas à ses côtés pour fermer sa paupiere. Il est mort en vous aimant, en appellant sa fille, en voulant réparer l'oubli.... Il m'a dicté un testament que voici.... Il a laissé cent quatre-vingts mille livres de rente: vous n'êtes que deux enfans à partager. Il faut aujourd'hui que je vous présente à votre frere, qui vit ici dans l'opulence, sous le nom de Monsieur de Lys, que son pere avoit pris.

(Les trois Personnages expriment leur surprise par un langage muet. Leurs yeux se parlent, & ils s'écrient presqu'ensemble.)

JOSEPH.	REMI.
Ah! Charlotte.	Voilà tes vertus récompensées... Le Ciel est juste.

CHARLOTTE.

Est-ce une illusion?.... Mon pere.... Quoi! Ce Monsieur de Lys seroit mon frere!

LE NOTAIRE, *à Charlotte.*

Vous le connoissez?

CHARLOTTE.

Je ne le connois que trop.

JOSEPH.

Oui, si c'est lui qui demeure rue du coq...

LE NOTAIRE.

C'est lui-même.

REMI, *se levant.*

Monsieur, nous sortons tous trois de chez lui.

LE NOTAIRE, *surpris.*

Eh! comment donc? vous! chez lui! Apprenez-moi... Que je sois informé de tout ce qui a pu vous amener dans sa maison...

REMI.

Ah! dispensez-moi, Monsieur, de vous faire un détail qui feroit rougir notre front. Dans quelles mœurs a-t-il été élevé! Le malheureux, avec ses viles richesses! Que n'est-il plutôt resté dans la pauvreté avec nous! Du-moins il eût été honnête & vertueux. Mais, hélas! corrompu par l'opulence; c'est un séducteur, un débauché... Il croyoit ce matin pouvoir acheter sa vertu.... Il a osé à moi m'en proposer le prix.

LE NOTAIRE.

Etes-vous toutefois demeurés inconnus l'un à l'autre?

REMI.

Je ne me suis nommé que prêt à le quitter. ... Se souviendroit-il de mon nom?

LE NOTAIRE.

S'il s'en souvient! oui, certes, & d'une maniere qui humilie son orgueil & qui allarme son avarice.

UN DOMESTIQUE.

Monsieur de Lys descend de voiture.

REMI.

Lui ? Il viendroit... Il nous poursuivroit ici...

CHARLOTTE.

Ah! que je sois préparée à soutenir sa vue.

LE NOTAIRE, *au Domestique.*

Qu'il attende un moment; quand je sonnerai, vous l'introduirez. (*Le Domestique sort.*) Mes bons amis! voici un des plus beaux jours de ma vie. O que je rends grace au ciel de cette rencontre fortunée! Que je bénis la main de la Providence! . . . Vous n'allez plus être pauvres: vous n'aurez plus besoin de personne: vous serez riches: vous jouirez du bien qui vous appartient, & que méritent vos vertus. (*Il met la main sur un papier qui est à sa droite.*) Voici un testament que je dois vous lire... Charlotte, voici la signature d'un pere que vous ne pouvez vous rappeller d'avoir vu. Hélas! il a bien songé à vous dans ses derniers instans....

CHARLOTTE, *se penchant avec respect & baisant la signature en larmes.*

Ah! pourquoi n'est-il plus!

JOSEPH.

Laisse-moi baiser aussi son nom.... Ton pere doit être le mien.

LE NOTAIRE, *se levant.*

Vous allez entendre ce qu'il a dicté. Je vous li-

rai ce testament ; & puisque votre frere est-là, je vais le faire entrer ; mais pour rendre le premier abord plus tranquille, passez tous trois dans ce cabinet. De-là vous entendrez ma voix. Quand il sera tems, je vous en ferai sortir. Je veux presser, frapper, changer ce cœur endurci. Ah ! s'il pouvoit se rendre ! que je serois content de moi-même !

REMI.

Monsieur, qui vous rend si bon envers nous ?

LE NOTAIRE.

J'ai fait le serment d'être juste ; je n'accomplis qu'un devoir... Entrez, mes bons amis...

(Il ouvre la porte du cabinet & la referme sur eux.)

SCENE IV.

(Le Notaire sonne, un Domestique entre.)

LE NOTAIRE.

MONSIEUR de Lys peut être introduit..... *(Le Domestique sort.)* Nous verrons s'il gardera son injuste projet. Il n'y a plus à dissimuler. Le partage est de plein droit. Je suis fâché néanmoins que ce Procureur soit l'exécuteur testamentaire. C'est

ſon conſeil, & comme la chicane lui eſt familiere....
Les voici.

(*Il les ſalue, fait approcher des ſieges, & va s'asſeoir très-gravement dans ſon fauteuil.*)

SCENE V.

LE NOTAIRE, DE LYS, *Monſieur* DU NOIR.

DE LYS.

MONSIEUR, nous venons toujours pour cette affaire. Il eſt ſingulier d'agir de la ſorte. Nous avons les bras liés; car enfin, une moitié ſur laquelle on eſt toujours inquiet, il faudroit cependant finir cela....

LE NOTAIRE, *froidement.*

Meſſieurs, avez-vous reçu quelques nouvelles? Sauriez-vous où peut être celle ſans laquelle on ne peut rien terminer?

DE LYS, *s'emportant.*

Rien terminer!... Voilà votre langage, Meſſieurs; vous vous reſſemblez tous; cela eſt affreux. Des délais qui n'ont pas le ſens commun. Elle n'eſt plus, ſans doute, depuis long-tems, & je dois, moi, demeurer encore fruſtré parce qu'elle eſt morte.... En vérité, Monſieur, mes affaires ne s'arrangent point de ce retard.

LE NOTAIRE.

Je vous l'ai déja dit, Monsieur, il vous faut un jugement qui vous envoie en possession des biens de cette sœur que vous supposez morte si gratuitement. Vous avez vu qu'il n'y a eu qu'un Officier public qui ait pu suppléer cette sœur, lors de la levée des scellés, la confection d'inventaire & la vente des meubles. La Loi prend les absens sous sa protection. Elle ne veut pas confier leurs intérêts à leurs Parens; & si après un certain tems d'absence prouvée, elle leur permet de s'emparer des biens de l'absent, ce n'est qu'à la charge de les lui rendre. Cet envoi en possession ne donne pas même la propriété à l'héritier apparent; mais une simple administration, dont il est comptable envers l'absent en cas de retour; & cet héritier ne peut vendre, aliéner ni hypothéquer les biens de l'absent, qu'après cent ans, pendant lesquels la Loi le fait présumer vivant. Il est étonnant que Monsieur du Noir, votre conseil, ne vous ait pas confirmé toutes ces vérités. Ainsi l'extrait mortuaire de votre sœur peut seul faire disparoître cette présomption de la loi; car cette sœur peut fort bien être en pleine santé, & venir à l'instant même réclamer sa légitime.

M. DU NOIR.

Mais vous entendez bien qu'on ne partage pas ainsi avec une inconnue; & quand la sœur de Monsieur s'offriroit à l'instant, nous la représenterions comme un imposteur qui veut s'emparer du nom & du bien d'une famille. Permettez-moi de vous le dire, Monsieur, une tentative comme celle-là réus-

ſit bien difficilement; parce qu'on ne préſume pas qu'un pere ſe ſoit déterminé à priver ſon enfant de ſon état: auſſi les Juges ne prononcent jamais en faveur de l'inconnu, que quand ils ſe voient ſubjugués par des preuves éclatantes & victorieuſes. Mais heureuſement que rien n'eſt ſi difficile à ſaiſir que la chaîne des faits qui conduiſent à la découverte d'un état. Elle rapportera, me direz-vous, ſon extrait-baptiſtaire; eh bien! nous verrons s'il eſt ſigné du pere. La naiſſance établie avec certitude, ne ſuffit pas; il faut pouſſer la preuve de l'identité juſqu'à la derniere évidence; c'eſt-à-dire, qu'il faut appliquer la preuve de la naiſſance ſpécifiquement & excluſivement à l'individu qui réclame la filiation, & cette application ne peut ſe faire que par une ſuite de preuves qui établiſſe la poſſeſſion d'état acquis par la naiſſance.

On demandera, me direz-vous encore, à être admis à la preuve teſtimoniale? Nous nous y oppoſerons de toutes nos forces; & ſi cette preuve eſt permiſe, nous détruirons les témoignages par des reproches, par des faits juſtificatifs, par des enquêtes contraires. Enfin, nous prendrons l'inſcription de faux....

DE LYS, *couché ſur ſon fauteuil.*

Oui, c'eſt bien dit, l'inſcription de faux....

LE NOTAIRE.

Contre ce que vient de dire Monſieur, à la bonne heure. (*s'adreſſant à Monſieur du Noir.*) Vous comptez apparemment parler à cette ſœur, ou votre but

eſt de ruiner votre client par une condamnation de dépens.

M. DU NOIR, *s'adouciſſant & s'approchant du Notaire.*

J'aurois encore des moyens; mais, tenez, il faut vous parler naïvement. Nous venons ici à deſſein. Entrez un peu dans les vues de Monſieur, & je vous réponds d'une entiere reconnoiſſance. Il a beſoin de ſes fonds en entier.... Que feroit cette fille d'une ſomme pareille?... Peu de choſe la contentera. Ecoutez; n'avez-vous pas vu ici de pauvres gens? Nous ſavons qu'ils y ſont entrés; nous le ſavons; je vois le deſſous des cartes. Allons, vous ne voudrez pas être méchant avec nous, nous faire la guerre; & je vous jure que vous pouvez compter ſur.... Vous ſerez content, vous ſerez content.... (*à de Lys, tout bas.*) Il faut le gagner.

DE LYS.

Oui, oui.

LE NOTAIRE, *avec tranquillité.*

Je ne vous comprends pas, expliquez-vous....

M. DU NOIR.

Vous comprenez très-bien qu'il ne s'agit plus que de s'arranger amiablement. Monſieur eſt raiſonnable; il veut bien lui accorder quelque choſe pour retourner en ſon pays; il pourra même lui faire une petite penſion fort honnête, toutefois après qu'elle aura fait une renonciation en forme. Cet article eſt préalablement néceſſaire. Elle n'aura pas un ſols avant, d'abord.

LE NO-

LE NOTAIRE, *à de Lys.*

Monsieur se flatte-t-il de pouvoir réussir dans ce projet?

DE LYS.

Il ne tiendra qu'à vous de nous prêter les mains, car Monsieur étant l'exécuteur testamentaire, il sait comme il faut l'interpréter.

LE NOTAIRE, *prenant le testament, & se mettant en devoir de le lire.*

Voulez-vous bien, avant tout, écouter ce testament dicté par un pere, dont les volontés dernieres doivent être pour vous des loix sacrées.

DE LYS.

Il étoit bien mal alors; car autrement je sais qu'en bonne santé....

LE NOTAIRE, *d'un ton ferme & haut.*

Voulez-vous bien me permettre de vous le lire?

DE LYS.

Je l'ai déjà entendu.

LE NOTAIRE, *avec fermeté.*

Fort mal; voilà pourquoi je recommence.

M. DU NOIR, *à de Lys.*

Laissez; écoutons; peut-être y trouverons-nous des moyens de nullité qui nous sont échappés....
(*Le Notaire lui jette un coup d'œil d'indignation.*)

LE NOTAIRE, *d'un ton haut & posé.*

Testament d'Isidore Remi.

» Je me trouve trop accablé pour espérer quel-

„ que retour à la vie; elle m'échappe au seul instant
„ où j'entrevois comment j'aurois dû l'employer.
„ Quel moment! Vous qui lirez ce que je fais écri-
„ re, songez-y de bonne-heure. Un jour vous
„ vous y trouverez comme moi: c'est alors que la
„ vérité s'aggrandit, & qu'il faut la reconnoître &
„ lui rendre hommage.

M. DU NOIR.

C'est de la morale, passons, passons.

LE NOTAIRE *le regarde encore d'un œil indigné.*

„ Je déclare donc par cet acte testamentaire....

M. DU NOIR.

Ah! nous y voici.

LE NOTAIRE.

„ Avoir laissé une enfant, second fruit de mon
„ mariage, entre les mains de mon frere Pierre-
„ Alexis Remi, Laboureur à Montboson-en Fran-
„ che-Comté, ma patrie. Je déclare que cette en-
„ fant est ma fille légitime, sœur cadette de Louis
„ Remi mon fils, appellé depuis de Lys, surnom
„ que j'ai pris. Je déclare avoir délaissé cette en-
„ fant d'abord, faute d'avoir pu m'en charger; &
„ qu'ensuite entraîné par l'ambition, l'avidité & le
„ tumulte des affaires, errant d'ailleurs dans des
„ pays éloignés, je l'ai bannie, pour ainsi dire, de
„ ma mémoire. Parvenu à un état que l'homme
„ trouve heureux tant qu'il n'est pas éclairé par le
„ flambeau de la mort, j'ai eu la dureté de faire tai-
„ re dans mon cœur tout ce qui me rappelloit cette
„ enfant, dans le seul dessein d'accumuler tous mes

„ biens sur la tête de mon fils. Sous un nouveau
„ nom, j'ai oublié mes proches; j'ai rompu volon-
„ tairement avec eux. Endurci par la fortune, &
„ rougissant de cette parenté de campagne, dans la
„ fausse prévention qu'elle me feroit honte, j'ai
„ manqué aux devoirs les plus sacrés, dont je de-
„ mande pardon à Dieu bien sincerement. Mais mes
„ plus grands remords sont d'avoir donné une édu-
„ cation à mon fils d'après ces faux principes. Mes
„ remords sont de l'avoir induit moi-même à cacher
„ sa naissance, son pays, ses parens, & le nom de
„ cette sœur que je regardois comme un obstacle à
„ sa grande fortune. J'abjure par cet acte une indi-
„ gne éducation; & je crains bien, pour juste pu-
„ nition, qu'elle n'ait que trop germé dans son
„ cœur. Je le prie en grace de me pardonner ma
„ faute, & de réparer lui-même le mal que j'ai fait.
„ Je le prie derechef, & lui ordonne en pere de
„ chercher sa sœur, & de lui porter tous les re-
„ grets, tout l'amour, tous les sentimens que j'ai
„ manqué d'avoir envers elle, & qui sont au fond
„ de ce cœur expirant. Je veux qu'il partage avec
„ elle, en égale portion, tous les biens qui se trou-
„ veront m'appartenir au jour de mon décès. Je
„ fais des vœux au ciel pour qu'elle vive & qu'elle
„ entende mes dernieres paroles..... O mon fils! si
„ tu la revois, si tu retrouves encore avec elle ce-
„ lui qui lui a servi de pere, regarde-le comme le
„ tien. Sans l'ambition qui m'a emprisonné dans
„ ces grandes villes; & qui même a abrégé mes
„ jours, je mourrois entre leurs bras, arrosé de
„ leurs larmes, honoré de leurs regrets.

„ Je nomme pour Exécuteur de ce teſtament, mon
„ ancien ami Monſieur du Noir, afin de lui donner
„ les moyens de réparer certaines fautes, perſuadé
„ que mes derniers ſentimens feront ſur lui tout l'ef-
„ fet que j'en attends. Nous ſommes à-peu-près
„ de même âge. Que ma fin lui ſerve d'avertiſſe-
„ ment. Il entendra bien ce que je veux lui dire."

M. DU NOIR.

Mais tout ceci n'eſt pas en ſtyle de Pratique.

DE LYS, *à M. du Noir.*

Quel parti prendre, Monſieur du Noir?

LE NOTAIRE, *ſe leve & dit avec énergie.*

Quel parti! Eh! Monſieur, demandez-le à vous-même, à votre conſcience, à votre propre cœur, & répondez d'après lui. (*Il ſe promene chagrin & rêveur.*)

M. DU NOIR, *à demi-voix.*

Je ne vois pas comment on pourroit caſſer ce teſtament; je n'ai pas découvert le moindre mot. . . Mais tâchons de l'intimider. (*un peu plus haut.*) Vous n'avez rien à craindre de ces bonnes-gens; ils n'ont pas l'air bien fin; d'ailleurs ils ſont ſi pauvres. Avec quoi ſuivroient-ils un procès qu'il eſt aiſé de bâtir, & qu'on peut faire durer toute leur vie, par des retours qui me ſont familiers. Je ſais comme je m'y prendrai; je me fais fort de les faire mourir de faim avant qu'ils aient obtenu par premiere ſentence aucune proviſion. (*Le Notaire ſonne. Il entre un domeſtique.*)

LE NOTAIRE, *au domestique, d'un ton décidé.*

Conduisez cet homme-là hors de chez moi, & veillez à ce qu'il ne touche de sa vie le seuil de ma porte.

M. DU NOIR, *se levant & embarrassé.*

Comment, Monsieur, comment! Un Officier comme moi!

LE NOTAIRE, *au domestique.*

Obéissez; qu'il sorte. (*à de Lys.*) Vous, Monsieur, restez; j'ai à vous parler.

M. DU NOIR, *en s'en allant.*

Je me moque de cet affront; je me vengerai bien; nous plaiderons, nous plaiderons.

SCENE VI.

LE NOTAIRE, DE LYS.

LE NOTAIRE.

De pareils propos doivent être punis, & ce n'auroit pas été assez de les mépriser.

DE LYS.

Mais c'est comme Procureur qu'il parloit.

LE NOTAIRE.

Non, non, ne vous y trompez pas: ce sont de pareilles gens qui deshonorent l'état: il ne comporte

pas moins qu'un autre l'obligation d'être homme de bien, de chercher la justice & la paix. J'en connois plusieurs de cette intégrité; & tout rares qu'ils sont, ils peuvent servir d'exemple. Je vous les aurois souhaité pour conseil. Au reste, je vous le répéte, ce n'est que vous-même que vous devez consulter; interrogez votre cœur & répondez.

DE LYS.

Mais une moitié dans l'héritage, une moitié, je ne puis, c'est trop... c'est trop.

LE NOTAIRE, *avec un courroux noble.*

Eh bien, Monsieur, suivez votre indigne conseil; allez vous rendre méprisable comme lui: c'est à moi que vous aurez affaire. J'épouse le procès, & croyez qu'il ne traînera pas en longueur, comme vous l'espérez. J'irai moi-même; je préviendrai les Juges de vos intentions iniques; ils ne laisseront pas languir l'honnêteté dans l'indigence: elle ne soupirera pas longtems après la justice qui lui est dûe. (*De Lys demeure interdit & ne sachant ni sortir ni rester.*) Est-il possible que l'or soit ainsi votre tyran, étouffe en vous tout sentiment de vertu & même d'équité? Si ce pere reparoissoit accusant votre avare insensibilité, vous reprochant de trahir ses volontés dernieres, méconnoîtriez-vous sa voix?... Eh bien! tremblez; elle va vous confondre: elle va sortir de son tombeau pour vous accuser & vous faire rougir. Oui, c'est son sang qui va paroître & déposer contre vous. (*Il court au cabinet & ouvre la porte.*) Approchez, vénérable vieillard; & vous, fille vertueuse; appro-

chez. (*Ils sortent tous trois en larmes, & voulant embrasser les genoux du Notaire.*)

CHARLOTTE.

O mon Bienfaiteur!

REMI.

Homme de Dieu!

JOSEPH.

O notre Protecteur!

DE LYS, *étonné, & reculant de surprise.*

Ciel! ce sont eux; ils ont tout entendu!

LE NOTAIRE, *avec transport.*

Levez-vous, mes amis, levez-vous... Chere fille, si vous perdez un frere, je vous en tiendrai lieu; ma maison sera la vôtre, jusqu'à ce qu'il ait été forcé à vous rendre votre portion héréditaire.

CHARLOTTE, *allant à de Lys.*

Vous rougissez, Monsieur, de vous trouver mon frere; & moi qui veux vous aimer, je gémis de vous trouver un cœur si peu semblable au mien. Allez, si les biens dont vous êtes idolâtre vous ont assez corrompu pour vous rendre injuste, moi je les méprise trop pour vous les disputer. (*Revenant au Notaire.*) Monsieur, qu'il rende seulement à mon pere de quoi rentrer dans cette chaumiere qu'on lui a ravie; qu'il lui donne de quoi racheter les précieux instrumens du labourage; c'en est assez, & nous irons contens y vivre, y travailler & y mourir ensemble.

LE NOTAIRE, *à de Lys.*

Entendez-vous?

CHARLOTTE.

Je ne veux point deshonorer mon frere par un procès, & lui arracher l'ame en lui demandant ce qu'il ne veut point restituer. Je lui apprendrai que peu de chose suffit à une ame courageuse. N'est-il pas vrai, mon pere, que nous n'avons pas besoin de superflu? N'est-il pas vrai, Joseph, que je serai toujours assez riche pour toi?

JOSEPH.

Ah! tu le sais.

REMI, *en soupirant.*

C'est donc là cet enfant que j'ai vu si petit, que j'ai porté dans mes bras, que j'ai caressé, que j'ai pressé tant de fois contre mon sein. Je lui parlerois bien; mais il m'a dédaigné. Son ame ingrate est loin de la mienne, & nous ne nous entendrions pas. . . .

DE LYS, *est resté près de la porte, sans pouvoir sortir.*

(avec une exclamation sourde.)

Ils me fuient! Leur mépris m'est insupportable. . . . Ah! je l'ai mérité.

LE NOTAIRE.

(Dans une action pleine de feu & une vivacité inattendue, court vers la porte, le saisit par le bras, le traîne rapidement en face de son oncle, en face de sa sœur

sœur. Il faut que cela soit fait avec noblesse, précision, force, grandeur, avec le vrai mouvement de l'ame.)

Non, vous ne garderez pas cette ame avide & méprisable. Vous en prendrez une autre. A travers vos combats j'ai démêlé votre caractere.... Si vous eussiez passé la porte, je ne voudrois plus vous regarder; mais vous ne vous dégraderez pas à ce point. Toute sensibilité n'est pas éteinte dans votre ame, & vous serez ému.... Livrez-vous avec moi au doux plaisir d'embrasser ce vieillard dont les vertus ne peuvent que vous honorer. Cédez à son digne fils que vous aimerez, à cette sœur dont le cœur tendre appelle votre cœur. La voix de ce pere expirant ne vous auroit-elle rien dit? J'en ai été touché, moi.... Ah! voyez les larmes de cette vertueuse famille qui coulent encore; elles attendent les vôtres. (*dans la chaleur du sentiment.*) Allons, du courage, jeune homme, du courage; sois des nôtres: oublie ta dorure, ton opulence, ton luxe; sois homme; sois juste; prends un cœur, pleure & connois la nature; elle ne te trompera pas, & crois-m'en, tu seras récompensé par elle.

DE LYS.

(*Pendant ce tems a les deux mains sur son visage. Il est dans l'attitude d'un homme chez qui il se fait une révolution forcée & prompte. Il ouvre les bras; & cachant tout d'un coup sa tête dans le sein du Vieillard, il crie d'une voix étouffée.*)

Oui, j'ai un cœur, j'ai un cœur... je le sens...

Mon oncle, je crois revoir en vous mon pére... Je cede à vos vertus; tout me frappe malgré moi.

CHARLOTTE, *volant à lui.*

Mon frere!

JOSEPH.

Mon cousin!

DE LYS, *embrassant Charlotte & Joseph.*

J'ai été injuste, barbare, dénaturé; je ne le suis plus; je ne le ferai plus; je ne pourrai plus l'être... Je vous imiterai... Je vous aimerai...

LE NOTAIRE, *le serrant dans ses bras.*

Bien, bien; il est de la famille; il est de votre sang; il est votre frere à tous..... Il est digne de vous.

DE LYS.

Me pardonnez-vous? M'aimerez-vous encore? Etes-vous satisfaits de mon repentir? (*On l'embrasse pour toute réponse.*) J'éprouve un sentiment qui m'étoit inconnu. Voilà le premier vrai plaisir de ma vie; je l'ai senti dans vos embrassemens.

REMI.

Sois toujours mon neveu: va, je n'ai point d'habits galonnés; mais sous cette bure grossiere ce cœur est tendre & tout à toi.

LE NOTAIRE, *à de Lys.*

N'est-il pas vrai que la respiration est maintenant plus libre? Il y a beaucoup de gens qui ne savent pas

le charme qu'il y a à être bien dégagé de-là. (*de Lys embrasse le Notaire.*)

JOSEPH, *à de Lys, montrant Charlotte.*

J'étois son frere, & vous devenez le sien.... Vous approuverez nos nœuds.

DE LYS.

Oui; que le partage soit fait; qu'on en dresse l'acte, & je vais le signer.

CHARLOTTE.

Ecoutez-moi, mon frere; vous êtes accoutumé au train de l'opulence, aux dépenses que le grand monde entraîne. Nous, je le répete, le nécessaire suffit à notre bonheur. J'exige, & mon pere l'exige aussi, car je lis ses intentions dans ses regards, j'exige que vous conserviez ce qui est indispensable au rang que vous avez pris; que surtout les meubles & la terre seigneuriale soient à vous sans partage.

DE LYS.

Cette générosité que j'admire me trace mon devoir. Je ne garderai rien de ce qui ne m'appartient pas. Vous êtes trois, & d'ailleurs il est des pauvres. (*En montrant le Notaire.*) Monsieur sera notre Juge, & Juge sévere.

REMI.

Eh bien, Monsieur, vous ordonnerez à notre frere qu'il accepte ce don de notre amitié: tu nous donneras ce contentement, ou tu seras un orgueilleux....

DE LYS.

Je ne le ferai point; je m'éleverai jufqu'à vous; je confentirai à vous devoir beaucoup, parce que je me plaîrai, dans tous les tems, à l'avouer comme à le fentir.

LE NOTAIRE.

Ce dernier trait m'enchante; votre cœur eft né droit, jufte & fenfible, & tous les artifices d'un traître n'ont pu le corrompre. Il eft raifonnable pourtant que vous ayez une portion un peu plus forte, parce que vous avez plus befoin de fortune que ces honnêtes gens-ci, affez riches par leur modération; mais il n'y aura point mal que notre cher Remi & fes enfans aient plus qu'ils ne demandent, parce que s'ils retournent habiter la campagne, comme je le crois, ils trouveront affez de voifins à fecourir.

REMI.

Hélas! il eft bien vrai; fi je deviens heureux, je ne veux pas l'être feul. Quand j'aurai quelque chofe, beaucoup d'honnêtes gens, compagnons de ma mifere, qu'ils ont partagée avec conftance, ne feront pas fûrement oubliés.... Jofeph! Jofeph! quelle joie nous attend! Nous pourrons répandre quelques bienfaits.

LE NOTAIRE, *en fouriant.*

Tenez, ne voilà-t-il pas déjà de l'argent placé, mais bien avantageufement. Mes amis! que ce jour foit confacré à la joie; demain, nous terminerons

cette affaire. Ma journée est heureusement remplie; nous souperons ensemble. Je me trouve trop bien pour chercher d'autre compagnie.

DE LYS.

Et moi je renonce à toute autre.

LE NOTAIRE.

Voilà une famille rassemblée; imaginez que j'en suis aussi. (*Il sonne.*)

JOSEPH.

Vous en serez le Roi.

LE NOTAIRE.

Non pas, s'il vous plaît.... l'Ami.

(*Les Domestiques apportent des flambeaux, & le Notaire conduit dans son sallon le bon Remi, Joseph, Charlotte & de Lys, qui tient la main de sa sœur.*)

FIN.



[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

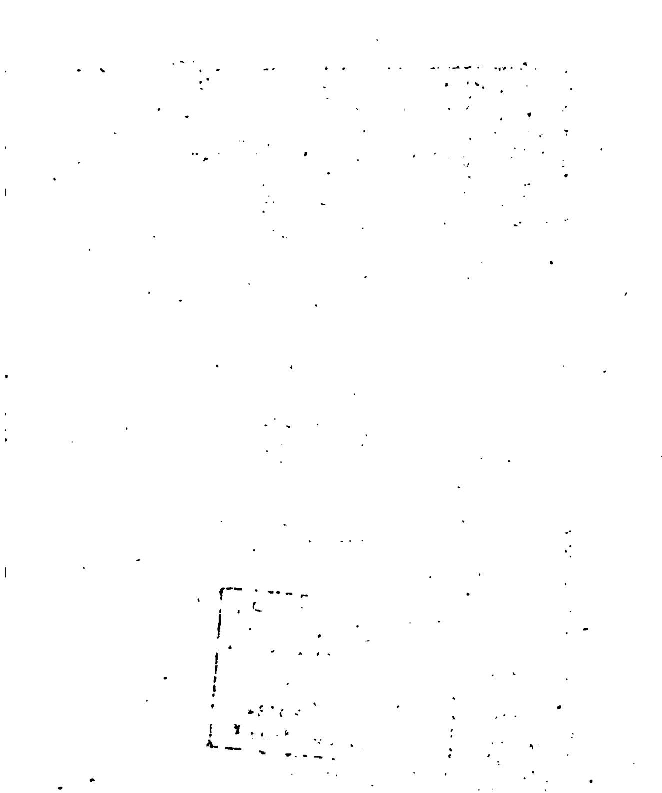
[illegible]

[illegible] de Lyon [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]





G. F. Fritzschius, sculps.

LA BROUETTE DU VINAIGRIER

LA
BROUETTE
DU VINAIGRIER,
DRAME
EN TROIS ACTES.

PRÉFACE.

C'EST une aventure assez connue, arrivée à Paris au commencement de ce siecle, qui a fourni le sujet de ce Drame. Le fait est plaisant & sert à prouver que l'orgueil des rangs, si haut, si intraitable dans ses discours, sait s'humaniser à propos, & qu'il ne s'agit au fond que des conditions pécuniaires.

C'est en même tems un exemple (quoiqu'en petit) de ce qui se passe tous les jours dans le monde: toutes ces plaintes sur de prétendues mésalliances sont ordinairement le cri de la cupidité trompée. On unit pour toute la vie (au nom de l'argent) deux personnes qui ne se sont jamais vues; on sépare deux ames sensibles, faites l'une pour l'autre, & le mariage, contrat & lien des cœurs, est déshonoré par ce calcul intéressé, qui semble éteindre les plaisirs de l'amour & vendre jusqu'aux chastes baisers de l'innocence.

Voilà l'ouvrage des hommes. Ils s'unissent ou se méprisent, ils s'embrassent ou se repoussent, ils se flattent ou se déchirent, à raison d'un coffre fort vuide ou plein; & ils accusent ensuite le plus auguste des nœuds, des malheurs qu'ils ont préparés eux-mêmes. Plus ou moins d'un métal jaune ou blanc établit des intervalles immenses entre citoyens enfans de la même patrie & égaux par leur mutuelle dépendance, quand ils ne le seroient pas par la loi de nature!

Ne pourroit-on pas faire par raison & par sentiment ce qu'on a fait mille fois par avarice? Mais non,

pour créer des distinctions imaginaires, on détruit les liens de la plus naturelle fraternité; l'acte le plus libre est asservi à toute la masse de nos préjugés. On fait gémir, dans la fleur de sa jeunesse, la Beauté qui se consume, appellant envain l'Hymen tardif, que l'orgueil tyrannique éloigne encore. On aime mieux la livrer à une mort lente, que d'ôter quelques grains à la balance qui pese scrupuleusement les fortunes, & la rougeur monte plus enflammée au front de tel pere à qui on demande sa fille, que si on lui apprenoit sa honte ou son infamie.

Qu'arrive-t-il aussi de mettre à l'encan la Beauté? Tout despotisme aigrit l'ame; la Discorde prend la place de l'Amour, & les Furies fondent leur trône sur des sacs de mille livres.

Tout ce qui mêle les différens états de la société, & tend à rompre l'excessive inégalité des conditions, source de tous nos maux, est bon politiquement parlant. Tout ce qui rapproche les citoyens est le ciment sacré qui unit les nombreuses familles d'un vaste Etat, qui doit les voir d'un œil égal. La même loi qui défend aux freres de s'allier à leurs sœurs, devroit peut-être interdire aux riches de s'allier aux riches.

Qu'il est beau, même en spéculation, de voir certaines familles descendre d'une hauteur démésurée, tandis que d'autres monteroient, paroîtroient sur la scène à leur tour & se régénéroient. Cette espece d'échange de biens, seroit fort avantageux à la Nation. Il promeneroit le signe de toutes les valeurs, & par conséquent le gage des jouissances. Il adouciroit la lutte terrible & perpétuelle de l'opulent superbe & du pauvre envieux. Il disperseroit le suc

nourricier & feroit refleurir toutes les branches qui périssent & se dessechent. Que de beaux arbres antiques, à tête auguste & fiere, couvriroient obscurément la terre de leurs rameaux sans l'arrosoir de la finance! Mais tout le monde n'est pas assez noblement né pour avoir des fortunées syllabes à trafiquer.

Que j'aimerois à voir refluer la seve jusques dans les plantes humbles qui rampent aux pieds de ces chênes élevés, qui, les bras ouverts à tous les rayons du soleil, interceptent la moindre goutte de rosée. Quel est l'homme qui trouvera le secret du meilleur systême économique; ce sera celui peut-être qui saura le mieux hacher les grosses & monstrueuses fortunes, les diviser, les subdiviser; il aura trouvé le remede le plus pressant à l'hydropisie qui étouffe les uns, tandis que l'éthisie mine les autres...

Mais revenons à notre anecdote. On ne la transcrira point ici; parce qu'elle se trouve consignée dans tous les recueils d'historiettes, inventés pour l'amusement des lecteurs; tel est de ce nombre le fameux livre intitulé *le Gage touché*, &c. J'ai connu un vieillard, contemporain de mon héros, qui m'a dit que le Vinaigrier avoit nom ********, & que le pere avec qui il s'allia, étoit homme de naissance. Le fils du Vinaigrier, éperdument amoureux, tomba malade de langueur; &, le pere, lui ayant arraché son secret, l'encouragea à avoir bonne espérance. Il apporta l'éloquente-Brouette qui persuada; & le mariage qui ne se seroit point fait, se fit par ce moyen.

On ne manquera pas, même avant que d'avoir lu la piece, de dire: *la Brouette du Vinaigrier! quel*

M. JULLEFORT.

Vous avez un teint de rubis.... la femme, les enfans, le commerce; comment tout cela va-t-il?

M. DU SAPHIR.

Le bijou ne va pas mal; si l'on étoit payé.... & vous, Monsieur, à propos, pas encore marié? J'attends après vous; car j'espere bien que ce ne sera pas un autre que moi qui aura l'honneur de vous servir... J'aì toujours en réserve ces belles girandoles que vous m'aviez demandées pour cette veuve.

M. JULLEFORT, *se retournant allarmé.*

Paix donc! paix! parlez doucement.

M. DU SAPHIR.

Pourquoi donc?

M. JULLEFORT.

De la discrétion, Monsieur du Saphir! Je ne veux pas que l'on sache ici que j'ai manqué ce mariage... Mais connoissez-vous bien cette maison?

M. DU SAPHIR.

Si je la connois! c'est mon pere en personne qui a eu l'honneur de percer les oreilles à feue Madame Delomer le jour de ses fiançailles. Nous avons toujours eu depuis la pratique de la maison. Je connois cette maison-ci comme la mienne; j'y suis très-bien accueilli. Demandez à M. Delomer ce que nous sommes.

M. JULLEFORT.

Et si je vous demandois à vous ce qu'il est. (*A voix*

voix basse.) Là, dites-moi en bon ami, n'eſt-il jamais gêné? paie-t-il bien? cela va-t-il rondement?

M. DU SAPHIR.

Oh! oui; jamais de crédit. J'ai beau lui dire, à votre aiſe, Monſieur; toujours ſolde de compte, auſſitôt la marchandiſe livrée; le papier qu'on me donne eſt comme du comptant... Tenez, j'aurois tout mon bien chez cet homme-là, que je dormirois auſſi tranquillement que s'il étoit placé chez le Roi.

M. JULLEFORT.

Il eſt donc, ſelon vous, bien aiſé?

M. DU SAPHIR.

Il fait de très-belles affaires; l'argent roule là dedans, il faut voir: il n'y a rien de tel que ces négocians-là; il leur arrive du bien des quatre parties du monde. Nous ſommes ſix bijoutiers qui lui fourniſſons pour des envois, & nous pouvons à peine y ſuffire.

M. JULLEFORT.

Ce ſont des boëtes d'or que vous venez de livrer, à ce que j'ai pu voir....

M. DU SAPHIR.

Oui, toutes boëtes pleines; elles ſont deſtinées pour Petersbourg: on paie bien de ce côté-là. . . . J'ai apporté une petite bague pour Mademoiſelle. On m'en avoit fourni le diamant, beau, clair, net; je viens de mettre cette bague à ſon doigt, elle a une fort jolie main, cette fille-là.

M. JULLEFORT.

Et sa tête, qu'en dites-vous?

M. DU SAPHIR.

Mais très-bien, en vérité.... très-bien....

M. JULLEFORT.

Rien de trop cependant; au reste, telle qu'elle est, je crois que j'en deviens amoureux de plus en plus, surtout lorsque vous me parlez de l'aisance du pere, cela m'attendrit.... Il est donc, à coup sûr, d'une fortune solide, ce Monsieur Delomer?.. Vous n'avez aucun intérêt de me tromper, vous...

M. DU SAPHIR.

Moi! Monsieur, informez-vous plutôt à tout le monde.... Il a des correspondances jusqu'au fond du Nord.

M. JULLEFORT.

Il est vrai que son nom sonne bien dans le monde.... Allons, il faudra que je termine cette affaire... il fait un commerce immense, sa fille est son unique héritiere, c'est une fille adorable; il est bien décidé que je l'aime.

M. DU SAPHIR.

Mais vous avez bien des sortes d'amour; comment diable faites-vous donc?

M. JULLEFORT.

Pas si haut, vous dis-je... Vous êtes d'une imprudence.

M. DU SAPHIR.

Mais personne n'est-là...(*Très-bas.*) Je croyois que vous aviez rompu avec la veuve pour cette vieille fille. Cela n'a donc pas encore réussi ? Ce n'étoit pas cependant les especes qui manquoient de ce côté. . . . & pourquoi n'avez-vous pas suivi votre pointe ?

M. JULLEFORT.

Quoi ! vous êtes à savoir que ses parens l'ont fait enfermer subtilement, sous prétexte de démence ? Elle n'avoit pourtant que soixante-six ans : ils m'ont joué-là un tour perfide ; c'est une perte pour moi irréparable. On ne sait pas, Monsieur du Saphir, on ne sait pas jusqu'où cela alloit : je ne reculois pas cette fois à me marier ; j'aurois bataillé ; mais l'interdiction est venue comme un coup de foudre. Il a fallu quitter la partie.

M. DU SAPHIR.

Vous avez du malheur, en vérité.... voilà dix fois que je vous vois à la veille de contracter, & avec d'assez bons partis ; point du tout, quand il n'y a plus qu'à signer, voilà qu'il n'y a plus rien de fait.

M. JULLEFORT.

Que voulez-vous aussi ? je ne suis pas un imbécille, moi ; un homme à me marier en dupe. En vérité, il faut l'avouer, si l'on n'y prenoit garde, un sot marché seroit bientôt conclu. L'un : c'est sa fille qu'il veut marier adroitement ; elle est bien mise, bien brillante, on me la prône, on me la fait toute d'or ; je me montre amoureux, rempli

d'une excessive tendresse; & quand nous en venons au fait, il n'y a plus d'argent. Paroissent de vieux contrats réduits à moitié, que l'on veut me passer plus cher que sur la place même. C'est une dot payable en des termes éloignés, c'est-à-dire, une espérance, & par conséquent un germe de procès contre un beau-pere. C'est un trousseau estimé, ah! à un prix au dessus de ce que je le paierois chéz le plus dur Juif à dix ans de crédit: aussi mon amour expire involontairement; l'amour ne se nourrit point de brouillards; il faut en ménage de la réalité.

M. DU SAPHIR.

Il est vrai que la fortune d'une fille aujourd'hui ressemble assez à son caractere; ce n'est qu'une conjecture; on est amorcé par des promesses dorées, & l'on ne tarde pas à être attrapé. Les femmes n'en sont pas moins dispendieuses: voyez seulement dans notre état; elles se sont mises sur un ton, un ton... en vérité, il n'y a plus moyen d'y tenir; il faut voler, ou faire banqueroute.

M. JULLEFORT, *comme par souvenir, & souriant à demi.*

Une fois.... il y a quelque tems de cela.... une fois j'ai bien manqué d'être pris. J'étois sur le point de signer, dans la certitude d'épouser une fille unique: elle étoit assez riche. La mere avoit quarante-quatre ans sonnés; elle n'avoit point eu d'enfans depuis dix-sept années. Cela paroissoit sans ombrage. Heureusement pour moi que je songe à tout, & que, la regardant un certain soir très-fixement, je la soupçonnai tout-à-coup..... devi-

nez.... oh! ce fut une illumination ſoudaine, un véritable trait de génie.... Je fis naître prudemment un prétexte pour différer, & bien me prit alors, car deux mois après il n'y avoit plus aucun doute. Un ſecond enfant venoit en tapinois m'enlever malignement la moitié de mon bien. Tout autre que moi ſeroit tombé dans le piege. Avouez.... qui diable auroit penſé?... or jugez quelle énorme différence! moitié moins d'un ſeul coup!... auſſi depuis ce temps-là, quand on me parle d'une fille, c'eſt d'abord de la mere que je m'informe; & ſi elle n'a pas cinquante-cinq ans révolus... je paſſe plus loin.

M. DU SAPHIR.

Pour ici vous n'avez rien à craindre de ſemblable; la pauvre Madame Delomer eſt enterrée depuis douze ans.... j'ai aſſiſté à ſon convoi....

M. JULLEFORT.

Fort bien... & vous avez vu appoſer les ſcellés?.. On n'a rien détourné?

M. DU SAPHIR.

Oh! Monſieur Delomer eſt d'une probité reconnue.

M. JULLEFORT.

Sa fille eſt bien fille unique?

M. DU SAPHIR.

Je vous en réponds, Monſieur, aſſurément.

M. JULLEFORT.

Bon.... c'eſt que par fois il y a des freres qui débarquent un beau matin, revenant de l'Amérique,

ou bien des sœurs qui sortent du couvent, comme des ombres, & dont on ne parloit pas... J'ai de l'expérience. Au reste, Monsieur Delomer n'est pas capable d'une telle perfidie.

M. DU SAPHIR.

Mais sur ces sortes de choses-là, en bonne police, il devroit y avoir, dans chaque province, un Bureau d'assurance.

M. JULLEFORT.

Ne croyez pas plaisanter; vraiment ce seroit un projet à donner, & plus utile que tant d'autres.... Mais dites-moi un peu, vous qui l'approchez depuis long-tems, vous lui avez toujours connu une conduite rangée, réguliere? vous ne lui soupçonnez pas quelque inclination en ville, ou quelque vieille habitude?....

M. DU SAPHIR.

Que voulez-vous dire?

M. JULLEFORT.

Je veux dire si je n'aurois pas à appréhender qu'il vînt follement à se remarier, comme font certains vieux qui en prennent envie, quand ils voient leurs enfans.... vous entendez?

M. DU SAPHIR.

Non, non; ne craignez rien. Il ne se remariera jamais; il aime trop sa fille pour cela. Je suis sûr qu'il voudroit avoir quatre fois plus de bien, pour le seul plaisir de lui tout laisser.

M. JULLEFORT, *avec une exclamation joyeuse.*

Vous avez raison; c'est une aimable fille, une fille charmante.... vous m'enchantez.... Ah! çà; vous ne sçavez point que je l'aime à la folie.... Je le vois, c'est elle qui doit être ma femme.... point de mere, point de frere.... Allons, allons, Monsieur du Saphir, apprêtez-vous; vos girandolles partiront cette fois.

M. DU SAPHIR.

Puis-je compter?...

M. JULLEFORT.

Vous ne risquez rien, vous dis-je, de préparer les présens des accords. Dès tout-à-l'heure, je presse le pere de conclure.

M. DU SAPHIR.

Mais, sans trop de curiosité, êtes-vous bien dans la maison?

M. JULLEFORT.

Très-bien. J'ai été présenté par une personne qui a un rang, & je me suis fait recommander par des gens qui ont beaucoup de fortune; ainsi....

M. DU SAPHIR.

A merveille!... mais pensez-vous que la Demoiselle vous voye d'un regard favorable?

M. JULLEFORT.

Oh! oui.... oui; quand il s'agit du facrement, une fille aime toujours affez. Nous aurons tout le tems de nous connoître pour nous aimer enfuite; ce n'eft pas là mon inquiétude. Le pere eft fou de moi, fes affaires vont rondement, tout cela ira le mieux du monde, & je fais déjà où placer. (*Vivement.*) Apportez-moi dans une heure les diamans & les bijoux; je figne dès aujourd'hui. . . .

M. DU SAPHIR.

Je me recommande toujours à vous & à vos amis. J'entends, je crois, Monfieur Delomer; votre très-humble ferviteur.

M. JULLEFORT.

Qu'il ne vous voye pas.

M. DU SAPHIR.

Je me fauve.



SCENE II.

M. Julefort, *seul.*

On m'avoit bien informé de tout ce qu'il m'a dit-là ; mais il est toujours bon de questionner ; le plus petit fait souvent les choses qu'on croit le mieux cachées, & ce ne sont pas toujours les gens de la maison qui en connoissent le véritable intérieur. Le témoignage de ce Bijoutier m'a fait plaisir... Il est fort agréable d'entendre prôner le bien qui doit nous être propre.... Qu'un contrat est une chose bien imaginée! D'un trait de plume, là, sans rien débourser, on acquiert des maisons, des effets royaux, de l'argent, des meubles... Il est vrai qu'on a une femme; mais on vit avec elle à son aise, on regle sa dépense; on est maître, après tout, de la communauté... Nos ayeux n'étoient pas des sots.... C'est un parti tel qu'il me convient.... Quand le pere ne me donneroit que deux cens mille francs comptant, puisque le reste est sûr, il n'est pas jeune, nous patienterons .. il y a des jours cependant qu'il paroît encore bien verd!....



SCENE III.

M. DELOMER, M. JULLEFORT.

M. Delomer, *paroît dans le fond de la Scene, avec un porteur qui a une sacoche vuide sur l'épaule; il lui distribue avec réflexion différens papiers.*

Tenez, vous ferez votre tournée dans le quartier Saint-Honoré.

(*Le porteur va pour s'en aller; Monsieur Delomer s'avance, puis rappelle le porteur.*)

Bonaventure, écoutez donc; vous passerez auparavant au Bureau. Monsieur Dominique aura peut-être quelqu'autre chose à vous donner. (*Le porteur s'en va.*) (*Il apperçoit Monsieur Jullefort.*) Ah, ah! c'est vous? comment avez-vous passé la nuit?

M. Jullefort.

Le mieux du monde, & vous?

M. Delomer.

Moi, j'ai eu le sommeil agité... hier au soir, en vous quittant, je m'enfermai dans mon cabinet, & quand une fois je travaille tard comme cela, le reste de la nuit s'en ressent; je la passe toute blanche, à bâtir, comme l'on dit, des châteaux en Espagne.

M. JULLEFORT.

De pareilles nuits valent souvent les plus agréables journées, n'est-il pas vrai? Surtout quand, ne pouvant dormir, on forme tout à son aise, dans le silence & la tranquillité des nuits, une spéculation bien conçue, bien nette, & qu'à quelque tems de-là elle réussit à plaisir.... on ne regrette plus la nuit blanche...

M. DELOMER.

Je n'ai pas eu à me plaindre de la fortune, jusqu'à présent elle m'a assez favorablement traité; &, je vous l'avouerai, après de certaines rentrées que j'attends, & qui ne tarderont guères, ma fille une fois établie, c'en est fait, je me repose.

M. JULLEFORT.

Oh! vous vous reposerez, il est juste; mais tout en faisant valoir vos fonds, n'est-il pas vrai? Oui: cela amuse, cela distrait, cela réjouit: c'est une occupation. Au reste, il ne tiendra qu'à vous que votre fille ne soit bientôt établie, vous connoissez mes intentions... mon seul desir est de l'obtenir le plutôt que je pourrai.

M. DELOMER.

Je le sais, & l'on m'a parlé encore hier de vous en termes pressans; vous avez des amis qui ont beaucoup de chaleur: aussi c'est, en partie, ce à quoi j'ai rêvé cette nuit: ma fille doit s'attendre à vous recevoir pour époux; depuis que je vous ai ouvert ma maison avec une distinction aussi marquée.... d'ailleurs, la manière dont nous avons parlé en sa présence....

M. JULLEFORT.

Il ne s'agit plus, je crois, que de fixer le jour qui doit assurer mon bonheur. . . . .

M. DELOMER.

Nous allons prendre l'heure pour le contrat; votre Notaire m'a fait part d'une petite formule que vous avez mise à la suite de l'état de vos biens.

M. JULLEFORT, *d'un ton hypocrite.*

Mais je ne le lui avois pas dit.

M. DELOMER.

Dit ou non dit, je ne m'offense point de cela: il est juste que chacun fasse ses conditions. . . . une fille, avec des attraits, a toujours des adorateurs; mais ce n'est qu'avec une dot qu'elle devient femme.

M. JULLEFORT.

Oh! je ne prétends point faire de loi, mais observer seulement une certaine forme pour se prémunir contre la chicane. La chicane! vous savez, on ne sauroit trop consolider un contrat: c'est non-seulement pour toute la vie, mais encore pour les enfants, les petits-enfants & les arriere-petits-enfants. Vous savez qu'il faudra que je tienne maison; & que, pour qu'elle soit exempte de ces gênes disgracieuses, qui troublent tout le plaisir d'être ensemble. . . .

M. DELOMER.

Aussi je vous le répete, rien ne m'a offensé dans vos articles: je n'en ai qu'un de mon côté à opposer aux vôtres; mais aussi j'y tiens invinciblement: ce n'est que sous cette condition que j'accorderai ma

fille, & je crois être sûr d'avance que vous y souscrirez. . .

M. JULLEFORT, *inquiet.*

Vous êtes sûr !. . vous me connoissez bien. . . mais est-ce de grande conséquence ?

M. DELOMER.

De la plus grande ; aussi je n'ai que cette condition-là : j'exige de vous, que vous me donniez votre parole d'honneur, que vous la remplirez dans toute son étendue.

M. JULLEFORT, *à part.*

Il me fait trembler. Seroit-ce de rendre la dot en cas de décès. C'est toujours là la pierre d'achoppement. (*D'une voix un peu altérée.*) Quelle est-elle enfin cette condition ?

M. DELOMER.

C'est de la rendre toute sa vie heureuse, bien heureuse, la plus heureuse des épouses, entendez-vous ?

M. JULLEFORT.

Ce n'est que cela ! (*à part.*) je respire (*Haut.*) Ah ! comptez sur moi ; en douteriez-vous ?

M. DELOMER.

On ne connoît jamais un amant qu'après le mariage. L'homme qui aspire à la main d'une fille se contrefait toujours, & chacun prend un masque qu'il ne tarde gueres à déposer. Je ne vous mets point de cette classe, c'est une simple réflexion. On m'a dit tant de bien de vous, & vous prévenez vous-même si fort en votre faveur, que je me suis décidé. . .

Je veux voir ma fille pourvue, elle est d'âge, elle n'a point de mere. Je ne suis pas une société pour elle. Il lui en faut une; vous dites l'aimer, & je le crois, puisque vous la demandez avec tant d'empressement... tout est dit. Je m'attends qu'elle va s'effrayer un peu de cette union. Le changement d'état coûte toujours aux jeunes filles. C'est à vous de captiver son cœur: il est neuf & sensible, vous le conformerez à votre guise. Il n'y a que deux ans qu'elle est sortie du couvent, & je n'ai point reçu les assiduités d'un autre que vous.

M. JULLEFORT.

Je me flatte aussi que vous n'auriez trouvé personne ami plus vrai, amant plus sincere...

M. DELOMER.

Tout en possédant ma fille, ses charmes ne vous empêcheront pas d'arrêter vos yeux sur ce que je lui donnerai.

M. JULLEFORT.

Ah! Monsieur, de quoi me parlez-vous? Tout ceci se verra dans l'étude du Notaire.

M. DELOMER.

Tenez, ce *tout ceci* est de style. Parlons à cœur ouvert. On a beau faire des mines; le cœur saute de joie, quand la richesse accompagne la beauté. Ce n'est pas que je veuille dire que vous recherchez ma fille uniquement pour son bien: au contraire, je crois que vous l'aimez assez pour l'épouser, quand je n'aurois aujourd'hui que peu de chose à lui donner.

M. JULLEFORT, *à part & tout intrigué.*

Où cela va-t-il me mener encore? Oh! je suis sur les épines. (*Haut.*) Vous dites bien vrai, & si ce n'étoient les besoins multipliés, les folies du jour, je ne sais quel luxe tyrannique, un état à remplir.... mais c'est autant pour elle que pour moi.

M. DELOMER.

N'ayez aucune inquiétude sur ce chapitre, je n'ai qu'elle, & je veux lui procurer une aisance honorable, je n'y regarderai pas de si près, & vous serez content. Tenez, je vais vous dire ce que je veux faire, c'est tout ce que je peux d'abord....

M. JULLEFORT, *attentif & dissimulé.*

Il faut bien vous écouter, puisque vous le voulez.

M. DELOMER.

Mais si vous n'entendiez pas ces sortes d'affaires, nous en causerions tantôt chez notre Avocat, il est impartial.

M. JULLEFORT.

Puisque nous y sommes, c'est à moi à vous entendre.... il est vrai que je suis peu habile à entrer dans de pareils détails; j'ignore absolument les clauses & les formes de tels arrangements....

M. DELOMER.

En ce cas, remettons-nous en, si vous l'aimez mieux, à mon Notaire: il stipulera tout cela avec le vôtre. Le tableau sera plus net, & vous verrez d'un coup-d'œil.

M. JULLEFORT.

J'aimerois toujours mieux entendre de votre bouche le témoignage de vos bienfaits paternels... votre ame noble, grande, généreuse...

M. DELOMER.

On n'est point généreux envers ses enfans; on n'est qu'équitable: mon intention a toujours été d'assurer le bien-être de ma fille & celui de mon gendre. D'abord je vous donne ce qu'il y a de plus solide au monde, de l'argent comptant. Rien de plus commode: avec cela, on fait tout ce que l'on veut, on le prête, on le place, on attend l'occasion. On achette une terre, une charge: que sais-je? on applanit toutes les difficultés, on double quelquefois ses revenus.

M. JULLEFORT, *avec emphase.*

Oh! oui, sans contredit... très-bien vu.

M. DELOMER.

Vous consulterez ensemble ce qui vous rira le plus, je vous laisse les maîtres; c'est ma maxime, à moi, qu'on ne réussit jamais bien, que dans ce qu'on exécute librement, & à sa propre fantaisie.

M. JULLEFORT.

Vous parlez toujours d'une maniere si sensée, si judicieuse, que je ne me lasse point de l'admirer; certes, je me ferai gloire en tout de demander & suivre vos avis.

M. DELOMER.

Point du tout, vous dis-je: vous ferez à votre tête, je vous ferai porter la veille la somme; le res-

te est absolument votre affaire ; je ne m'en mêle plus.... vous serez maître de disposer...

SCENE IV.

M. JULLEFORT, M. DELOMER, DOMINIQUE.

(*Dominique pere, arrive dans le moment & coupe la parole à M. Delomer.*)

DOMINIQUE *pere, saluant.*

MONSIEUR....

M. JULLEFORT, *à part.*

Au diable soit de l'homme! j'allois savoir...

DOMINIQUE *pere, en habit de gros drap, avec un grand chapeau & de grandes manchettes.*

Monsieur permettra-t-il à Dominique, son ancien serviteur, de lui présenter à cette heure ses devoirs?

M. DELOMER.

Bon jour, pere Dominique, bon jour... toujours le teint frais!

M. JULLEFORT, *à part.*

Peste soit de l'importun! nous en étions au point capital.

DOMINIQUE *pere.*

Je vous importune peut-être, Monsieur; je me retire. . . . .

M. DELOMER.

Point, nous avons fait; vous êtes une connoissance ancienne, un digne homme, que je vois & verrai toujours avec le plus grand plaisir. . . . Nous acheverons tantôt, mon cher Jullefort; aussi n'ai-je pas tout dit; je me souviens de quelque chose, qu'il faut discuter en tierce personne. Passez là-dedans; en lui donnant le bon jour, vous causerez, elle est avec une voisine de nos amies.

M. JULLEFORT, *froidement.*

Vous me le permettez.

M. DELOMER.

Si je le permets! Mais voyez donc! cela va sans dire.

SCENE V.

M. DELOMER, DOMINIQUE *pere.*

M. DELOMER.

Eh bien, pere Dominique, qu'y a-t-il? je suis charmé de vous voir si bien portant; que m'apportez-vous là de bon? ..

DOMINIQUE *pere.*

Je vous apporte, comme de coutume, le petit mémoire de l'année; je me suis mis ce matin à faire ma ronde.

M. DELOMER.

Mais s'il me prenoit fantaisie de ne pas vous donner de l'argent?

DOMINIQUE *pere.*

Vous feriez comme bien d'autres; car on ne paye plus.

M. DELOMER.

Comment! vous auriez beaucoup de débiteurs, vous?

DOMINIQUE *pere.*

Ma foi, il n'y a plus gueres que cinq ou six de mes pratiques & des plus anciennes qui me donnent-là, sans faire la mine, de l'argent, quand je leur en demande; les autres, petits ou grands, prennent des

remises; & j'ai-là une liste, voyez-vous! où il y a bien des verreux.

M. DELOMER, haussant les épaules.

Mais, comment peut-on demander crédit à un Vinaigrier? cela me révolte. (*Il le paie.*)

DOMINIQUE *pere.*

Vraiment, vraiment! cela vous étonne, eh! eh! Si je voulois leur en prêter, plusieurs & des plus hupés m'embrasseroient & m'appelleroient encore leur cher ami.

M. DELOMER.

N'ayez point de tels amis... je vous souhaiterois un tout autre état, mon cher Dominique; vous êtes un si brave homme!

DOMINIQUE *pere.*

Un autre état!... Et pourquoi? Il y a quarante-cinq ans que j'ai pris ce gagne-pain, je ne m'en repens pas; autant vaut celui-là qu'un autre. Pourvû que je vive en honnête-homme, qu'importe, après tout, ma façon de vivre? Tout en poussant ma brouette, j'ai rencontré des gens qui n'étoient pas si contens que moi. Que font quatre roues quand une suffit à me faire rouler ma vie. Mon pere étoit un pauvre vigneron, qui avoit travaillé toute sa vie pour ne boire que de la piquette. Moi j'ai mieux trouvé mon compte à vendre du vinaigre. Je me suis ingéré d'en composer de plus d'une sorte, ainsi que des moutardes de santé; &, graces à Dieu, ce n'est pas pour me vanter, mais elles ont eu une certaine vogue.

M. DELOMER.

Je vous estime singuliérement, & sur-tout en considérant l'éducation que vous avez donnée à votre fils... Ce jeune homme-là promet beaucoup.

DOMINIQUE *pere.*

Je venois aussi pour en causer un peu avec vous... Vous en êtes donc vraiment content?..

M. DELOMER.

Oui, en vérité, très-content: je lui abandonne beaucoup d'affaires à conduire, il s'en acquitte très-bien, avec célérité & prudence: votre fils a des talens; & chacun est enchanté de ses procédés.

DOMINIQUE *pere, avec la plus grande joie.*

Ce que vous me dites-là, me met du bon sang dans les veines, & me fera vivre trente ans de plus; c'est le seul enfant que j'aye eu, c'est lui qui est aujourd'hui toute ma joie & toute ma consolation sur la terre. Je n'ai goûté d'autre plaisir depuis que je suis au monde, que l'idée attendrissante de le voir se tourner à bien & devenir un honnête-homme: il l'est; je suis heureux, je ne me suis marié que pour former un bon citoyen. J'ai donné, selon mon pouvoir, tous mes soins à son éducation, me retranchant sur le nécessaire pour qu'il ne manquât de rien. Donner la vie est bien peu de chose, si l'on n'y joint l'assurance d'un certain bien-être. C'est un devoir doux à remplir & qui porte sa récompense avec soi. Je l'aurois bien mis de mon métier: mais les enfans ne réussissent jamais comme leur pere, ils gâtent leur état; & puis ils veulent toujours être quelque chose de plus.

M. DELOMER.

Cela est dans l'esprit de l'homme, qui tend toujours à s'élever.

DOMINIQUE *pere.*

Ils n'en sont pas pour cela plus heureux, mais qu'importe? ils croient l'être; il faut que chacun suive ses idées, que chacun soit libre, voilà mes principes, à moi.... Vous pensez donc qu'il fera son chemin?

M. DELOMER.

J'en étois presque sûr dès le moment que vous me l'avez présenté. La probité donne à la physionomie une certaine ouverture qui plaît au premier coup-d'œil; & cette physionomie est héréditaire dans votre famille. Il avoit alors un air tout anglomane avec son habit bleu & ses cheveux courts. Je n'ai pas été médiocrement surpris, je vous l'avoue, de vous voir un fils aussi versé dans l'usage du monde.

DOMINIQUE *pere.*

Voici la troisieme année qui court, depuis que je l'ai fait revenir de chez l'étranger, où je l'ai fait voyager de bonne-heure. N'ai-je pas pris là le meilleur parti? J'avois un parent, préfet de college, qu'on disoit savant, & à qui je ne trouvois pas moi le sens commun; il me disoit toujours d'un ton rogue: sans le latin votre fils ne parviendra jamais à rien... Tudieu! mon cousin, lui répondis-je, vous avez beau dire; on ne parle plus latin dans aucune maison du Royaume. Si mon fils avoit besoin d'une autre langue que la sienne, c'est en An-

glois, c'est en Allemand qu'il lui seroit utile & agréable de savoir s'expliquer ; il trouveroit des gens pour lui répondre . . . & je vous l'envoyai sur le champ dans ces pays-là dès l'âge de douze ans. Il demeura chez de braves gens qui le formerent au commerce & qui de plus tirent beaucoup de mon vinaigre.

M. DELOMER.

Vous avez bien fait, les voyages forment tout autrement que les colleges. On ne sait que faire trop souvent de ces beaux latinistes ; ils ne possedent que des choses inutiles, croient tout savoir, sont tout & ne sont rien : votre fils m'aide beaucoup ; il vous a au plus vîte traduit une lettre Allemande ou Angloise ; & je lui laisse souvent faire la réponse, elle n'en est que mieux. Je vous proteste qu'il m'est très-utile & qu'aujourd'hui presque toute ma correspondance roule sur lui.

DOMINIQUE *pere, un peu interdit.*

Toute votre correspondance ! . . . Diable ! cela m'embarrasse.

M. DELOMER.

Pourquoi donc ? Vous ne répondez pas... parlez, vous hésitez.

DOMINIQUE *pere, vivement.*

C'est que je n'ose plus vous dire à présent que je voulois qu'il s'en allât de Paris.

M. DELOMER.

Qu'il s'en allât ! Et où iroit-il, s'il vous plaît ?

DOMINIQUE *pere.*

Tenez, je ne sais ; mais ce garçon-là, depuis que

je l'ai fait revenir de chez l'étranger, est changé considérablement; il n'est point cependant malade; mais qu'a-t-il donc? Quand il est arrivé, (vous le savez comme moi) il avoit une mine rayonnante & qui faisoit plaisir à voir; de l'embonpoint, des yeux vifs, des couleurs vermeilles.... A présent (prenez-y garde) vous verrez ses joues un peu applaties & palotes, ses yeux plus enfoncés & moins rians: nous avons dîné l'autre jour ensemble; ça ne mange plus.

M. DELOMER.

Il me fâcheroit beaucoup de le perdre; & certes je regretterois autant sa personne que ses talens. ... Mais le voilà; souffrez que je l'interroge un peu à ce sujet... il sera peut-être moins discret avec moi.

DOMINIQUE *pere*.

Oui, interrogez-le.... à deux nous verrons ce qu'il a dans l'ame.



SCENE

SCENE VI.

M. DELOMER, DOMINIQUE *pere*, DOMINIQUE *fils*.

DOMINIQUE *fils, entrant & courant à son pere.*

MON pere... Ah! je ne ſavois pas que vous étiez ici... que je vous embraſſe.

DOMINIQUE *pere.*

Bon jour, mon fils... j'allois paſſer à ton cabinet.

M. DELOMER.

Ecoutez, Dominique... il ne faut rien me déguiſer... votre pere s'imagine que le ſéjour de Paris ne vous eſt point agréable. Il croit deviner en vous une ſecrette envie de retourner aux lieux que vous avez habités ſi long-tems; je crois bien que vous n'êtes pas mécontent de ma maiſon: mais, comme on n'eſt pas maître de ſes inclinations, ſi elles vous éloignoient d'ici, quel que fût mon regret, vous êtes libre.

DOMINIQUE *fils.*

Ah, Monſieur, qui peut me prêter des ſentimens qui ſont auſſi loin de ma penſée? On a mal lu dans mon cœur: moi m'éloigner de vous! moi vous quitter! Ah, mon pere! ah, Monſieur! gardez-vous

de l'imaginer. Croyez que c'est dans toute autre ville que je vivrois malheureux.

DOMINIQUE *pere.*

Parbleu! je suis charmé de m'être trompé. Cet aveu est trop chaudement prononcé pour ne pas partir du cœur: puisqu'il est ainsi, nous serons tous trois contens. (*A M. Delomer.*) Vous le voyez, Monsieur, il n'est pas un ingrat, il vous paye du même attachement que vous avez pour lui.

M. DELOMER.

J'en ressens une satisfaction extrême. (*A Dominique fils.*) Oui, Dominique, j'aurois été fâché de vous voir abandonner ma maison; vous méritez que je vous en fasse l'aveu, je vois que vous obtiendrez de plus en plus ma confiance & à juste titre. J'ai de vous enfin la plus favorable idée, & je l'ai dit à votre pere.

DOMINIQUE *fils.*

Monsieur, je borne mon ambition à vous satisfaire.... Le témoignage que vous voulez bien en rendre à mon pere, est pour moi la plus précieuse des récompenses.

DOMINIQUE *pere, frappant sur l'épaule de son fils.*

Mon ami, le prix d'une bonne conduite est d'être estimé de tout le monde.

M. DELOMER.

Il m'auroit causé un grand chagrin en me quit-

tant : je vous proteste que cela auroit altéré le plaisir que je vais goûter, en établissant ma fille.

DOMINIQUE *pere.*

Ah ! vous mariez Mademoiselle ? Bon, bon : bien fait.... bien fait.

(Dominique fils paroît tout-à-coup surpris & agité.)

M. DELOMER.

Oui, je la marie : vous pouvez tous deux en faire part à qui bon vous semblera ; je vous le déclare, c'est une affaire décidée, je l'accorde à Monsieur Jullefort : c'est un parti sortable.

DOMINIQUE *pere.*

L'aimable enfant ! Je l'ai vu haute comme cela ; & toute petite elle me faisoit toujours trois ou quatre jolies révérences quand j'entrois, quoique j'eusse mon bonnet de laine au moins.

M. DELOMER, *à Dominique fils.*

Dominique, j'attendrai de votre amitié un grand nombre de petits services : car on ne finit pas avec tous ces arrangemens de nôces. Je n'ai jamais marié de fille, cela va faire de l'embarras, il faudra veiller à bien des choses ; je veux que vous représentiez comme un parent & que vous en fassiez l'office.

DOMINIQUE *pere.*

Mon fils, voilà ce qui s'appelle des marques d'une estime distinguée.

DOMINIQUE *fils.*

Je ne crois pas pouvoir en profiter, mon pere... vous disiez vrai tout-à-l'heure, vous aviez raison... vous voyez bien mieux que moi... votre expérience... j'ai réfléchi... il faut que je quitte Paris. . . tout le veut (*à M. Delomer.*) Monsieur, c'est à regret, mais je ne puis rester; je le sens à présent, je ne puis rester.

M. DELOMER.

Après ce que vous venez de nous dire, Dominique, je ne vous conçois pas.

DOMINIQUE *pere.*

Quel raisonnement creux as-tu donc fait à part toi dans ta cervelle? est-ce que tu extravagues? Tu ne voulois pas partir, il y a un moment, & puis tu veux partir.

M. DELOMER.

Comment concilier deux façons de penser aussi différentes?

DOMINIQUE *fils, avec une certaine véhémence.*

Je partirai, je le dois, il le faut, j'ai mes raisons. Mes raisons sont bien légitimes. . . il m'en coûtera de vous quitter, Monsieur: mais cela importe, cela importe à mon repos, à mon bonheur.

(*Il s'éloigne dans un coin du Théâtre & paroît accablé.*)

DOMINIQUE *pere, inquiet sur l'état de son fils.*

Que me direz-vous de cela, Monsieur Delomer?

je n'y entends rien moi... il veut.... il ne veut pas... sa tête !.... Je ne le reconnois plus...

M. DELOMER.

Tout ce que je vois, c'est qu'il a quelque chagrin secret que je ne puis deviner ; il l'épanchera plus librement dans votre sein. Vous êtes un bon pere, son bonheur vous est cher; il m'est cher aussi. S'il compte, après tout, le trouver dans un autre pays, il faudra bien y consentir: il m'en coûtera; mais son bonheur va avant tout... je vous laisse ensemble.

SCENE VII.

DOMINIQUE *pere*, DOMINIQUE *fils*.

DOMINIQUE *pere*.

HE bien, Dominique, qu'y a-t-il?... Vous vous éloignez de moi, & vous pleurez sans me rien dire.

DOMINIQUE *fils*, *en s'essuyant les yeux*.

Oh! pour cela non, mon pere!

DOMINIQUE *pere*, *le contrefaisant*.

Oh! pour cela non, mon pere!... Tu n'as point de chagrin non plus!... tu n'as rien à me confier!... tu ne pleures pas en liberté avec moi!

DOMINIQUE *fils*.

Mon pere! de grace, n'exigez aucun aveu. . . . souffrez seulement que j'abandonne dès aujourd'hui cette maison; plus j'en serai loin, & moins je souffrirai peut-être. . . .

DOMINIQUE *pere*, *avec tendresse*.

Et c'est à moi que tu dis de ne te rien demander, à moi que tu déguises quelque chose!... as-tu oublié comme nous sommes ensemble; as-tu un autre confident, un autre ami plus ancien, plus tendre, plus indulgent? dis-le moi, & je lui cede la place.... Mon fils, mon ami, parle, parle .... va, je suis peut-être le seul encore qui puisse changer ta destinée.

DOMINIQUE *fils*, *vivement*.

Je n'oserai jamais.... mais d'où vient que je n'oserai pas?.. suis-je donc criminel?... non, non; ah! mon pere, mon pere! pourquoi n'êtes-vous pas dans un état plus relevé.... Avec tant de vertus, vous méritiez d'être tout autre que ce que vous êtes.

DOMINIQUE *pere*.

En voici bien d'une autre!.. & qu'est-ce que cela te fait, si je suis content, heureux, satisfait? . . mais parle-moi avec franchise; rougirois-tu dans le monde d'avoir un pere Vinaigrier? Aurois-tu conçu ce pitoyable orgueil? C'est une maladie commune à beaucoup d'enfants que leur pere a faits un peu plus qu'eux, & nous raisonnerons ensemble pour tâcher de la guérir; car l'homme est si sujet à se laisser prendre à des fantômes! . . Va, j'ai prévu dès ton

enfance que cette idée-là pourroit te saisir un jour ; j'y ai pourvu, & je n'en ai point pris d'allarmes.

DOMINIQUE *fils*.

Mon pere ! je vous respecte, je vous chéris, je n'ai jamais rougi un seul instant de vous avouer aux yeux de tout le monde. Il me seroit permis de choisir, que je ne choisirois pas un autre pere que vous, je vous préférerois au plus riche, au plus illustre citoyen de cette ville ; mais le préjugé fait que tout le monde ne pense pas comme moi, & je suis malheureux, peut-être à jamais, par cette seule cause.

DOMINIQUE *pere*.

Ah çà ! me parleras-tu clairement ?... Voyons ; est-ce de l'argent qui te manque ? (*Fouillant dans sa poche.*) J'ai-là quelque chose en réserve... prends, prends....

DOMINIQUE *fils*, *l'arrêtant*.

Depuis longtems vous savez que mes appointemens me suffisent ; vous avez assez fait pour moi, & plus.... je voudrois même.... que dis-je ? j'espere bien avant peu, si je prospere....

DOMINIQUE *pere*.

Je connois tes sentimens, tu n'as pas besoin de les exprimer.... ton cœur, mon fils, est-il autre que le mien ?

DOMINIQUE *fils*, *lui baisant les mains*.

Mon bonheur sera de vous chérir ; il faut qu'il me tienne lieu de tout autre. Eh bien ! je me consolerai avec lui.... vous venez de l'entendre ; Mon-

ſieur Delomer donne ſa fille à Monſieur Jullefort ; cet homme, parce qu'il eſt riche, va obtenir ſa main.

DOMINIQUE *pere.*

Serois-tu jaloux de cet homme ?

DOMINIQUE *fils.*

Oh! oui, très-jaloux, non de ſes richeſſes, mais de ſon bonheur..

DOMINIQUE *pere.*

Eſt-ce elle que tu deſires, ou un établiſſement ?.. prends garde de t'y tromper.

DOMINIQUE *fils.*

Que n'eſt-elle auſſi pauvre que je le ſuis! j'unirois mon ſort au ſien.... Vous m'avez toujours dit que, pour être heureux, il ne falloit s'attacher qu'à la perſonne ſeule.

DOMINIQUE *pere.*

Mais pour s'attacher à une perſonne, il faut en être aimé, & ſans doute que celui qu'elle conſent à épouſer lui plaît plus que toi : ainſi, mon pauvre ami, il n'y a rien à faire à cela.

DOMINIQUE *fils.*

Ah! ſi elle ſe donnoit à celui qu'elle ſait aimer le plus, je ſuis bien ſûr que perſonne ne l'emporteroit ſur moi.

DOMINIQUE *pere.*

C'eſt-à-dire que, ſi l'on recevoit tes vœux, tu n'héſiterois pas à la prendre pour femme ?

Do-

DOMINIQUE *fils.*

Hélas! que ce bonheur est loin de moi..... c'en est fait; non, je n'en aimerai jamais une autre, & cependant elle ne m'appartiendra pas.

DOMINIQUE *pere, après un moment de réflexion.*

Que sait-on?... mais, dis-moi; comment cet amour a-t-il pris naissance dans ton cœur?

DOMINIQUE *fils.*

Mon pere! je l'ai vu dans les premiers tems sans en être frappé; nous avons conversé, nous avons lu, chanté, joué ensemble, & je n'en étois pas encore touché; au contraire, j'en admirois d'autres qui me sembloient bien plus belles: mais dans la suite, j'ai cessé de les trouver si aimables, & plus je conversois avec Mademoiselle Delomer, plus je me suis senti enchanté. Si vous saviez comme elle pense, comme elle s'exprime, quelle noblesse de sentimens, quelle sensibilité inépuisable pour les malheureux, quelle honnêteté touchante regne dans toutes ses actions, & le tout sans gêne, sans effort, sans prétention; elle a les graces de la modestie, & la gaieté de l'innocence; sa joie est pure & naïve, comme son cœur.... j'ai remarqué que jamais elle ne dit de mal de personne, & je l'ai toujours vue reprendre ses amies à la moindre médisance....

DOMINIQUE *pere.*

Joli caractère de femme!

DOMINIQUE *fils.*

Ah! si vous saviez surtout comme elle aime son pere!

DOMINIQUE *pere.*

Mais peux-tu me dire si elle se marie par obéissance ou par inclination?

DOMINIQUE *fils.*

Par inclination! oh! non.... Monsieur Jullefort est un fort galant homme, mais....

DOMINIQUE *pere.*

Te préféreroit-elle à lui, si tu étois aussi riche que ce Monsieur Jullefort; dis-moi?

DOMINIQUE *fils, avec passion.*

J'ose le penser.... je me flatte trop, peut-être; mais c'est la seule consolation qui me soit permise; je ne la perdrai point, tout infortuné que je suis.... mais il va l'épouser; fille soumise, elle n'osera désapprouver le choix d'un pere.... elle obéira, elle va être malheureuse pour toujours, & moi aussi.

DOMINIQUE *pere, avec réflexion.*

Dominique, écoutez.

DOMINIQUE *fils.*

Mon pere!

DOMINIQUE *pere, lui prenant la main.*

Prends courage, mon ami.... espere....

DOMINIQUE *fils.*

Que dites-vous?... moi, espérer!

DOMINIQUE *pere.*

Mais, puisque ce mariage n'est pas conclu, il

eſt encore tems.... je parle à ſon pere aujourd'hui, & je la demande pour toi....

DOMINIQUE *fils, avec frayeur.*

Y penſez-vous?... gardez-vous de m'expoſer à un refus: il prendroit pour un affront.... il recevroit avec un dédain outrageant.... j'en mourrois de douleur... ſur quoi pouvez-vous eſpérer? fortune, rang, préjugés, tout nous ſépare. Dans ce ſiecle de cupidité, qu'importe que l'amour uniſſe deux cœurs?

DOMINIQUE *pere.*

Reſte ici, te dis-je.... Va, mon ami, la journée ne ſe paſſera pas que je ne revienne te retrouver ici, & peut-être avec de bonnes nouvelles.

DOMINIQUE *fils.*

Je me repens de vous avoir parlé.... laiſſez-moi plutôt fuir loin d'elle: que ſert de m'amuſer d'un inutile eſpoir? Je ne ſouffre déjà que trop, ſans m'expoſer en bute aux traits du mépris; le riche eſt ſuperbe.... Il eſt au-deſſus de votre pouvoir de me procurer un bonheur que le ſort éloigne de moi.

DOMINIQUE *pere.*

Tais-toi, & laiſſe-moi agir.... Tu as beau faire l'étonné; je veux que tu reſtes dans cette maiſon, & que tu n'en ſortes point.

DOMINIQUE *fils.*

Ah, mon pere! ceci devient au-deſſus de mes forces.

DOMINIQUE *pere.*

Ah çà! il eſt de ton devoir de m'écouter, & de m'obéir, quand je parle ... entends-tu?...

(*Il s'en va à pas lents: le fils le ſuit de loin, la tête baiſſée. Le pere revient ſur ſes pas, & prenant la main de ſon fils, il lui dit d'un ton attendri & ferme:*

Tu l'auras, Dominique, tu l'auras.

(*Le pere ſort.*)

DOMINIQUE *fils, ſeul.*

Ce bon pere! comme il ſe livre aux illuſions que lui inſpire ſa tendreſſe!... Ah! je n'ai pas même l'eſpoir qui accompagne quelquefois l'infortune.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DOMINIQUE *fils arrive d'un pas lent & rêveur.*

Tu l'auras, tu l'auras.... Ces mots (& je ne sais pourquoi) reviennent frapper sans cesse mon oreille. C'est en vain qu'il aura voulu distraire la douleur qui me consume..... Ah! trop cher objet! jamais, non, jamais tu ne sortiras de ce cœur; ton image y est gravée pour la vie, en dépit du sort injuste qui nous sépare.... C'est à présent que j'éprouve combien je t'idolâtre.... Moins j'ai d'espoir, & plus je t'aime.... Qu'il m'est cruel de te voir destinée à un autre! Un autre sera-t-il ton bonheur comme je l'eusse fait?... Un autre saura-t-il t'aimer comme moi?... Il me faudra donc dévorer mes tourmens!... Tout dans cette maison me devient insupportable.....Elle-même augmente mon supplice. Je n'ose plus la regarder..... Le seul son de sa voix me porte au désespoir; & plus je la fuis, plus il semble que le sort la ramene sur mes pas... La voici... Resterai-je?... Non.



SCENE II.

Mademoiselle DELOMER, DOMINIQUE *fils.*

(DOMINIQUE *fils la salue & se retire lentement.*)

Mademoiselle DELOMER, *comme il est à la porte, d'un ton triste.*

VOUS vous en allez, Monsieur !

DOMINIQUE *fils, revenant.*

Non, Mademoiselle.

Mademoiselle DELOMER.

Vous sortiez, cependant... Que rien ne vous retienne.

DOMINIQUE *fils.*

J'allois. . . . .

Mademoiselle DELOMER.

Hé bien ! vous alliez ?

DOMINIQUE *fils.*

Mais je n'allois nulle part. (*Il soupire.*)

Mademoiselle DELOMER.

Vous avez pris un air bien triste aujourd'hui.

DOMINIQUE *fils.*

Il est vrai que je devrois. . . A propos, Mademoiselle, j'oubliois de vous faire mon compliment.

Mademoiselle DELOMER.

Sur quoi, s'il vous plaît ?

DOMINIQUE *fils.*

Monsieur Jullefort... C'est une chose décidée.

Mademoiselle DELOMER.

Vous êtes ironique !

DOMINIQUE *fils, avec passion & douleur.*

Je ne suis que malheureux.

Mademoiselle DELOMER.

Laissez-moi... Je fais mal de rester avec vous; nous nous trahissons tous deux : vous m'êtes un objet de tourmens, encore plus que Monsieur Jullefort.

DOMINIQUE *fils.*

Moi, je pourrois vous causer la moindre peine !.. Ah ! Mademoiselle, qu'exigez-vous de plus ?.. N'ai-je pas renfermé, jusqu'ici, & sous le plus sévere silence ; le plus vif sentiment ; sentiment trop ambitieux sans doute ; mais du moins j'ai sçu le taire.

Mademoiselle DELOMER.

Je le sais.

DOMINIQUE *fils.*

Aucun espoir ne sauroit m'être permis ; & c'est cette persuasion cruelle qui va m'éloigner d'une ville où je ne peux plus vivre.

Mademoiselle DELOMER.

Croyez que je souffre en vous voyant; & que je souffrirai encore plus, en cessant de vous voir.

DOMINIQUE *fils*.

Si vous avez quelque compassion pour moi, elle ne peut être que stérile. Ne bornez pas du moins votre pitié; donnez-lui un libre cours; j'en ai besoin: apprenez que, malgré la barriere qui s'éleve entre nous, il n'y a qu'un bonheur sans réserve qui puisse me toucher.

Mademoiselle DELOMER.

Et comment résister à mon pere? j'ai voulu dire quelques mots, il ne m'a point écoutée; il a fait parler son autorité, & je me suis trouvée sans voix pour lui répondre. Monsieur Jullefort, recommandé de toute part, a gagné sa confiance: il vous la devroit plutôt; mais (vous le savez) c'est la fortune qui fait les mariages: aussi, combien en compte-t-on d'heureux!

DOMINIQUE *fils*.

Oui, la fortune m'a maltraité; & c'est ce qui m'a empêché, jusqu'à présent, d'oser lire dans vos regards.

Mademoiselle DELOMER.

Monsieur Jullefort me regarde avec beaucoup d'assurance.

DOMINIQUE *fils*.

Je suis bien loin de tant de hardiesse.

Mademoiselle DELOMER.

Je l'ai toujours traité avec la plus grande froideur, & je ne conçois pas comment il y a des hommes qui veulent nous avoir ainsi malgré nous.

DOMINIQUE *fils*, *vivement*.

Il ne possede pas encore votre main; & si vous résistez ici avec courage...

Mademoiselle DELOMER.

Quel courage voulez-vous que j'aie?.. Est-ce à mon âge que l'on résiste? Je crains qu'il ne soit plus tems: mon pere, vous dis-je, a pris des engagemens.

DOMINIQUE *fils*.

Et vous les ratifierez?

Mademoiselle DELOMER, *avec douleur*.

Pourrai-je élever la voix, quand un pere commande? Vous ne savez pas tout le pouvoir qu'un pere a sur nous... Je l'aime, je crains de l'offenser; & plus je le chéris, plus je tremble de lui résister.

DOMINIQUE *fils*.

Ah! si j'étois à votre place, je saurois être plus ferme.

Mademoiselle DELOMER, *avec étonnement*.

Vous me conseilleriez de désobéir à mon pere!.. Il ne faut pas que l'intérêt de votre amour vous fasse ainsi parler contre mon devoir.

DOMINIQUE *fils*.

L'intérêt de mon amour! tout cher qu'il m'est, j'y renoncerois pour assurer votre repos... C'est le vô-

tre qui m'anime... Est-ce à moi d'espérer le consentement de votre pere; moi qui n'ai rien, moi, fils... L'orgueil a établi des distances inhumaines, qui font aujourd'hui mon desespoir... Je crains seulement que vous ne soyez malheureuse... Vivez avec tout autre, pourvu qu'il vous soit cher.... Irez-vous contracter des liens cruels, qui vous feront sentir le poids du malheur, chaque jour de votre vie? Soyez à tout autre, & vivez fortunée; je fais de mon côté ce que je dois faire: c'est en quittant ma patrie; c'est en allant gémir loin de vous; que je vous prouverai que l'amour qui me consume est pur & desintéressé.

Mademoiselle DELOMER, *d'un ton pénétré.*

Que ne suis-je si pauvre, que personne ne voulût de moi!

DOMINIQUE *fils.*

Ah! si j'étois riche! j'irois m'offrir... Ou, que n'êtes-vous sans dot, vêtu en siamoise, vous auriez les mêmes charmes, & je serois près du bonheur: on ne soupçonneroit pas alors que je fusse tenté de votre fortune.

Mademoiselle DELOMER.

Mais, au lieu de quitter la maison, si vous restiez... Je... Vous tenteriez... Vous pourriez même... Mais non, il n'y consentira point; je m'abuse; il n'y consentira jamais.

DOMINIQUE *fils.*

Et c'est-là ce qui m'accable... Je ne puis aspirer,

même en idée, à me mettre sur les rangs. J'offenserois votre pere; j'aurois peut-être la physionomie d'un séducteur.... Les préjugés qui regnent... Allons, je suis perdu, tandis qu'un autre, parce qu'il possede de l'or, aura l'audace de vous conquérir... Ah! quelle distance il y a entre posséder le cœur d'une personne, ou sa main.

Mademoiselle DELOMER.

Je vais l'accabler de froideur... Mais cet homme-là ne sent rien. S'il persiste à me vouloir, seule & sous les yeux d'un pere, lui ayant toujours obéi, respectant ses volontés, je ferois donc...

DOMINIQUE *fils, avec une voix étouffée.*

Ciel!... le serment de l'aimer.

Mademoiselle DELOMER, *avec attendrissement.*

Et dans le même instant, ô Dieu! celui de ne plus penser à vous de toute ma vie.... Ah!

DOMINIQUE *fils, avec vivacité.*

Pourrai-je me dire à moi-même, que vous y auriez songé quelquefois?

Mademoiselle DELOMER.

Vous avez trop lu dans mon cœur, & je vous ai trop entendu... C'est pour la premiere fois que nos cœurs s'expriment ainsi; ils ne jouiront pas long-tems de ce plaisir. La loi, les préjugés, tout est contre nous.

DOMINIQUE *fils.*

Ah! je puis tout hazarder: je deviendrai témé-

raire; j'irai me jetter à ses pieds. Embrassez-les de votre côté...

Mademoiselle DELOMER.

Le voici... je tremble qu'il ne nous ait entendus.

SCENE III.

M. DELOMER, Mlle. DELOMER, DOMINIQUE *fils*.

M. DELOMER, *arrivant avec précipitation & d'un air égaré*.

DOMINIQUE! je vous cherchois; & vous, ma fille.... Ah, Dieu!.. J'ai de terribles choses à vous apprendre...

DOMINIQUE *fils*, *avec inquiétude*.

Monsieur, qu'y a-t-il?

Mademoiselle DELOMER, *tremblante*.

Comme votre visage est altéré, mon pere! qu'avez-vous?

M. DELOMER.

Je suis au désespoir.

DOMINIQUE *fils*.

Vous! Ah! parlez.

Mademoiselle DELOMER.

Mon pere!

M. DÉLOMER, *tombant dans un fauteuil.*

Un moment; laiſſez-moi reſpirer... Ma fille, tu vas frémir... Mon malheur; il m'eſt plus cruel; il devient le tien... Ton pere, hélas! n'a travaillé toute ſa vie, que pour ſe voir en un ſeul jour tout-à-coup ruiné.

Mademoiſelle DELOMER.

Ruiné, vous!

DOMINIQUE *fils.*

Comment ſe peut-il?

M. DELOMER, *à Dominique.*

Vous méritiez ma confiance, jeune homme; j'avoue même que j'aurois bien fait d'écouter de certains avis que vous m'avez donnés; je m'en repens aujourd'hui: mais il n'eſt plus tems... Mon cher Dominique, vous avez toujours tremblé de voir la quantité de fonds que j'avançois aux deux Aſſociés de Hambourg...

DOMINIQUE *fils.*

Ils auroient manqué!

M. DELOMER.

Je viens d'en être frappé comme d'un coup de foudre: depuis vingt ans que je négocie avec eux, ma confiance étoit devenue ſans bornes; je renonçois à toute autre correſpondance, pour me livrer entierement à leurs demandes. Je viens de répondre encore pour eux dans une entrepriſe conſidérable, où cette même confiance m'a aveuglé. C'étoit la dernie-

re opération que je voulois faire de ma vie. Que ne suis-je mort avant d'en avoir conçu l'idée!

Mademoiselle DELOMER.

Ah! mon pere, mon pere, ne vous livrez point à l'abattement ; voici le jour du courage... Mais quoi! tout feroit-il perdu?

M. DELOMER.

On m'écrit que leur faillite est sans ressource, & c'est dans le moment que j'attendois la plus forte rentrée de mes fonds, que cet accident-là m'écrase. Le payement de l'année, celui de la maison, ta dot, ton sort, le mien, tout reposoit sur eux; tout est précipité dans l'abîme.

DOMINIQUE *fils, vivement.*

Je suis à vous, Monsieur; faut-il courir, prendre la poste, aller en personne stipuler vos intérêts, tandis que vous prendrez ici les arrangemens les plus convenables? Je parts; je ne reviendrai qu'après avoir appaisé l'orage.

(Pendant cette scene, Mademoiselle Delomer demeure le visage caché, & s'appuyant sur un fauteuil.)

M. DELOMER.

Il faut attendre; il paroît que c'est le contre-coup que je reçois: ils n'ont manqué, sans doute, que parce que l'orage vient de plus loin. Quel parti prendre pour effectuer mes payemens? Ils se montent très-haut, & c'étoient les fonds que je devois recevoir de Hambourg, qui étoient destinés à l'acquit de ces créances: il faut emprunter & user de mon crédit.

On m'offroit dernierement encore des fonds assez considérables; en attendant que cette opération se réalise, allez toujours escompter les effets que je vais vous donner. Il nous faut profiter des momens où l'on ne sait rien encore. Nous payerons ces deux jours-ci, mais pas plus... Vous m'entendez bien?

DOMINIQUE *fils.*

Ah! Monsieur, quelle affreuse extrêmité!

M. DELOMER.

J'y suis réduit; je suis l'exemple que l'on me donne; c'est un malheur que l'on me force à rejetter sur d'autres; je ferai perdre, parce que je perds.

DOMINIQUE *fils.*

Vous pourriez vous résoudre à... (*Retenue expressive.*)

M. DELOMER.

Autrement je suis ruiné; il n'y a pas d'autre parti. Irai-je supporter seul tout ce fardeau pour en être opprimé?

DOMINIQUE *fils.*

Me permettez-vous de parler comme je pense?

M. DELOMER.

Il le faut; ces momens sont trop de conséquence pour me rien déguiser.

DOMINIQUE *fils.*

Vous ne vous en offenserez pas, Monsieur: mais il n'y a que l'infortune qui puisse vous inspirer un tel dessein: il répugne à vos propres principes. De

malheureux que vous êtes, deviendriez-vous coupable? Emprunter sans ressources pour rendre? Ah! souvenez-vous de ce que vous m'avez dit cent fois; aucun prétexte ne peut faire manquer aux engagemens que l'on a pris: la confiance que l'on nous a donnée ne sauroit être trompée .... Après tout, Monsieur, il vous faudra toujours, dans peu, en venir à la seule opération qui est à faire; vous ne pouvez vous le dissimuler.

M. DELOMER.

Quoi! vous me conseillez de faire un abandon à mes créanciers, de me dépouiller de tout? Je veux sauver assez pour conserver l'état que j'ai acquis. Après tant de travaux, toute la fortune d'une maison dépendroit du caprice du sort, & j'aiderois de mes mains à la renverser! & que deviendroit l'établissement de ma fille? Moi qui avois lieu de prétendre...

Mademoiselle DELOMER.

Ne songez point à moi, mon pere; ne consultez que votre cœur; ne voyez que la paix, le repos de vous-même.

DOMINIQUE *fils*.

Ah, Monsieur! chassez loin de vous l'indigne foiblesse que donne le premier assaut du malheur. Ne rompez pas cette circulation, l'ame du commerce; qu'il soit respecté par vous-même au milieu des revers; l'équité & l'honneur surmontent toutes les difficultés. Envisagez le tort que vous allez faire; vingt familles seront précipitées dans l'indigence, & vous accuseront; elles seront sans ressources, & vous en avez encore. Daignez vous ouvrir à moi; croyez-

vous

vous avoir assez pour parer à tout, si vous vouliez ne rien faire perdre?

M. DELOMER.

Oui; mais, mon cher ami, il ne me resteroit absolument rien; il me faudroit tout vendre, mes deux maisons, ma campagne, & peut-être jusqu'à mon mobilier.

DOMINIQUE *fils*.

Mais aussi vous ne devriez plus rien à personne!

M. DELOMER.

Et que deviendrois-je après? Vraiment je ferois alors dans le monde une belle figure.

DOMINIQUE *fils*.

On est toujours riche, quand on a tout payé. Croyez que vous serez cent fois plus heureux dans l'état le plus médiocre, lorsque vous ne serez exposé à aucun reproche: je vous connois, Monsieur; vous ne savez pas l'effet que feroit sur vous le regard d'un homme qui vous diroit: *tu m'as trompé*; vous n'y êtes point accoutumé: la premiere épreuve seroit mortelle: j'en suis sûr.... Vos biens sont suffisans, ou non, pourquoi acquitter des créanciers anciens aux dépens des nouveaux? C'est une action contraire à l'ordre des choses; c'est une injustice...

M. DELOMER.

Il faudroit donc que je m'avilisse?

DOMINIQUE *fils*.

On ne s'avilit pas pour être juste.

M. DELOMER.

Que je tombasse dans la derniere misere. Et ma fille! ma fille!... Eh! que deviendroit l'espoir de ma vie!

Mademoiselle DELOMER.

Mon pere, en ce moment oubliez-moi...

M. DELOMER.

Tu approuverois que je te dépouillasse de tout?

Mademoiselle DELOMER.

Oui, plutôt que de voir votre front rougir une seule fois.

DOMINIQUE *fils*.

Monsieur, je me dévoue pour toujours à votre service; votre infortune vous rend encore plus respectable à mes yeux; vous m'avez donné votre confiance, daignez me l'accorder sans réserve; vous êtes trop troublé pour agir par vous-même dans cette révolution malheureuse. Je vais, sans perdre de tems, travailler à faire l'état le plus exact de vos biens & de vos dettes. Certainement vos créanciers, convaincus de votre bonne foi, feront touchés de votre situation & vous faciliteront les moyens de continuer votre commerce. Vous conserverez votre crédit, le crédit qui vous rouvrira de nouvelles sources de richesses: reposez-vous sur moi; à chaque heure je vous rendrai compte de toutes mes opérations. (*Dans un mouvement énergique.*) Oui, nous ferons honneur à tout: dites, n'est-il pas vrai, nous ferons honneur à tout?

M. DELOMER.

Vous me touchez infiniment, jeune homme ; vous êtes bien estimable ; & jamais je ne vous ai mieux connu que dans ce moment : je vous devrai ma vertu ; oui, je m'en rapporte à vous... Agissez de maniere que qui que ce soit n'ait à me reprocher la moindre fraude, soit dans l'exécution, ni même dans l'intention... Il me reste encore une lueur d'espérance : Monsieur Jullefort, mon gendre, est riche ; il aime ma fille ; il m'aidera sûrement. Plus ou moins d'argent, pour le moment, lui sera à peu-près égal... Le croire uniquement touché de la dot, ce seroit lui faire injure ; il ne mérite pas qu'on lui fasse cet outrage.

DOMINIQUE *fils*.

Il peut se rendre doublement heureux, & goûter un nouveau bonheur, en vous offrant l'appui de sa fortune.... Que d'avantages pour lui !

M. DELOMER.

Je le crois bon ami, & nous allons l'admettre à notre confidence ; le titre qu'il va porter l'engagera à prendre nos intérêts. Cet aveu, je l'avoue, va me coûter à lui faire : il faut que je lui dise que je suis forcé d'employer la plus grande partie de la dot au paiement de mes créanciers.... Mais il ne perdra rien par la suite...

Mademoiselle DELOMER.

Hé bien ! souffrez que je vous épargne cet aveu ; il l'entendra de ma bouche ; il le recevra d'une maniere différente... Permettez que j'aie un entretien

avec lui... Nous ne douterons plus alors de sa réponse.

M. DELOMER.

J'y consens ; tout-à-l'heure en rentrant, je l'ai apperçu, qui venoit après moi ; j'étois trop troublé pour lui parler ; je vous cherchois ; j'ai recommandé qu'on le fît attendre... Je vais te l'envoyer. (*A Dominique.*) Allons, mon cher Dominique, je vais remettre tous mes papiers entre vos mains : ma tête n'est pas à moi ; agissez à votre gré ; je vous confie mes intérêts & mon honneur : j'approuverai tout ce que vous ferez : sans vous j'allois faire une démarche qui ne s'accordoit pas avec ce que je dois à mon nom... C'est vous qui m'avez sauvé du précipice où j'allois tomber.

DOMINIQUE *fils.*

Je n'ai que du zele à vous offrir ; mais il est extrême, il est pur, & il ne se démentira dans aucune circonstance de ma vie.

(*Dominique suit M. Delomer, & Mademoiselle Delomer lui jette un regard d'approbation en se séparant.*)



SCENE IV.

Mademoiselle DELOMER *soupire, & dit après un court silence.*

QU'IL est cruel d'étouffer des sentimens qui semblent aussi légitimes ! Avec quelle noblesse il vient de parler ! Ah ! mon cœur approuvoit tout ce qu'il disoit. Son ame répond bien à la mienne... D'où vient donc que je prends si peu de part à l'infortune qui nous accable ? Au moins, si j'en crois ce pressentiment flatteur, je n'épouserai pas Jullefort... mais s'il ne voyoit que moi dans l'union projettée, s'il m'aimoit assez pour secourir mon pere, je devrois plus que jamais me sacrifier pour lui... Cette idée m'allarme, m'épouvante... je desire & je crains... je sais quel est mon devoir, mais je sais aussi quel est mon cœur... Le voici, que je tremble de le trouver généreux ; mais, hélas ! quel souhait terrible !

SCENE V.

Mademoiselle DELOMER, M. JULLEFORT.

M. JULLEFORT, *arrivant avec transport.*

MADEMOISELLE, ma chere Demoiselle, quelle félicité m'attend! quel bonheur pour moi! J'ai vu le Notaire, il a dressé l'acte, tout réussit selon mes vœux, & bientôt nous allons nous appeller des plus tendres noms... Mais que vois-je encore? ne soyez pas si sérieuse, en vérité je n'ai jamais été plus joyeux de ma vie...

Mademoiselle DELOMER.

Cette joie ne sera peut-être pas d'une longue durée, Monsieur.....

M. JULLEFORT.

Oh! elle sera éternelle, comme l'amour que je ressens.

Mademoiselle DELOMER.

Ecoutez-moi, Monsieur; nous avons à parler ensemble & j'attends de vous toute la sincérité...

M. JULLEFORT.

Avez-vous jamais douté que je pusse vous parler autrement? (*A genoux.*) Eh bien! croyez-en les plus brûlantes protestations de mon cœur: je vous

jure un amour que la mort même ne pourra éteindre, une flâme qui vivra jusques dans mon tombeau... Non, jamais personne ne m'a paru si adorable que vous: j'en jure par tout ce qu'il y a au monde de plus sacré.

Mademoiselle DELOMER.

Ah! Monsieur, levez-vous; ce ne sont pas des sermens que je vous demande.

M. JULLEFORT.

Et comment voulez-vous donc que je vous fasse croire?...

Mademoiselle DELOMER.

Je compte peu sur les sermens, & les vôtres dans ce moment, si vous voulez que je vous le dise, me paroissent vains & légers.

M. JULLEFORT.

Vains & légers! Que dites-vous, Mademoiselle? Ce ne sont pas ici des sermens en l'air, comme ceux que font les amans: ce sont des sermens d'époux, appuyés d'un bon contrat & rien dans l'univers ne peut casser cela... Oui, notre contrat est comme signé, puisque l'on n'attend plus que vous... Vous doutez de mon amour! Ah, vous ne savez pas ce que je vous sacrifie! Si je vous disois tous les partis que j'ai refusés! Tenez; on me proposoit encore, il y a quinze jours, une riche héritière orpheline & ayant deux oncles cacochymes! C'étoit un détail de biens qui ne finissoit pas. Mais je n'ai pas voulu lire seulement; j'ai rendu froidement le tableau. On m'auroit offert un million....

Mademoiselle DELOMER.

Mais, Monsieur, vous avez peut-être mal fait de refuser un aussi bon parti.

M. JULLEFORT.

Comment donc ! mais vous m'offensez cruellement...

Mademoiselle DELOMER.

Répondez-vous assez de vous-même pour assurer qu'en m'épousant ce n'est pas le bien que vous regardez ?

M. JULLEFORT.

Si vous étiez sans fortune, le bonheur de vous posséder seroit encore le même à mes yeux.

Mademoiselle DELOMER.

Quoi ! si je n'avois rien, vous me rechercheriez avec le même empressement ? Vous me prendriez sans dot ?... Consultez-vous bien.

M. JULLEFORT.

Quelle question ! Je n'ai pas besoin de me consulter, je vous donnerois avec la même tendresse une preuve de mon désintéressement.

Mademoiselle DELOMER, *à part.*

Parleroit-il tout de bon ? que je suis malheureuse !... Allons ; c'est pour mon pere.

M. JULLEFORT, *à part.*

Qu'elle est simple ! il faut s'y prêter.

Mademoiselle DELOMER.

Enfin, Monsieur, en supposant que mon pére soit tombé

tombé tout-à-coup & par un revers inattendu dans l'indigence, & qu'il ait besoin de votre crédit & de vos soins pour le relever, vous iriez généreusement jusqu'à vous employer pour lui?

M. JULLEFORT.

Dans un cas pareil le bonheur de vous mériter seroit d'un prix bien au-dessus de tout ce que je pourrois faire... Mais dites-moi, Mademoiselle, est-ce pour m'éprouver que vous me tenez ce langage, ou plutôt seroit-ce une ironie? Mes biens sont francs & quittes, je ne dois rien, je vous en avertis; ne craignez pas de livrer votre main à l'homme que vous avez rendu sensible, nous ferons une excellente maison... Je n'ai point de mon côté de ces questions qui respirent la défiance. . .

Mademoiselle DELOMER, *l'interrompant.*

Ces questions sont plus sérieuses que vous ne pensez, que vous ne pouvez croire. (*D'un ton pathétique & douloureux.*) Elles sont fondées sur des causes aussi récentes que malheureuses.

M. JULLEFORT, *paroissant extrêmement inquiet.*

Qu'y a-t-il donc, Mademoiselle, & que voulez-vous me dire?

Mademoiselle DELOMER.

Ce que je suis chargée de vous apprendre; je vous ai préparé au dernier trait pour ne point vous accabler d'un seul mot.

M. JULLEFORT, *à part.*

Cela commence à me faire trembler... mais seroit-ce plutôt une feinte ?

Mademoiselle DELOMER.

Ne vous êtes-vous point apperçu que mon pere étoit triste, étoit changé & dans une situation qui annonçoit un extrême embarras ?

M. JULLEFORT, *en pâlissant.*

Effectivement... mais il est quelquefois comme cela... est-ce qu'il y auroit une cause particuliere ?

Mademoiselle DELOMER.

La plus terrible. Il vient de recevoir dans l'instant la nouvelle d'une faillite épouvantable.

M. JULLEFORT.

Qui retombe sur lui ?

Mademoiselle DELOMER.

Sur lui principalement. Ce sont les personnes sur qui rouloit depuis vingt ans tout son commerce, qui lui enlevent tout.

M. JULLEFORT, *à part.*

Je suis perdu... (*Haut.*) Et cela est considérable ?

Mademoiselle DELOMER.

De tout notre bien, vous dis-je; notre ruine est entiere.

M. JULLEFORT, *en jettant un cri.*

Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! que me dites-vous là. (*Grand repos.*) Ce sont de ces choses qui n'arri-

vent qu'à moi. (*A part.*) Que je suis malheureux ! (*Après un intervalle, haut & vivement.*) Mademoiselle, il faut lui conseiller de cacher quelque tems sa situation, précipiter votre mariage, doubler votre dot : c'est un moyen sûr pour se réserver une table dans le naufrage. Le douaire des filles est une chose qui passe avant tous les créanciers, & qui leur donne un pied de nez.... en faisant le douaire très-considérable....

Mademoiselle DELOMER.

Mon pere ne suivra pas ce conseil, Monsieur : il auroit pu vous laisser ignorer son infortune & vous tromper : mais loin de lui ce vil artifice.

M. JULLEFORT, *à part.*

Ah ! je l'ai échappé belle. (*Haut & d'un ton en colere.*) Mais comment s'est-il aussi aventuré ?.. Il a manqué de prudence. A son âge faire des sottises, des extravagances de cette force ! Ah ! cela n'est pas pardonnable.

Mademoiselle DELOMER.

Il est des commerces sujets à de pareils revers, & l'on n'y prospere qu'à force d'avancer des fonds ; il étoit à la veille d'une rentrée considérable.

M. JULLEFORT.

D'une rentrée considérable ! Il faut les pendre ces coquins, ces misérables-là.

Mademoiselle DELOMER.

Ils ne sont que malheureux, comme nous.

M. JULLEFORT.

Point de grace, point de grace, en place de greve, ces marauds-là. ... La fortune m'est bien cruelle... mais je suis furieux contre votre pere, il mérite les reproches les plus sanglans... au lieu de garder son argent dans son coffre.

Mademoiselle DELOMER.

Qui de nous sait lire dans l'avenir?

M. JULLEFORT.

Mais, Mademoiselle, c'est que c'est une perte irréparable; vous ne sentez pas cela comme moi, vous êtes d'un tranquille!.. J'avois déja fait un sage emploi... voilà mes projets avortés. Je suis sûr que vous ne savez seulement pas que vous n'avez presque rien du côté de votre mere: ces deux maisons de campagne sont des acquets depuis son décès. Il y a bien un petit douaire sur je ne sais quel terrein aux nouveaux Boulevards; mais c'est si peu de chose!.. votre pere est, en vérité... il est... non, vous avez beau dire, je ne lui pardonnerai de ma vie.

Mademoiselle DELOMER, *d'un ton ferme.*

Gardez-vous de rien dire, Monsieur, qui puisse le blesser: c'est prendre aussi trop vivement mes intérêts. Mon pere ne vous fait aucun tort, je crois; il travaille actuellement au tableau de ses dettes, & nous entrevoyons avec plaisir que nos biens suffiront pour payer.

M. JULLEFORT.

Et votre dot, Mademoiselle, votre dot?.. c'est plutôt pour vous que je parle, que pour moi; il

vous faut toujours une dot dans tous les cas possibles.... mais je n'y songeois pas : vous avez, au moins, des oncles, tantes, plusieurs parens enfin, dont les successions réunies pourroient former.... & réparer....

Mademoiselle DELOMER.

Non, Monsieur, je n'ai personne, je n'attends rien de personne: mon pere étoit tout pour moi, & ce n'est que sur lui que je répands des larmes.

M. JULLEFORT, *à part.*

Pas un seul héritage, quelle famille! où allois-je me fourrer. (*Haut.*) Mademoiselle, je vous aime trop pour n'être pas touché de cet accident... cette maudite faillite... ne sentez-vous pas tout le malheur de deux personnes qui s'unissent pour la vie & dont l'une... mais comment! vous êtes bien sûre qu'on ne remettroit pas à Monsieur votre pere une partie de ses fonds. Quatre-vingts pour cent par exemple... c'est l'usage.

Mademoiselle DELOMER.

Monsieur, il rejetteroit un tel projet; il ne veut point de grace, il ne veut rien faire perdre à personne.

M. JULLEFORT.

Tant pis, Mademoiselle: tout cela dérange furieusement, comme vous pouvez bien penser... &, tenez, d'ailleurs je doute fort que vous m'aimiez grandement.... je ne fais pas épouser une jeune personne aussi intéressante que vous du consentement seul de son pere... j'aurois sans cesse à me reprocher de ne vous tenir que de sa main...

je ne veux point vous rendre malheureuse, vous le seriez peut-être avec moi... le vrai parti en pareil cas seroit...

Mademoiselle DELOMER.

De vous retirer, Monsieur.

M. JULLEFORT.

Oui, oui, Mademoiselle; je vous obéis.... je vais... je vous salue.

SCENE VI.

Mademoiselle DELOMER.

Le voilà donc cet homme qui, à l'entendre, ne desiroit que moi... comme il s'est ému à la nouvelle que je lui ai donnée!.. il sembloit que c'étoit son bien qu'on emportoit. Du moins ce malheur a servi à l'éloigner... me voilà délivrée de cet homme... j'en ressens une joie secrette... mais l'état de mon pere me trouble & m'attendrit. Ce n'est que pour lui que je regrette cette fortune qui assuroit le repos de ses dernieres années; pour moi, il me semble qu'avec Dominique je passerois ma vie dans la derniere médiocrité, sans jetter un seul soupir.... oui, dans ce moment je serois heureuse si mon pere ne souffroit plus.

SCENE VII.

Mademoiselle DELOMER, DOMINIQUE *fils.*

DOMINIQUE *fils, traversant le Théâtre & tenant un porte-feuille en main.*

DANS ces momens, Mademoiselle, je ne m'occupe qu'à parer les coups les plus violens de la tempête : il reste quelquefois des ressources inespérées, & le temps amene toujours de singuliers changemens : peut-être que les affaires prendront un autre tour, ne désespérez pas ; tout n'est peut-être pas perdu & je vais chercher les moyens de remédier à ce qu'il y a de plus pressé... ce tems, hélas ! n'est pas celui de vous parler de moi.

Mademoiselle DELOMER.

J'en veux moins à ce coup du sort, Dominique : il semble me rapprocher de vous ; nos destinées du moins seront à-peu-près égales. Que cet argent qui fait tout me paroît vil, lorsque les sentimens du cœur si chers, si précieux, sont sans valeur. J'ai entendu M. Jullefort.

DOMINIQUE *fils, avec inquiétude.*

Sa fortune va vous dédommager de celle que vous perdez....

Mademoiselle DELOMER.

Vous vous trompez. (*En souriant.*) Il a pris la fuite en apprenant notre désastre.

DOMINIQUE *fils, avec joie.*

Il eſt heureux pour moi que cet homme n'ait jamais eu un cœur ni des yeux... Je n'ai plus ce rival...

Mademoiſelle DELOMER.

Apprenez que vous n'en avez jamais eu... que vous n'en aurez jamais, que vous ne pouvez en avoir... Dominique, vous méritez cet aveu; qu'il vous enhardiſſe à bien ſervir mon pere.

DOMINIQUE *fils, lui baiſant la main.*

Que dira la foible voix de la reconnoiſſance, lorſque mon cœur palpite, & d'amour & de ſurpriſe & de joie... adieu, je cours... je vais... comment pourrai-je aſſez vous mériter?

(*Ils ſe ſéparent en ſe regardant avec tendreſſe.*)

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

(*Le Théâtre représente une espece de Salle par bas; Dominique pere, en bonnet de laine & en veste rouge, conduit un petit baril sur une Brouette de Vinaigrier à une roue, laquelle est à bras. Il entre sur la scene en roulant sa Brouette: un Domestique veut s'y opposer.*)

SCENE PREMIERE.

DOMINIQUE *pere*, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

QUOI! vous voulez absolument, & malgré nous, entrer dans cette Salle basse?

DOMINIQUE *pere, roulant sa Brouette, & tout essoufflé.*

Oui, je le veux; j'ai mes raisons... rangez-vous...

LE DOMESTIQUE.

Qu'est-ce que cela veut dire? on n'a jamais vu pareille chose; & certainement vous êtes fou.

DOMINIQUE *pere, posant sa Brouette.*

Je ne suis point fou, je sais ce que je fais, & ce que je dois faire... cela m'impatiente, à la fin... attends que ton maître s'en plaigne. Quand mon fils

te commande, as-tu coutume de faire tant de répliques?

LE DOMESTIQUE.

Oh! si c'est par son ordre, à la bonne heure; ma foi, on est allé l'avertir de tout ceci.

DOMINIQUE *pere*.

Mon fils? & pourquoi? je n'ai que faire de lui. (*En frappant du pied*) Voyez donc un peu ces gens-là. C'est à Monsieur Delomer que je veux parler, non à d'autres.... Il faut que je lui parle tout présentement....

LE DOMESTIQUE.

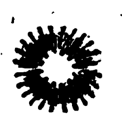
Il est empêché pour des affaires de conséquence.

DOMINIQUE *pere*.

Il n'importe; il faut absolument que je lui parle tout-à-l'heure... il y va de la mort d'un homme.

LE DOMESTIQUE.

Voilà Monsieur votre fils; parlez-lui. (*En s'en allant.*) Le plaisant original!... Il a, par ma foi, la cervelle dérangée...



SCENE II.

DOMINIQUE *pere*, DOMINIQUE *fils*.

DOMINIQUE *fils*.

QU'EST-CE donc, mon pere? Qu'avez-vous donc? Comme vous venez ici! Eh, mon Dieu! que voulez-vous avec tout ce train-ci?

DOMINIQUE *pere*.

Mon ami, je viens faire la demande.

DOMINIQUE *fils*.

Vous choisissez bien votre tems, & encore mieux le lieu.

DOMINIQUE *pere*.

Va, va, Dominique; ne te mets en peine de rien; laisse-moi faire seulement.... tu verras, tu verras.

DOMINIQUE *fils*.

Quoi! cet habit de travail, ce Baril, cette Brouette dans une Salle frottée!

DOMINIQUE *pere*, *le contrefaisant*.

Oui, dans une Salle frottée; voyez le grand mal!... Eh bien! le frotteur recommencera.... Ce Baril te fait pitié, te fait hausser les épaules; va, va, mon garçon; c'est un petit supplément à mes paroles, qui ne nuira pas, je pense: on réussit toujours bien,

dans quelque affaire que ce soit, quand on n'arrive pas les mains vuides. Allons... allons... D'ailleurs, j'ai pour principe de ne jamais abandonner ma marchandise; & cet accoutrement qui t'offense, c'est là mon habit d'honneur, entends-tu? Je ne suis jamais plus hardi que comme cela.

DOMINIQUE *fils.*

Vous avez résolu de m'éprouver, mon pere; moi, j'ai peur que vous ne manquiez aux convenances reçues dans le monde.....

DOMINIQUE *pere.*

Oh! tu es amoureux?... Je veux te guérir... je veux te guérir absolument..... je le veux.

DOMINIQUE *fils.*

Ecoutez-moi, de grace; Monsieur Delomer n'est pas de bonne humeur aujourd'hui.

DOMINIQUE *pere.*

Oh! son humeur changera.

DOMINIQUE *fils.*

Ah! vous ne savez pas....

DOMINIQUE *pere.*

Eh bien! quoi! qu'est-ce que je ne sais pas?

DOMINIQUE *fils.*

Qu'il ne m'est peut-être pas tout-à-fait défendu d'espérer.

DOMINIQUE *pere.*

Ah! bon: j'écoute cela.... tu ne m'as jamais menti; tu t'es bien assuré d'avance que, s'il ne dépen-

doit que de son choix, Mademoiselle Delomer te préféreroit à celui qu'on lui destine.... prends garde, au moins, prends garde....

DOMINIQUE *fils.*

Oh!... oui, oui, mon pere.

DOMINIQUE *pere, se frottant les mains, & se promenant.*

Tout est dit; c'est-là le principal: allons, allons, mon garçon; tout ira bien..... je te l'ai dit tantôt; tu l'auras, ma foi, tu l'auras...

DOMINIQUE *fils, le suivant.*

Voyez dans quel danger vous me mettez en exposant votre état aussi publiquement; vous faites appercevoir davantage la disproportion qui se trouve entre vos fortunes: cela vous amuse, vous semble jovial, plaisant, singulier; mais le monde rit; il a ses préjugés, le monde est cruel, il ne pardonne pas au ridicule.... N'avez-vous pas vu jusqu'à ce Domestique lever les épaules en s'en allant.... je l'ai bien apperçu, moi.

DOMINIQUE *pere.*

Après, qu'y a-t-il donc de si étonnant! un valet ricanne.... qu'est-ce que cela fait?... Songe donc que l'homme doré, qui en a trente à sa suite, n'en impose pas à ton pere. Qu'a-t-il de plus que moi, si ce n'est l'embarras de ne pouvoir s'en passer?

DOMINIQUE *fils.*

Mais enfin, quel est votre projet, quand Mon-

ſieur Delomer ſera venu? Je ne vous reconnois plus; que lui voulez-vous?

DOMINIQUE *pere, toujours ſe promenant.*

Que tu deviennes ſon gendre.

DOMINIQUE *fils.*

Vous précipitez trop.... d'un mot vous m'allez perdre pour toujours. Il me croira de moitié....& dans quel tems venez-vous!

DOMINIQUE *pere.*

Parbleu! fort à propos.

DOMINIQUE *fils, fait un geſte pour emmener la Brouette.*

Mon pere, en grace; je vais vous aider à ôter cela d'ici.

DOMINIQUE *pere, l'arrêtant.*

Eh! non, non, non; je te défends d'y toucher; il faut qu'elle reſte-là... oui, là.

DOMINIQUE *fils.*

Sous la porte cochere ſeulement, ici à côté.

DOMINIQUE *pere, s'oppoſant tout-à-fait.*

Veux-tu bien laiſſer cela, te dis-je.... mais voyez l'orgueil!... renier ma Brouette!...

DOMINIQUE *fils.*

Il va venir.

DOMINIQUE *pere.*

C'eſt ce que je demande.

DOMINIQUE *fils.*

Que j'ai de regret de vous avoir parlé!

DOMINIQUE *pere.*

Tu as bien peu de confiance en ton pere! t'es-tu jamais repenti de l'avoir écouté? (*Presque en colere.*) Mais pour qui me prends-tu donc?

DOMINIQUE *fils.*

Tout autre que moi croiroit que vous n'êtes pas sage en ce moment.

DOMINIQUE *pere.*

Nous verrons, nous verrons qui de nous deux l'est le moins.

DOMINIQUE *fils.*

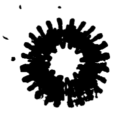
Et Monsieur Delomer ne va savoir que penser.... Je nierai tout, d'abord.

DOMINIQUE *pere, en chantonnant.*

Ah! que de raisons!

DOMINIQUE *fils.*

Je l'apperçois: ne lui parlez de rien, je vous en conjure; voyez comme il a l'air triste! il n'est gueres dans une situation à se prêter à vos plaisanteries.



SCENE III.

M. DELOMER, DOMINIQUE *pere*, DOMINIQUE *fils*.

M. DELOMER.

C'EST donc vous qui voulez me parler, cher papa? Et qu'est-ce que vous me voulez donc avec tout cet attirail?

DOMINIQUE *pere*.

Si vous m'avez estimé, Monsieur, je vous demande pour faveur une demi-heure d'audience: tout-à-l'heure je vous expliquerai les motifs de la liberté que j'ai prise, & vous ne la désapprouverez point.

DOMINIQUE *fils, à l'oreille de son pere.*

Parlez-lui de toute autre chose.

M. DELOMER.

Dominique, j'aime à voir votre pere dans cet habit de travail. Il lui donne un air utile qui ne déplaît point à la vue; son âge semble plus respectable, ses travaux entretiennent la sérénité de son ame.... voilà l'état de l'homme.... il est plus heureux, plus tranquille que moi. Oui, j'estime plus ce bonnet que ces têtes légeres qui promenent partout le vuide de l'oisiveté. Chacun dit: Il n'est rien de tel, que d'avoir un métier en main, & chacun court après les emplois les plus incertains. De-là naissent les malheurs, les vices & les crimes. Aussi l'honnête

nête-homme devient de jour en jour plus rare. On appelle la fraude au défaut du travail; les uns se font hardis frippons, les autres deviennent des intriguans adroits. Je suis trompé doublement en un seul jour; vous me voyez le cœur serré de tristesse & de douleur.

DOMINIQUE *fils, à voix basse.*

Auriez-vous reçu encore d'autres nouvelles? Je passerai dans votre cabinet: mon pere ne vous veut rien d'assez pressé, & nous avons affaire.

M. DELOMER.

Je ne dois pas me méfier de votre pere. Est-ce que vous ne lui avez point fait part....

DOMINIQUE *fils.*

Moi, Monsieur! divulguer vos sécrets sans votre aveu!

M. DELOMER.

Je vous en estime davantage: vous auriez pu cependant les lui révéler sans m'offenser.... Je puis parler devant lui du nouveau coup qui vient de me frapper; il ne m'est pas moins cruel que l'autre. (*Elevant la voix.*) Hélas! je vous ai annoncé ce matin le mariage de ma fille avec Monsieur Jullefort: j'avois cet établissement à cœur. Eh bien! cet homme qui me sembloit vraiment épris de sa personne, & desirer sincerement mon alliance; cet homme est un cœur intéressé, vil, une ame de boue, comme il y en a tant. (*A Dominique fils.*) Dominique, il nous délaisse; il s'est retiré avec une froideur insultante, & je viens de recevoir une lettre, où il a la lâcheté

de me faire des reproches.... Ah ! ce trait m'a percé le cœur.

DOMINIQUE *pere, riant.*

Vous ne vous ferez pas accordés fur la dot. . . Oh ! je devine cela.... Par ma foi, ces épouseurs-là font à la mode. Ils vous marchandent impitoyablement une fille à fon propre pere. Vous avez bien fait de tenir bon. Croyez que vous ne perdez rien ; car ces fortes de gens-là font toujours de mauvais maris. Pour moi, j'en ai un à vous propofer, qui certainement vaudra mieux que ce Monfieur Jullefort. (*A fon fils.*) Oh ! tu as beau me faire des mines.... je parlerai, je parlerai.

DOMINIQUE *fils, en s'en allant brufquement.*

Eft-il poffible !... Adieu, mon pere....

SCENE IV.

M. DELOMER, DOMINIQUE *pere.*

DOMINIQUE *pere, s'approchant de l'oreille de M. Delomer.*

OUI, Monfieur ; c'eft moi qui viens vous offrir un parti pour Mademoifelle ; m'entendez-vous ?... Cette chere enfant eft fi aimable, fi bonne !...

M. DELOMER, *regardant Dominique pere.*

Vous, pere Dominique ! voila qui eft neuf. Qui peut, s'il vous plaît, vous en avoir chargé ?...

DOMINIQUE *pere.*

Je parle au nom d'un jeune homme, dont la famille & les mœurs vous sont bien connues.

M. DELOMER.

Bon!

DOMINIQUE *pere.*

Oh! pour ce jeune homme-là, il aime la Demoiselle, il l'aime sincerement; le respect est le fondement de cet amour, car il le rend timide & muet; je parle ici pour lui, il la prendroit pauvre comme riche, j'en réponds: eh bien! n'est-ce pas là de la tendresse?

M. DELOMER.

Achevez, dites; quel est-il, ce jeune homme?

DOMINIQUE *pere, avec fermeté.*

C'est mon fils.

M. DELOMER.

Votre fils?

DOMINIQUE *pere, hardiment.*

Oui, Monsieur, mon fils...

M. DELOMER.

Certes, je ne m'y attendois pas... comment! lui à qui je m'ouvre tout entier, il auroit pu former de secrettes prétentions! il vous auroit chargé!..

DOMINIQUE *pere.*

Il ne m'a chargé de rien. C'est moi qui veux cela... Avez-vous pris garde comme il s'est enfui, quand il a vu que je voulois vous parler?.. Loin

M. DELOMER.

Ne prononcez pas le nom de cet homme-là, il m'anime trop le ſang.

DOMINIQUE *pere.*

C'eſt ſeulement pour vous faire entendre que, ſi j'euſſe ſoupçonné dans mon fils la moindre idée d'intérêt, je ne m'en ferois pas mêlé. J'ai deſcendu dans ſon cœur, je l'ai trouvé tout rempli de cette flâme que vous & moi avons ſentie à ſon âge; je me ſouviens de mon jeune tems ... L'objet en eſt digne, & j'en ſuis d'une joie inexprimable. Dites deux mots & voilà deux heureux, que dis-je? en voilà quatre.

M. DELOMER.

Vous croyez donc que ma fille y conſentiroit ſans peine? Vous l'auroit-il fait entrevoir? Parlez: il faut que je ſache tout.

DOMINIQUE *pere.*

Mais je crois, entre nous ſoit dit, que mon fils, jeune, aimable, poli, aſſez bien tourné, doit lui revenir mieux que ce Monſieur Julle..... ah! pardonnez; je ne l'ai pas nommé!

M. DELOMER.

Encore un mot ... votre fils vous a-t-il paru tout-à-l'heure avoir auſſi fortement envie de l'épouſer que lorſqu'il vous en a fait ce matin le premier aveu?

DOMINIQUE *pere.*

Vous penseriez que du matin au soir mon fils seroit capable... mais je vous dirois...

M. DELOMER.

Dans de certaines circonstances il ne faut qu'une heure pour produire de grands changemens... je l'ai éprouvé.

DOMINIQUE *pere.*

J'aurois seulement voulu que vous l'eussiez écouté un instant avant que d'entrer: la moindre de ses expressions, quand il parle d'elle, vous auroit touché, & vous en auroit plus appris que tout ce que je pourrois vous dire.

M. DELOMER.

Cela me fait beaucoup de peine.

DOMINIQUE *pere.*

Beaucoup de peine!

M. DELOMER.

Je ne puis lui donner mon consentement.

DOMINIQUE *pere, fierement.*

Et pourquoi, s'il vous plaît? La raison?.. à tout il y a une raison.

M. DELOMER.

Je vais vous la dire. Ne croyez pas que ce soit une fausse idée de mésalliance qui me domine: quand il y en auroit une, son mérite applaniroit cette difficulté: il est vrai que je me suis senti choqué au premier mot, je vous l'avoue; j'ai eu cette foiblesse:

& c'en eſt une des plus grandes; car, en réfléchiſſant bien, je ne dois voir en vous que mon égal; votre état ne differe du mien que par un extérieur moins brillant: dans le fond & vu du côté réel, c'eſt du plus au moins, toujours vendre pour gagner.

DOMINIQUE *pere.*

Toujours vendre pour gagner, c'eſt bien dit cela.

M. DELOMER.

Votre fils eſt un jeune homme, qui ſûrement d'ici à quelques années trouvera un excellent parti, pour peu qu'il ſe répande dans le monde; de mon côté je veux le recommander à ce qu'il y a de mieux.

DOMINIQUE *pere.*

Tenez, recommandez-le ſeulement à Mademoiſelle votre fille; voilà tout ce que nous vous demandons.

M. DELOMER.

Ma fille n'eſt plus à marier, dès demain elle entrera au couvent; l'avenir ſeul m'apprendra ſi elle doit un jour en ſortir.

DOMINIQUE *pere.*

Vous auriez la cruauté de la mettre ſous la grille, quand on vous dit qu'elle a un amant!.. Savez-vous bien que je ſerois un homme à vous dire des choſes dures? n'êtes-vous pas ſon pere, comme je le ſuis de mon fils? & ce cœur, ce cœur qui nous bat pour un enfant, ne le ſentez-vous pas treſſaillir pour ſon bonheur?.. Cloître une ſi aimable fille, à ſon âge!.. ah! prenez garde...

M. DE-

M. DÉLOMER.

Vous ne savez point quelles sont mes raisons ; la nécessité contraint la meilleure volonté. Puisqu'il faut vous le dire, je ne suis pas assez riche pour établir ma fille, je ne peux lui rien donner, rien ; c'est la plus exacte vérité, & voilà la vraie cause de cette rupture dont je viens de vous faire part ; vous vous étonnez, vous ouvrez de grands yeux ; mais cela est ainsi.

DOMINIQUE *pere, avec une joie concentrée.*

Vous n'avez rien à lui donner ! Bon, bon. . . tant mieux, tant mieux.

M. DELOMER.

Une banqueroute, après vingt ans de travaux, me remet au même point d'où je suis parti.

DOMINIQUE *pere.*

Bon, bon.

M. DELOMER.

Je ne la refuserois pas à un homme assez riche par lui-même pour commencer une maison ; mais ne pouvant aider aucunement votre fils qui n'a rien, vous pensez bien qu'il est inutile d'y songer. Je ne souffrirai pas qu'il l'épouse pour vivre dans le malaise... non, non, jamais... Il y a trop d'amertumes à boire dans cette gêne étroite, & sans un peu d'abondance l'amour lui-même se détruit & fait place à la discorde.

DOMINIQUE *pere.*

C'est-à-dire que si mon fils étoit riche de combien seulement ? Voyons.

M. Delomer.

Oh! s'il avoit seulement dix mille écus pour commencer... vous riez!

Dominique pere.

Oui, je ris, dix mille écus! Achevez.

M. Delomer.

Je le préférerois au plus riche négociant de Paris; car, je ne vous le cele pas, il m'est agréable en tout point; & si je ne me trouvois réduit.. Mais le commerce, mon cher Dominique, est semblable à une mer tantôt calme & tout-à-coup orageuse. Les mêmes vents qui font voler votre vaisseau, l'engloutissent. J'ai fait naufrage sous un ciel qui paroissoit serein. C'est à vous de faire entendre raison à votre fils; il a l'esprit juste, il sentira, de lui-même, combien le sort est contraire à ses vœux.

Dominique pere.

Me donnez-vous votre parole que, s'il n'y avoit point d'autres obstacles, votre fille seroit à lui?

M. Delomer.

Oh! de bon cœur... puisse-t-il acquérir tout le bien que je lui souhaite; mais, s'il faut vous le dire; pour un homme de probité cela devient plus difficile que jamais.

Dominique pere, *regardant son baril.*

Allons, mon baril, allons, parle pour moi... Vil argent! c'est donc à toi, & non au mérite personnel, qu'il faut devoir le bonheur de mon fils!

J'ai bien fait d'y penser : (*Prenant la main à M. Delomer.*) touchez-là, c'est une affaire faite.

M. DELOMER.

Vous perdez l'esprit!

DOMINIQUE *pere.*

Voyez, voyez seulement ce qui est là-dessus ma brouette.

M. DELOMER.

Eh bien, quelle folie!

DOMINIQUE *pere, le prend par la main & le conduit au baril.*

Ecoutez bien : là-dedans sont trois mille sept cens soixante & dix-huit louis d'or en rouleaux bien comptés, & six sacs de douze cents livres : il n'y a rien de plus ni de moins; voulez-vous voir? J'en suis le maître.

M. DELOMER.

Quel langage! Vous m'étourdissez.

DOMINIQUE *pere.*

Rien n'est plus juste, il faut voir quand on doute. (*Il tire un petit maillet de sa poche & défonce le baril; il fait sonner les sacs & défait un rouleau.*) Tenez, voyez, palpez.

M. DELOMER, *jettant un cri.*

Est-il possible? mais c'est de l'or.

DOMINIQUE *pere.*

C'est-là mon porte-feuille à moi; il est sûr celui-

là. . . point de fauſſe monnoie . . . tout en eſpeces ſonnantes.

M. Delomer.

En vérité, je ne ſais que dire: comment! c'eſt à vous?.. mais d'où vient tout cela?

Dominique *pere.*

De m'être toujours levé de grand matin . . . voilà quarante-cinq ans que je ſuis à-peu-près vêtu comme vous voyez, & depuis quarante-cinq ans le labeur de chaque ſoleil a amené ſucceſſivement une petite portion de cette maſſe. Tandis que vous autres dépenſiez chaque jour, j'amaſſois chaque jour, j'économiſois; depuis que je me connois, je me ſuis amuſé de la fantaiſie de me bâtir une groſſe ſomme, non par avarice au moins; mais pour pouvoir aſſurer le bien-être de ma vieilleſſe & de ceux qui viendroient après moi. Je n'ai point connu les privations de la léſinerie. J'ai été frugal & laborieux, voilà tout mon ſecret: je ne puis dire moi-même comment cette maſſe s'eſt formée: mais, à force de ſuivre mon idée, j'ai eu toutes ſortes de petits avantages qui ſont venus accumuler mon petit tréſor. Jamais l'amour d'un plus grand gain ne m'a fait hazarder ce que la fortune m'avoit une fois envoyé, j'ai bien tenu ce que je tenois; & le diable, par conſéquent, n'a pu me l'emporter: il eſt vrai qu'enſuite l'ambition d'élever mon fils n'a pas laiſſé que de m'aiguillonner. A meſure qu'il grandiſſoit, l'amour paternel a fait des miracles, ou plutôt Dieu a béni mon projet, puiſque, ſans cet argent, que j'ai lieu de chérir, mon fils, mon cher fils devenoit malheureux.

M. DELOMER.

Je ne puis en revenir : & votre deſſein eſt en m'apportant cette ſomme?...

DOMINIQUE *pere.*

De faire ſon établiſſement, d'accord entre vous trois... Ce n'eſt plus là mon affaire ; tout eſt à vous, partagez... J'ai un marais de trois arpens au fauxbourg Saint-Victor, joint à une petite maiſonnette : c'eſt tout ce qu'il me faut pour ma ſubſiſtance & mon plaiſir, je ne veux rien de plus...

M. DELOMER.

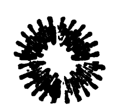
Quoi! vous abandonneriez?...

DOMINIQUE *pere.*

Faites-les venir, vous dis-je : voilà le plus grand plaiſir de ma vie. Demain je pourrois mourir & je ſerois privé de ce ſpectacle délicieux... (*Avec ſentiment.*) Mon fils! la jouiſſance de ton héritage ne ſera point attriſtée par mon deuil.

M. DELOMER.

Je ſuis hors de moi... la ſurpriſe, l'admiration... je n'ai pas la force de parler, la joie... je vais vous les faire venir.



SCENE V.

DOMINIQUE pere, appuyé sur son baril, & remettant les rouleaux & les sacs.

METAL pernicieux! tu as fait assez de mal dans le monde, fais-y du bien une seule fois. Je t'ai enchaîné pour un moment d'éclat : voici le moment tant desiré ; sors, va fonder la paix & la sûreté d'une maison où habiteront l'amour & la vertu. J'irai quelquefois me réjouir du bon emploi qu'on va faire de toi : le pere, la fille, mon fils ... ils sont tous d'honnêtes gens.



SCENE VI.

DOMINIQUE *pere*; M. DELOMER, *accourant avec transport.*

M. DELOMER.

Ils vont venir, quel va être leur étonnement & leur joie!.. mais est-il possible que vous ayez eu la constance d'amasser en silence une aussi forte somme, sans être tenté d'en faire usage pour vous?

DOMINIQUE *pere.*

Je jouissois en songeant que j'amassois pour mon fils: prenez bien garde, il n'y a pas là une seule obole qui n'ait été acquise d'après les loix les plus séveres de l'exacte probité. Tout est à moi bien légitimément... allez, cet argent profitera.

M. DELOMER.

Mais si ce fils si cher étoit venu à mourir; vous n'aviez que lui! quels chagrins alors! Entre les mains de qui cet or auroit-il passé? que d'épargnes inutiles & perdues!

DOMINIQUE *pere.*

Oh! j'y avois songé.

M. DELOMER.

Qu'auriez-vous fait?

DOMINIQUE *pere.*

Quand je me suis dit à l'âge de vingt ans, il faut que je m'assûre pour moi & pour les miens une somme quelconque, afin de parer aux besoins de la vie, parce que l'argent sous ce point de vue est aussi nécessaire qu'une roue l'est à ma brouette, je ne songeois pas à mon enfant, puisque je n'étois pas encore marié; mais dès ce tems-là j'avois un projet en tête.

M. DELOMER.

Et quel étoit-il, votre projet?

DOMINIQUE *pere.*

Chacun peut faire quelque chose d'élevé, dans quelque état qu'il soit, il ne faut que vouloir; les uns mettent leur ambition à bâtir, les autres à se mettre en charge, ceux-ci à envoyer leurs biens sur mer: phantôme que tout cela! rien n'approche du plaisir que j'imaginois. C'étoit une action dont l'idée m'a toujours plû & qui me réjouit encore, quand j'y songe; la voici: supposons que je n'aie point d'enfant, je n'ai point d'héritier; par conséquent; j'ai-là une somme bien ronde, bien complette & qui ne doit rien à personne; personne, après mon décès, ne compte dessus; on ignore absolument ce que j'ai. J'écoute par le monde toutes les histoires que l'on y débite, je m'informe, je suis sur le qui vive, j'apprends secrettement qu'un honnête-homme, chef de famille, est tombé dans l'infortune, ou par un revers subit, ou par une persécution cruelle; il va perdre son crédit ou sa liberté; personne n'est assez riche,

ou n'a la volonté de le ſecourir auſſi promptement que le cas l'exige ; il va être ruiné, il eſt perdu ſans reſſource. . . Que fais-je ! j'arrive un beau matin à ſa porte, je frappe, je demande à lui parler en ſecret ; on m'introduit : j'entre tout comme je ſuis vêtu à préſent, là, avec mon petit baril & mon tablier : il me regarde fort étonné . . je lui dis tout bas à l'oreille en montrant ce baril du doigt : honnête-homme infortuné, voilà qui eſt à vous, prenez, n'en dites mot à perſonne. . . . tous les dimanches je viendrai à midi manger votre ſoupe, adieu ; & je diſparois.

M. DELOMER *ſe jette à ſon cou avec tranſport.*

Mon cher ami ! que je vous ſerre dans mes bras.



SCENE VII & dernière.

M. DELOMER, DOMINIQUE *pere*, *Mademoiselle* DELOMER & DOMINIQUE *fils*.

Mademoiselle DELOMER *à Dominique.*

VOTRE pere & le mien qui se tiennent embrassés !

DOMINIQUE *fils*.

Serois-je assez heureux … je tremble d'approcher.

Mademoiselle DELOMER.

Ah ! je crains encore plus que vous.

M. DELOMER.

Avancez, ma fille.

DOMINIQUE *pere*.

Dominique, approche donc.

DOMINIQUE *fils*, *à M. Delomer.*

Monsieur, épargnez-moi : l'état où vous me voyez est au-dessus de mes forces, puisque vous savez tout, décidez de ma vie.

M. DELOMER.

Et vous, ma fille, que dites-vous ?

Mademoiselle DELOMER, *timidement.*

J'attendrai vos ordres, mon pere, & me ferai un devoir de les remplir.

M. DELOMER.

Mais il me semble que vous vous entendez parfaitement, & qu'il n'est pas besoin d'expliquer plus au long ce qui est entre vous.

DOMINIQUE *pere.*

Elle a rougi, son cœur a parlé. La belle enfant! qu'elle m'enchante!

(Mademoiselle Délomer se trouble & veut se retirer.)

M. DELOMER.

Restez, ma fille, restez. . . je connois vos sentimens, je les approuve; il ne tient plus qu'à vous de lui donner votre main, j'y consens.

DOMINIQUE *pere, à son fils.*

Entends-tu? m'en croiras-tu une autre fois? Quand je te l'ai dit; va, va, les peres en savent toujours plus que les enfans.

DOMINIQUE *fils, à M. Delomer, prenant la main de Mademoiselle Delomer.*

Ah! je crains de m'être trompé . . . vous me l'accordez. . . dites, repétez-le: mais non; il me suffit, votre promesse m'est donnée. . . . la surprise & le plaisir m'ôtent la voix.

M. DELOMER.

Ma fille, est-ce de bon cœur que tu acceptes Dominique pour ton époux?

Mademoiselle DELOMER.

C'est lui que j'aimois, je me plais à l'avouer. Ce

n'eſt pas la richeſſe qui rend ſi heureux, & quand on s'aime bien, il eſt facile d'être content avec peu.

DOMINIQUE *pere.*

Voilà qui eſt parlé. (*A Mademoiſelle Delomer.*) Je ne vous répugne donc pas, Mademoiſelle: vous aimerez donc auſſi un beau-pere bâti comme je le ſuis?

Mademoiſelle DELOMER.

J'ai appris de bonne-heure à chérir la probité ſous quelque vêtement qu'elle paroiſſe, & vous vous êtes montré avec tous un ſi digne homme, & avec lui un ſi bon pere, qu'il ſeroit difficile de ne pas vous chérir.

DOMINIQUE *pere, les prenant par la main & les conduiſant à la Brouette.*

Connoiſſez le pere Vinaigrier: voyez ſon tréſor; il eſt pour vous: voilà la ſecrette épargne de tout ce que la fortune lui a procuré depuis ſa jeuneſſe. S'il avoit davantage, il vous le donneroit. (*Il étale l'or & l'argent.*)

DOMINIQUE *fils.*

Quoi! mon pere, ceci ſeroit à vous?

DOMINIQUE *pere.*

Oui, mon ami, à moi. Ton ſaiſiſſement, tes grands yeux ouverts, ton air extaſié me cauſent plus de joie dans ce moment que les mines du Pérou n'en ont jamais fait éprouver à tous les Potentats de ce monde.

M. DELOMER.

Sachez qu'il y a-là près de cent mille livres.

DOMINIQUE *pere*.

Eh! mais vraiment, c'est tout comme je vous l'ai dit.

DOMINIQUE *fils*, *à M. Delomer*.

Allons, Monsieur, allons, nous allons mettre ordre à tout... (*Vivement*) N'est-il pas vrai, mon pere? Il ne faut point perdre de tems... Cette somme...

M. DELOMER.

Dois-je le souffrir? Non, non.

DOMINIQUE *pere*, *à son fils*.

J'attendois ce mouvement de ton ame, & tu ne m'as point trompé: oui, il faut réparer cette faillite malheureuse. Quel plus noble emploi peut-on faire de cette somme? ... Mes enfans, semez avec cet argent, semez sans crainte, & la moisson sera bénie du ciel.

Mademoiselle DELOMER, *lui saute au cou.*

Ah! que je vous embrasse comme un pere.

M. DELOMER.

C'est bien, c'est bien ma fille. Honore & respecte toujours en lui cette grandeur d'ame & cette bonté qui me surpassent & que du moins j'admire.

(*Ils s'embrassent tour-à-tour.*)

DOMINIQUE *fils*, *à son pere*.

Mon pere! quoi, vous aviez tout cet argent à

votre disposition, & vous avez traîné la brouette, & vous m'en faisiez un secret?

DOMINIQUE *pere.*

C'est à ce secret que nous devons tous notre bonheur. Un seul confident auroit pu tout gâter. Il m'auroit peut-être détourné de mon genre de vie: on se laisse séduire à la fin; & d'une fantaisie à une autre, tout cet argent se seroit envolé de façon que sans en avoir été ni plus gras, ni plus content, je ne me trouverois pas au but où je suis aujourd'hui ... À l'égard de la confidence que j'aurois pu te faire, c'étoit encore une autre question ... heureux l'homme que son pere éleve sans nulle autre perspective de ressource que lui-même! il en vaut bien mieux; & tous ces mauvais sujets, tous ces enfans de famille, mangeurs de soupe apprêtée, n'ont que de la suffisance & font mauvaise nourriture du bien de leurs parens, dont ils n'aiment trop souvent que l'héritage: l'aspect d'une fortune assurée les rend fainéans, paresseux & conséquemment libertins. Il faut qu'un jeune homme sente de bonne heure l'inquiétude du besoin réel & la nécessité du travail; sans quoi, ordinairement il ne sait rien faire d'utile. Si le malheur eût voulu que tu te fusses gâté au point d'être un vaurien comme j'en vois tant, oh! je ne te le cache pas; tout ceci auroit été pour un autre, afin d'être mis à bon usage.

DOMINIQUE *fils.*

Vous auriez bien fait, mon pere ... Mais que ce fruit de vos épargnes vient à propos! il ne pouvoit m'être plus précieux que dans ce moment (*Regar-*

dant Mademoiselle Delomer.) où tout se réunit pour combler ma félicité.

DOMINIQUE *pere, se rassasiant du plaisir de les voir.*

Les chers enfans! Je passerai ma vie avec eux. (*A Monsieur Delomer.*) Ne vous y trompez pas: vous êtes l'homme chez qui j'irai tous les dimanches manger la soupe, vous en face, & mes deux enfans à mes côtés, afin qu'en me reculant un peu, je vous voye tous trois, là, à mon aise ... Gardons-nous de faire trop de bruit; que rien de ceci ne transpire. (*A son fils.*) Allons, Dominique, mene la brouette de ton pere; voyons cela. Il faut aller vuider le tout dans la caisse. Ma bru ira faire écarter les domestiques, en ordonnant de faire servir le souper; car il est l'heure, je pense. (*Il regarde à une grosse montre d'argent qu'il tire de son gousset.*

M. DELOMER.

Dès ce soir nous passerons contrat... Voulez vous mon Notaire ou le vôtre?

DOMINIQUE *pere.*

Un Notaire! Moi! Et pourquoi faire? .. Quand la bonne-foi n'est point dans les paroles, elle ne se couche point dans les écrits ... Au reste, faites selon que la mode l'exige, puisqu'à chaque bibus il faut employer deux de ces Messieurs. (*Appercevant Mademoiselle Delomer qui aide à Dominique.*) Eh! voyez, voyez, je vous prie, qu'ils sont bien ainsi attelés ensemble! .. (*Il rit.*) Allons, allons, mes bons amis, je vous laisse faire, je ne m'en mêle pas: courage, voyons si cela roulera ... (*La brouette n'al-*

lant pas bien, Monsieur Delomer met la main à l'œuvre.) Et vous aussi, vous tirez à mon baril; bon, bon, cela. (*Il rit.*) Ah! les mal-adroits!.. Eh bien!.. vaille que vaille... (*A son fils.*) Tu ne te plains donc plus de ma brouette?

DOMINIQUE *fils.*

Oh! non, mon pere, non... je ne savois pas quel vinaigre étoit dedans...

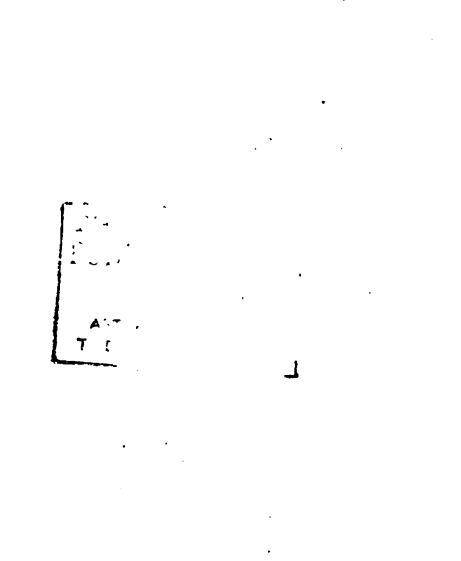
DOMINIQUE *pere.*

Ma foi, c'est du meilleur que je puisse donner... Cela fait revenir de bien loin, n'est-il pas vrai? & on peut le mettre à toutes sauces. (*La brouette sort: Dominique pere, arrêtant Monsieur Delomer.*) Vos domestiques!... ces drôles-là, ils vont être bien étonnés de me voir à table, avec mon bonnet; je ne le quitte pas au moins... ils ouvriront de grands yeux... tant mieux, tant mieux; cela sera plaisant... Ils ne vouloient pas que je misse-là la brouette; n'ai-je pas bien fait d'entrer malgré eux?.. Oh! j'en rirai longtems.

M. DELOMER.

Venez, mon cher ami, venez: cette maison-ci désormais sera plus la vôtre, qu'elle n'est la mienne.

Fin du troisieme & dernier Acte.





C. F. Fritzschius Sculps.

MOLIERE

MOLIERE,

DRAME

EN CINQ ACTES.

PREFACE.

En lisant le Théâtre de *Goldoni*, j'ai pensé que la piece intitulée, *Il Moliere*, passeroit avec avantage sur notre scene; parce que le sujet étant national & rappelant la mémoire d'un de nos grands hommes, & peut-être le plus regrettable de tous, devoit nous plaire & nous intéresser de préférence. L'on ne verra donc pas, je crois, sans quelque plaisir, le pere de la comédie Françoise, monter à son tour sur ce même théâtre, qu'il a rendu si illustre, & figurer parmi les personnages, enfans de son génie. Il paroîtra revivre sous de fideles crayons; &, d'ailleurs, il offrira par ses mœurs peintes au naturel, un tableau de la vie privée de l'homme de lettres; ce point de vue n'est point à dédaigner. Il devient surtout très-piquant, lorsqu'il s'agit d'un de ces écrivains célebres dont l'admiration publique aime à s'entretenir; la curiosité alors devient inépuisable, tant sur les traits de leur caractere que sur les aventures particulieres de leur vie.

Comme la langue Italienne est familiere aux littérateurs, ils appercevront d'un coup d'œil, ce que j'ai emprunté de la piece originale & ils pourront apprécier en même tems les scenes, les personnages & surtout les détails que j'ai cru devoir y ajouter.

Moliere est parmi nous le poëte qui ait consulté davantage la nature & qui ait mis sur notre scene le plus d'expression & de vérité. Peintre fidele & franc, il a caché l'art que les autres montrent trop; chez lui on ne voit, on n'entend que ses personnages, & le tableau ne paroît si juste, que parce que sa maniere est ingénue. Aussi conserve-t-il parmi les poëtes dramatiques, la physionomie que la Fontaine a parmi les fabulistes; & l'homme instruit, qui vers sa quarantieme année se dégoûte ordinairement de la tragédie Françoise, qu'il apperçoit peuplée d'êtres factices, découvre une certaine profondeur dans les pieces de notre poëte; il quitte volontiers le romanesque pour porter son attention sur des passions plus naturelles & des caracteres qu'il peut retrouver dans le monde.

Son chef-d'œuvre, sans contredit, est le Tartuffe, &, dans cette piece, à la fois hardie, morale & comique, il me paroît supérieur à lui-même.

Le philosophe a, sans doute, plus d'un reproche à lui faire; mais ce n'est pas ici le lieu d'examiner le but & la moralité de chacune de ses pieces, & quelle influence utile ou dangereuse elles ont pu avoir tour à tour sur son siecle. Cet examen formeroit un ouvrage sérieux & peut-être neuf à bien des égards. On appela publiquement Moliere de son vivant, *maître d'école en fait de vilenies*; dès qu'il ne fut plus, on lui prêta les vues de la plus haute sa-

gesse & la marche approfondie de la plus décente philosophie. Rien ne coûte aux panégyristes. L'envie, qui persécute les grands hommes, se métamorphose, à leur mort, en une admiration stupide, & l'on érige un espece de culte idolatre, à celui-là même à qui on refusoit l'aveu de ses plus incontestables qualités.

Moliere mérite notre hommage pour avoir corrigé son siecle de plusieurs ridicules qui importunoient sans doute la société, encore plus que certains vices, puisqu'elle lui en a su tant de gré. Mais on ne peut se dissimuler en même tems, que dans plusieurs endroits de ses ouvrages, il n'alarme la décence & les mœurs; & toutes ses pieces (osons le dire) ne sont pas également irréprochables. Il a manqué à cet esprit observateur, à ce peintre étonnant, de méditer plus profondément le but moral, qui donne un nouveau mérite à l'ouvrage même du génie, & qui, loin de rien dérober à la marche libre de l'écrivain, lui imprime plus de véhémence & d'énergie, lui amene des tableaux plus vastes, & lui commande ces impressions majestueuses & bienfaisantes qui agissent sur une nation entiere. Que n'eût-il point fait de nos jours, environné d'idées plus saines, plus étendues & plus philosophiques? Car l'art dramatique, rassemblant & parlant à tout un peuple, est une espece d'instruction publique qui est de la plus grande conséquence dans ses effets.

Mais vu du côté du génie, c'est certainement le premier des dramatistes, en ce qu'il est original & naïf; cette derniere qualité est si rare & si précieuse, c'est un caractere si frappant, si distinctif, qu'il fait tout à coup d'un auteur, un homme à part; & l'on compte au premier coup d'œil les rares écrivains doués de ce talent suprême: il cesse alors d'être soumis à la discussion qui tyrannise les renommées subalternes. D'ailleurs enjoué & profond, philosophe aimable, plein de grace & de force, en frondant les travers de l'homme, il le console, & souriant le premier à ses foiblesses, il lui en fait goûter la satyre.

Il eût été à souhaiter, qu'à son exemple, on eût envisagé l'art dans une imitation fidele & précise de la nature. Il la voyoit, il la sentoit, il la poursuivoit, & plein de la chaleur qu'elle inspire, il travailloit sur des caracteres vivans & non sur des livres; de là la ressemblance frappante de ses personnages avec les hommes que nous connoissons, & cette variété qui prouve l'étude de toutes les situations. Il n'avoit point ce dédain superbe, que des écrivains si inférieurs à lui, ont osé affecter, lorsqu'ils ont méconnu le véritable attribut de leur art pour s'adonner à des touches raffinées & légeres, à de petites formes élégantes & maniérées, à tout l'effort de l'esprit, qui éblouit & fatigue. Il savoit que tout mouvement du cœur humain est intéressant à voir, précieux à saisir, admi-

rable à fixer, & que sa peinture sera toujours noble, si ce n'est devant le sot orgueil de quelques particuliers, qui demain vont disparoître, du moins devant l'humanité entiere & l'œil des siecles futurs.

On a resserré depuis lui la scene, qu'il tendoit visiblement à aggrandir; on n'a plus voulu y admettre que certains hommes choisis & distingués par leurs titres & leur naissance, c'est-à-dire, les seuls que le poëte étoit censé pouvoir fréquenter décemment. La vanité & l'insuffisance ont également trouvé leur compte à ce rétrécissement puéril. Le poëte s'est cru responsable, pour ainsi dire, de ses personnages; il ne les a introduits qu'avec la plus grande réserve: mais dès ce moment il a cessé de voir les sujets les plus faits pour être représentés; il a pris le vêtement pour l'homme; il n'a point su mettre à profit ce qui devoit parler si éloquement à tous les yeux. Enfin au nom de la bonne compagnie, on le vit subtiliser le trait large & vigoureux que Moliere avoit rendu parlant. Comme ce trait étoit délicat & délié, il crut l'avoir rendu plus parfait; mais il devint imperceptible, & de jolies miniatures, brillantes, pointillées & froides, remplacerent le vaste tableau de la nation, mine inépuisable qu'on desapprit à fouiller. Les auteurs se concentrant dans un point unique, (à raison de leur incapacité) s'admirant dans leur jargon étudié, devinrent de jour en jour plus aveugles & oublierent la multitude, qui, en revanche, ne les apperçut point.

Un goût exquis pour les petites choses, & par là même étroit & pusillanime, amena donc des beautés conventionnelles & fit disparoître ces touches hardies & fortes, qui peignent l'homme dans toutes ses attitudes. On voulut embellir sous de faux agrémens, ce qui avoit tant de charme, sous des traits un peu grossiers si l'on veut, mais nuds & saillans; & il se trouva à la fin que tous ces raffinemens de société ne laissoient plus reconnoître l'empreinte de l'ame humaine.

Ainsi la comédie, à qui le bon Moliere avoit su donner une figure animée, un rire franc, un front populaire, dégénéra sous les habits brillans & dorés dont on l'affubla à tout propos. Les Marquis modernes, en expulsant les bourgeois, chasserent le naturel & la simplicité. Le jargon brillanté succéda au langage naïf: on eût dit que la nation avoit changé d'idiome & n'avoit plus de physionomie, parce qu'il ne se trouvoit plus que des peintres maniérés & des écrivains fantasques. L'impuissance, toujours féconde en discours, mit tout en œuvre pour se justifier, & accusa solemnellement le peuple de n'avoir plus rien de pittoresque; & le peuple ignora le reproche & la justification. De là naquirent ces copies rebattues qui vont encore en s'affoiblissant; le trait original s'éloigna & disparut. Nos pieces tracées d'après des êtres, que le poëte seul soutient avoir vus dans le monde, n'eurent aucun caractere de vérité & se réduisirent au mérite du style, à quel-

ques dialogues élégans, à quelques traits d'esprit, pâles & mourantes étincelles; mais ces personnages sans physionomie, créés de fantaisie, frappés dans tout leur ensemble du vice héréditaire de leur origine, ne laisserent point dans la mémoire de trace distincte. Que le luxe, pere de cette vaine comédie, vante après cela le poli de l'expression; que me font ces idées rétrécies & froides, images du cœur dont elles émanent?

O Moliere, Moliere! tu n'es plus! & à mesure que les années s'accumulent sur ta cendre, ton génie s'enfonce plus avant dans la tombe; la même nature que tu peignis est sous nos yeux & nous sommes assez dégénérés, pour la voir basse & ignoble, où tu l'appercevois vivante & riche; c'est notre couleur qui est trompeuse & non la tienne. Au milieu de tant d'observations fines, délicates & multipliées, & avec notre esprit, tout en épigrammes & en saillies, nous ne savons plus mettre la figure en mouvement & la placer dans le tableau. C'est que nous courons après l'enluminure & que nous laissons là la fierté du dessin.

Le talent est donc un instinct supérieur au raisonnement & qui supplée à toutes les combinaisons des critiques. Les auteurs s'épuisent en réflexions innombrables & leur théorie transcendante aboutit à de petites créations languissantes, semblables à ces pauvres enfans à demi-ébauchés, qui portent sur un

front pâle l'image d'un pere efféminé. Moliere possédoit cet instinct qui crée dans dissérter, & qui imprime la vie pour différentes générations. C'étoit peu, il savoit le reconnoître en autrui. Il devina le génie de la Fontaine; alors presqu'universellement méconnu. Despréaux & racine se croyoient de bonne foi supérieurs à la Fontaine; ils le jugeoient, ils le railloient, ils alloient même jusqu'à une espece de dédain; ces deux écrivains, si loin de la naïveté, ne sentirent pas son extrême mérite. Moliere, génie original, sentit la Fontaine & dit de la Fontaine & d'eux, *ils ont beau faire, ils n'effaceront pas le bon homme.* Jugement remarquable & qui décele un esprit clair-voyant; car une erreur générale fait illusion aussi aux hommes supérieurs. Où est l'écrivain de nos jours qui sache apprécier un auteur contemporain d'une maniere aussi décidée & avec un tact aussi sûr? On est plus souvent encore injuste par insensibilité, que par envie.

Les comédiens de Paris ont promis solemnellement au public de faire élever à Moliere une statue en marbre, du produit de l'*Assemblée*, petite comédie en un acte, donnée en 1773, pour la centénaire de ce grand poëte. Nous ignorons quand ils réaliseront leur promesse, & si ce sera pour la centénaire prochaine. Elevé par la nation, ce monument seroit de reconnoissance. Elevé par les comédiens, ce n'est plus que l'acquit d'une dette. En attendant la statue, & par quelles mains plus

ou moins dignes elle sera dressée, on offrira à l'auteur du Tartuffe un hommage public, qui aura du moins l'avantage de précéder l'autre, & de n'être point borné à un seul point.

On ne sait si cette piece sera jamais représentée au lieu où elle devroit l'être, pour la gloire de Moliere. En 1661, Paris avoit cinq théâtres, & c'étoit le moyen de donner à l'art tout son développement. Aussi, ce furent les beaux jours de la scene Françoise. Les circonstances ne créent point le génie, mais elles aident à son essor. Moliere avoit un théâtre à ses ordres; il pouvoit essayer ses ouvrages, en voir préalablement les effets & les corriger à plusieurs reprises. Il avoit la protection du Monarque, dont le coup d'œil étoit fait pour l'enflammer. Il avoit des amis illustres qui chérissoient son art. Il étoit encouragé par ces applaudissemens journaliers, qui soutiennent le poëte & lui ordonnent de nouvelles compositions. Il ne se faisoit imprimer qu'après avoir été joué vingt ou vingt-cinq fois; & les lecteurs, favorablement disposés par le succès, en lisant ses pieces, revoyoient le jeu des acteurs. Il touchoit le revenu légitime de ses honorables travaux, & cela montoit à près de trente mille livres par an. Il n'avoit pas à ses oreilles le bourdonnement monotone & continu de ces insectes folliculaires, qui troublent plus qu'ils ne nuisent, qu'on écrase & qui renaissent. Aujourd'hui, quiconque s'abandonne à cette carriere, deve-

nue plus difficile, espéreroit vainement quelques-uns de ces avantages. L'homme de lettres n'obtient pas, je ne dis point les secours nécessaires, mais la justice qu'il auroit droit d'attendre, comme si l'existence littéraire étoit comptée pour rien. On le laisse seul avec son art, comme si ses progrès dépendoient uniquement de son courage & qu'il dût tout vaincre, tout dompter, & renverser jusqu'aux obstacles physiques, pour procurer à sa nation des plaisirs dont elle a besoin, dont elle se montre idolatre, qui font sa gloire chez l'étranger; mais dont elle veut jouir ingratement, sans l'avance du plus léger effort, & toujours plus disposée à accueillir l'ouvrage que l'auteur même.

Sur le procès que l'on m'intentera de nouveau, pour avoir intitulé *Drame*, cette piece de théâtre, ainsi que j'ai toujours fait; je répondrai que je préférerai constamment le mot primitif, le mot générique, comme le plus simple & le plus convenable de tous; en ce qu'il rend à l'art son étendue, sa liberté & son indépendance; en ce qu'il ne l'emprisonne point dans de ridicules entraves; en ce qu'il admet ce mélange de couleurs, ces nuances, ces détails, d'où résultent l'ame & la vie du tableau; en ce qu'il laisse au spectateur le plaisir de créer sa sensation, sans qu'elle soit mal-adroitement déterminée d'avance: car nos sensations étant presque toutes mixtes, le genre ne peut être rigoureusement décidé sans nuire à la profondeur & à la diversité des effets. J'ai

rejeté ces dénominations de *Tragédie* & de *Comédie*, non par caprice, mais parce que je suis très-fondé à croire, & d'après l'expérience, qu'elles ont égaré l'art dramatique & borné son essor, soit en lui imposant un ton uniforme & absolu, soit en le portant avec violence à deux extrémités opposées; tandis que le naturel, la grace, la vérité, se trouvoient dans ce sage milieu, que les regles les plus bisarres émanées d'Aristote ont fait abandonner. Il ne s'agit point, comme on l'a dit, de distribuer des plaisanteries dans une scene & des larmes dans une autre, & d'étaler une bigarrure qui prouveroit peu d'habileté; mais plutôt d'allier dans une même action le comique & l'attendrissant, le familier & le noble, de fondre plusieurs sentimens en un seul, de les fortifier l'un par l'autre, & d'offrir ainsi une image plus réelle de nos passions mélangées & des différentes faces de la vie humaine.

Si l'on veut que l'illusion soit entiere, laissez le poëte choisir les circonstances propres à émouvoir tour à tour la tristesse & la joie; qu'il soit maître d'amener le plus léger incident, s'il commande plus puissamment l'intérêt & l'attention; que le rire & les douces larmes se marient; que toutes les impressions assiegent l'ame. Elles peuvent se confondre sans se nuire. Le poëte, en exposant les vicissitudes de la vie & le véritable tableau de ce monde, peut nous apporter des jouissances d'autant plus vives, qu'elles seront diversifiées. Que gagne l'écrivain supersti-

tieux, à être roide, monotone & emprunté, à ne pouvoir se plier avec aisance aux caracteres, aux différentes affections de ses personnages? Il imite moins le cours ordinaire des événemens, leur influence réciproque, le progrès des passions & les loix mêmes de la nature, qui, par des gradations douces & ménagées, nous promene successivement par tous les modes de la douleur & de la volupté. Vouloir fixer arbitrairement le genre, est donc une absurdité palpable, parce qu'il y a autant de genres de pieces, qu'il y a d'individus à peindre & d'événemens à tracer; parce que les caracteres, les passions, & même leur langage, ont une teinte particuliere, qui varie presque à l'infini la somme de l'intérêt & celle du plaisir.

C'étoit là un trop beau sujet d'élever une grave & interminable dispute de mots, pour que certains littérateurs y aient manqué. Ils ont usé de l'occasion complettement; & la déraison a épuisé, dans des brochures enfantines, les contre-sens, les mauvaises plaisanteries & les injures. Cela devoit être ainsi, vu la profondeur du jugement de nos critiques & la sagacité de nos hommes de goût. Avec les noms de nos tragiques ressassés de toutes les manieres, & de longues exclamations, où leur mérite est surfait plutôt que senti, ils ne laissent pas que de faire des phrases qui, pour être vuides, n'en composent pas moins de nombreuses feuilles périodiques, & un déluge de pamphlets éphémeres.

Les tentatives les plus permises & qui peuvent devenir les plus heureuses, en combinant de nouveaux plaisirs, offensent une foule d'esprits revêches & bornés, occupés à tourner toute leur vie dans le même cercle. Depuis la dispute de *Ramus*, jusqu'à la dispute sur la musique Françoise, on a vu ces mêmes hommes combattre toute idée nouvelle, uniquement parce qu'elle avoit le malheur de l'être, lui opposer toutes sortes de contradictions; mais est-elle une fois reçue, (par cet ascendant que le bon sens obtiendra toujours sur la routine), ils courent précipitamment sur quelqu'autre vérité pour la persécuter & hâter son triomphe. Ne leur doit-on pas, sous ce point de vue, plutôt des actions de graces que des reproches?

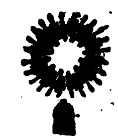
Quand on a le sentiment vif & profond de quelque vérité, il faut donc regarder ces contradictions comme devant servir à la mettre bientôt dans son plus beau jour. Notre théâtre touche à une révolution nécessaire & inévitable; tout lui en fait une loi: car il ne pourra obtenir desormais quelqu'influence sur la nation, qu'en changeant ses formes étroites & en adoptant des vues plus étendues, plus détaillées & plus philosophiques. Les querelles qui s'éleveront à ce sujet seront fort utiles, en ce qu'elles répandront des lumieres sur le grand art d'offrir des tableaux vrais de l'humaine nature, dans tous les états & dans tous les points de la vie: objet assez nouveau pour nos poëtes modernes, qui, au lieu de re-

garder au visage de l'homme, vont chercher des modeles imaginaires ou inanimés, & recrépir de vieilles pieces de théâtre, à l'aide de nouvelles rimes. Mais il faut des têtes sans prévention pour débattre ces points importans. Ils sont faits pour être discutés par des hommes d'un esprit juste, &, pour tout dire, neuf; & qui, laissant là le protocole des citations usitées, sachent penser d'après eux-mêmes. Qui pourroit, en attendant, représenter, quoique d'une maniere imparfaite, cette voix générale qui doit triompher? C'est sans doute la voix des hommes les plus éloignés du centre des factions, les moins corrompus par les livres, par les académies, par l'habitude, qui ne connoissent & ne jugent les ouvrages que par l'impression directe & profonde qu'ils font sur leurs ames. C'est à eux qu'il appartient de prononcer, parce qu'ils n'ont point le goût factice, le goût obtus de plusieurs littérateurs.

Comme on s'est attaché à peindre dans Moliere l'homme autant que l'écrivain, on a cru devoir joindre à cette piece plusieurs notes faites pour répandre du jour sur les détails. Les faits trop connus seront passés sous silence; d'autres qui le sont moins, seront suffisamment indiqués; quant à ceux qu'on n'aura peut-être vus nulle part, on avertit qu'ils ont été puisés dans une petite biographie assez rare, écrite dans un style plus que négligé, mais qui paroît en cela même ne

tendre aucun piege à la crédulité du lecteur. En voici le titre fidélement copié: *La vie de* JEAN-BAPTISTE POQUELIN DE MOLIERE, *trés-fameux comédien, tant par son personnage en théâtre que par ses œuvres qu'il a composés.*

A Bruxelles, chez Jean Smedt, à la Conversion de Saint-Augustin. 1706. *Avec privilege.*



PERSONNAGES.

MOLIERE, *Auteur Dramatique.*

CHAPELLE, *ami de Moliere.*

LA BEJART, *Comédienne, demeurant dans la maison de Moliere.*

ISABELLE, *fille de la Béjart, Comédienne.*

LA THORILLIERE, *Comédien, & ami de Moliere.*

FIRLON, *ennemi de Moliere.*

LE MARQUIS DE***.

LE COMTE DE***.

Mademoiselle T***, *jeune personne.*

LA FOREST, *servante de Moliere.*

LESBIN, *domestique de Moliere.*

La scène est à Paris, rue de Richelieu, chez Moliere.

MOLIERE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MOLIERE.

(Il entre sur la scene, tenant en main un cahier; il est fort agité, il appelle.)

LESBIN, Lesbin, Lesbin.... Ce drôle-là est fait pour tourmenter ma vie.... Lesbin, Lesbin, Lesbin!....

SCENE II.

MOLIERE, LESBIN.

LESBIN, *accourant.*

MONSIEUR....

MOLIERE, *en colere.*

Tu es entré dans mon cabinet?

LESBIN.

Oui, Monsieur.

MOLIERE.

Et quoi y faire?

LESBIN.

Eh! pardi, Monſieur, ranger vos livres, vos papiers, qui ſont là jetés tout-pêle-mêle....

MOLIERE.

Mes papiers!...tu t'es donc aviſé d'y toucher?.. réponds-moi.... tu m'as pris un cahier comme celui-ci?

LESBIN, *riant bêtement.*

Ne voilà-t-il pas un grand mal?... ſi c'étoit du papier blanc, à la bonne heure, vous pourriez gronder comme vous faites.... Allez, quoique nous ne ſachions pas lire, nous appercevons bien ce que c'eſt qu'une belle écriture.....

MOLIERE.

Eh bien, pendard! me diras-tu ſi as pris?...

LESBIN.

Oui, Monſieur, nous avons pris un papier comme celui-là, parce que nous l'avons trouvé par terre ſous votre bureau, & qu'il étoit tout partout griffonné.

MOLIERE.

Eh! qu'en as-tu fait, malheureux?... Où eſt-il? où eſt-il?

LESBIN.

Il n'eſt pas perdu, car nous l'avons bien employé.

MOLIERE.

Finiras-tu, bourreau, de me dire ce que tu en as fait?... J'en suis dans un tremblement.....

LESBIN.

Comme vous êtes pâle, pour si peu de chose!... Faire un train pareil à un pauvre domestique!..... Vous, philosophe!....

MOLIERE.

Mais voyez un peu ce drôle-là!

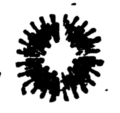
LESBIN.

Eh bien! vous allez le revoir, votre beau cahier, où il n'y a pas tant seulement grand comme le doigt de blanc.... Vous allez le revoir. (*Il sort.*)

SCENE III.

MOLIERE, *seul.*

L'IMBECILLE! il en aura fait quelque enveloppe... Au moins je respire. J'appréhendois fort qu'il ne s'en fût servi pour allumer du feu..... Un poëme auquel je travaille depuis tant d'années!... Je préfere cet ouvrage à toutes mes comédies....



SCENE IV.

MOLIERE, LESBIN, (*Lesbin entre tenant une tête à perruque, garnie d'une perruque toute papillottée.*)

LESBIN.

LE voilà, le voilà votre papier, bien employé, je m'en vante..... Grondez, grondez présentement, si nous sommes en faute.

MOLIERE, *dans la plus grande colere.*

Ah le bourreau! le bourreau! je ne m'y retrouverai jamais.... J'en perdrai la tête.... Pour cela, je suis bien malheureux!... Que de tems! que de soins! que de peines perdues!

LESBIN.

Il est vrai que nous avons été plus de deux heures à cette besogne; mais allez-vous nier à cette heure que vous ne m'avez pas dit vous-même ici tantôt de la mettre en papillottes?

MOLIERE.

Va-t-en, butor, esprit bouché..... Va-t-en. Retire-toi sur le champ, de peur que je ne t'assomme.

LESBIN, *à part.*

Il a le diable au corps avec son chiffon de papier.

MOLIERE.

Ah! quelle perte!.. Non, je ne me possède plus; puisque c'est ainsi.... (*Dans son dépit, il déchire son cahier & le jette au nez de Lesbin.*) tiens, tiens, ôte-moi tout cela de dessous les yeux.... Brûle, brûle tout, que je n'en revoye jamais un seul morceau.... pas un seul morceau, entends-tu? ou je te chasse.... Et si jamais tu oses toucher au moindre de mes papiers.... Mais j'aurai toujours la clef sur moi....

LESBIN.

Monsieur.

MOLIERE, *le menacant.*

– Si tu ne t'en vas tout de suite...... prends garde.... replique, replique un seul mot.

LESBIN, *ramassant les morceaux de papier.*

Mais attendez, du moins, que j'emporte tout... (*A la porte.*) Donnez-vous bien de la peine à mettre sa perruque en papillottes!... Voilà comme on vous traite!

SCENE V.

MOLIERE, *seul.*

C'EN est donc fait de mon poëme chéri.... (*). Je faisois cette traduction avec tant de volupté. J'a-

(*) Le fait est vrai. Moliere avoit étudié & traduit

vois rendu plusieurs morceaux si heureusement. Il règne dans ce Lucrece une si belle philosophie; si bien d'accord avec mes pensées..... Allons, Moliere, allons; le sort te condamne à n'être jamais qu'un faiseur de comédies.... Ah! qu'il me faut de courage pour supporter cet accident!.... Mais je me suis trop abandonné à ma premiere vivacité.!. Il ne m'eût peut-être pas été impossible d'en retrouver la plus grande partie.... Oui, en rassemblant avec patience les fragmens...... &, d'ailleurs, à quoi sert de brûler l'autre moitié... Lesbin, Lesbin!

SCENE

---

tout Lucrece; & il auroit publié cette traduction sans cet accident. Le domestique à qui il avoit ordonné de mettre sa perruque sous le papier, prit un cahier de sa traduction pour faire des papillottes. Moliere, facile à s'indigner, fut si ému de cette aventure, que, dans sa colere, il jeta au feu le reste de sa traduction & il ne tarda point à s'en repentir. Montesquieu & Fénelon perdirent de même, dit-on, deux ouvrages considérables par des bévues de valets. A mesure qu'il avoit travaillé à cette traduction, Moliere l'avoit lue à Rohault le Physicien. Ce qui prouve le goût & le bon sens de Moliere, c'est qu'il avoit rendu en prose toutes les matieres philosophiques, & qu'il avoit réservé les vers pour toutes les belles descriptions de Lucrece. Il a inséré dans son Misanthrope un morceau imité de ce Poëte.

SCENE VI.

MOLIERE, LESBIN.

LESBIN, *derriere le théâtre.*

MONSIEUR.

MOLIERE.

Rapporte-moi tout ce que tu as ramassé, & jusqu'au moindre petit morceau, entends-tu? que rien ne se perde.

LESBIN, *entrant.*

Quoi! Monsieur, ce que vous venez de déchirer tout à l'heure?...

MOLIERE.

Oui, oui, dépêche-toi de me tout rapporter.

LESBIN.

Ah! ça, Monsieur, si vous le faites exprès, vous n'avez qu'à dire.... vos lubies, à la fin, me feront tourner la cervelle.

MOLIERE, *avec une colere concentrée.*

Je parie qu'il a déjà tout brûlé.

LESBIN.

Mais n'ai-je pas bien fait?

MOLIERE.

Est-il possible? Ah Ciel!

LESBIN.

(*A part.*) Ah quel homme! quel homme! (*haut.*) Comment, ne m'avez-vous pas dít de brûler tout, & ſous peine....

MOLIERE.

Oui, oui, maraud, oui, je te l'ai dit: tu as bien fait. A merveille, butor.... Va-t-en, & laiſſe-moi en repos; ſortiras-tu bien vîte.

LESBIN, *en ſortant.*

Oh! que de patience il faut avoir!

SCENE VII.

MOLIERE, CHAPELLE.

CHAPELLE.

QU'EST-CE donc, Moliere? vous voilà de bien mauvaiſe humeur (*).

MOLIERE.

Il eſt vrai.

(*) Chapelle reprochoit toujours à Moliere ſon humeur rêveuſe. Il vouloit qu'il fût d'une ſociété auſſi agréable que la ſienne; il le vouloit aſſujettir à ſon caractere, & que, ſans s'embarraſſer de rien, il fût toujours préparé à la joie & à la diſſipation.

CHAPELLE.

Tous les jours un visage plus triste ! Mais quel contraste, mon ami, entre votre personne & vos écrits !... Tandis que votre génie divertit toute la France, il ne vous inspire pour votre compte que des idées mélancoliques...... Allons, prenez sur vous... De la gaieté...

MOLIERE.

Je renoncerois volontiers à toutes les comédies du monde, & je donnerois de bon cœur mon théâtre & mes acteurs à tous les diables.

CHAPELLE.

Ah! de la modération.... A vous entendre, on diroit que vous êtes dégoûté d'écrire.

MOLIERE.

Et qui ne le seroit pas à ma place?

CHAPELLE.

Je ne vois pas trop pourquoi.... Outre l'approbation publique, vous avez gagné le suffrage de notre glorieux Monarque, & par dessus le marché une assez bonne pension; ce qui ne gâte rien à l'affaire.

MOLIERE.

Je sais ce que je lui dois de reconnoissance; & c'est ce sentiment qui me soutient dans ma pénible carriere: car autrement, j'aimerois mieux, voyez-vous, porter le mousquet, traîner une besace, que de continuer la cruelle vie d'avoir des comédies à faire, &, qui plus est, des comédiens à conduire.

CHAPELLE.

Mais quel motif vous a inſpiré ce prompt dégoût.... dites-moi ce que vous avez?

MOLIERE.

J'ai.... j'ai mille ſujets de chagrin. Le public eſt d'une ingratitude, d'un caprice!... Aujourd'hui il paroît content, demain il ne l'eſt plus. Il rejette d'abord avec dédain ce qu'il applaudit enſuite avec transport: & puis, les perſécutions de mes ennemis, leurs ſourdes intrigues, leurs cabales, leur triomphe enfin, malgré qu'on les connoiſſe pour ce qu'ils ſont.

CHAPELLE.

Ah! j'entends..... la défenſe de repréſenter l'Impoſteur eſt un poids dont vous ne pouvez vous délivrer.

MOLIERE.

Eh! prétendez vous que je demeure calme à un pareil affront? Une piece annoncée depuis ſi longtems, le public aſſemblé, la ſalle éclairée; un quart d'heure avant la repréſentation, au moment même arrive, comme un coup de foudre, l'ordre fatal, l'ordre du Roi.

CHAPELLE.

Mais le Roi, à ce qu'il me ſemble, avoit déjà interdit une fois cette comédie; il y avoit une témé-

tité inquie à violer son ordre, & vous êtes coupable (*)....

MOLIERE, *vivément.*

Je ne suis point coupable; le Roi, après la défense, avoit voulu lire la piece: l'ayant lue, il l'avoit approuvée; sa justice avoit daigné lever l'interdiction. Malheureusement la permission n'étoit que verbale. Il partit pour la Flandre, où ses conquêtes l'occupent tout entier; mes ennemis ont profité de son éloignement pour m'opposer de nouveaux obstacles; mais j'ai dépêché vers Sa Majesté un homme intelligent & zélé, & j'attends d'un moment à l'autre la permission, telle qu'on l'exige.

CHAPELLE.

A la bonne heure... il faut attendre...

MOLIERE.

Que vous parlez fort à votre aise!... Mais ceux qui n'ont pas voulu me croire, verront qu'on fait tort à Moliere, quand on le soupçonne d'altérer la vérité, même pour son plus cher intérêt; & les infâmes hypocrites, apprenant que leur triomphe aura été court, frémiront dans l'attente des rayons vengeurs que je vais rassembler sur leur front.

(*) On présume faussement que Moliere vouloit profiter de l'absence du Roi, pour faire passer sa piece; la permission de la jouer n'étant point par écrit.

CHAPELLE.

Il faut avouer auſſi que vous avez été bien imprudent, en allant démaſquer d'une main violente cette eſpece d'hommes dangereux que vous auriez du ménager.

MOLIERE.

Ménager, dites-vous? ménager! oh! que je ſuis loin de vos idées!.. Eh! contre qui écrire avec force, s'il vous plait? Ce ſont là les vrais ennemis de l'ordre. Il eſt bien incroyable qu'on me blâme par où je mériterois quelques louanges. Qu'y a-t-il de plus funeſte au monde que l'hypocriſie? Ce vice s'allie avec tous les autres vices, & exclut toutes les vertus. Il outrage la religion, en ſe couvrant de ſon voile reſpectable. Il n'y a ni préſervatif, ni bouclier contre l'hypocrite; comme il tient une arme ſacrée, il vous égorge en levant les yeux au ciel. Les autres criminels ont des remords qui quelquefois préviennent, ou expient le crime, l'hypocrite n'en a point. . . . Ah! s'il m'étoit permis de tout peindre! ſous quelles couleurs plus effrayantes encore ſortiroit le tableau de leur conduite! Mais patience, que le Roi daigne m'encourager contre ces ſerpens d'autant plus à craindre qu'ils ſe gliſſent partout en ſe repliant ſous mille formes diverſes (*), & l'on verra ſi Moliere eſt fait pour pardonner aux monſtres de la ſociété.

(*) Moliere avoit fait ſa piece du Tartuffe & l'avoit lue à Ninon Lenclos, lorſque celle-ci lui conta l'hiſtoire d'un

CHAPELLE.

Je crains de ne point vous voir réussir. Croyez-moi : on ne souffrira jamais cette piece-là.

MOLIERE, *vivement.*

Et l'on souffre bien Scaramouche hermite !..

CHAPELLE.

Cette piece ne joue que le ciel & la religion ; au lieu que la vôtre joue les hypocrites. . . (*) ; cela est bien différent pour eux.

MOLIERE.

Et il faut dévorer paisiblement de telles contradictions.

CHAPELLE.

Vous avez raison ; mais vous vous échauffez trop & vainement. Je voudrois vous voir plus calme ; vous nous donnez au théâtre des scenes plaisantes, vraiment comiques, & dans l'intérieur de votre maison, vous n'enfantez que des pensées tristes. .

---

autre hypocrite plus renforcé, plus souple, plus profond charlatan de dévotion ; de telle sorte que Moliere regretta d'avoir tracé son plan sans avoir entendu ce récit, dont il eût profité, & qui, selon lui, auroit fait une toute autre piece, bien supérieure à celle que nous connoissons. Après cela que les critiques viennent borner l'art & nous dire gravement : *ici le point de perfection est trouvé.*

(*) C'est le mot de M. le Prince, lorsqu'on eut défendu le Tartuffe.

MOLIERE.

J'étudie les hommes, leurs mœurs, leurs actions; & depuis que j'apprends à les connoître, à lire dans leurs cœurs, je puis faire rire sans doute; mais, s'il faut l'avouer, je n'ai plus envie de rire.

CHAPELLE.

Tant pis, il n'y a que cela de bon dans le monde: toujours des soucis en tête!.. Voilà donc ce qui revient de cet amour de la renommée? Et si vous renonciez à cette trompeuse idole; si, au lieu de poursuivre une chimere, vous choisissiez des plaisirs sûrs, aisés, tranquilles, comme font tous les gens sages; comme je fais... le champagne, pere de la joie, mieux que Séneque, console & dissipe tous les chagrins.

MOLIERE.

Chacun a ses goûts & ses voluptés... Vous aimez les plaisirs de la table; ils me plaisent beaucoup moins... Me réfugier dans mon cabinet, dans ma chere solitude, & y tracer en paix le tableau des travers que je dois combattre, afin d'en corriger, s'il se peut, les hommes, voilà mes jouissances.

CHAPELLE.

Et les corrigez-vous?

MOLIERE.

Cela m'est, dit-on, quelquefois arrivé... j'ai pu guérir mon siecle de quelques erreurs ou de quelques folies. (*)

(*) Moliere fut le bienfaiteur du genre humain, lorsqu'il

CHAPELLE.

Mais, Moliere, n'est-ce point là un trait de vanité. Précepteur du genre humain, ou du moins prétendant à ce haut titre, vous voulez donc à toute force lui donner des leçons, pour le plaisir superbe de le tancer publiquement?

MOLIERE.

Il est impossible que je ne ressente pas quelque indignation secrette contre l'espece vicieuse que j'attaque; mais bientôt la pitié succede; ma haine est pour le vice, & ma compassion pour le coupable.

CHAPELLE.

Que de travaux!.. Que de veilles perdues! Tenez, mon cher Moliere, tout cela n'est pas le bonheur; je vois, avec amertume, que vous poursuivez de purs fantômes... croyez-moi: laissez là le théâtre; c'est aujourd'hui une carriere trop orageuse.. la promenade, la conversation, la table (*); voilà ce qui s'appelle vivre... le reste est folie.

---

attaqua la médecine tyrannique de son tems où l'on saignoit outre mesure, & où les médecins étoient des especes de despotes, qui, d'un ton dogmatique, prononçoient, sans appel & sans modification, des sentences meurtrieres; la médecine est devenue plus humaine, & c'est peut-être grace à lui; elle suit, elle consulte aujourd'hui la nature; elle compose avec le malade, & elle n'en vaut que mieux.

(*) La mode du tems autorisoit les buveurs à passer quelquefois les bornes; & ce n'étoit point un scandale. Boileau, moralisant un jour Chapelle, s'enivra avec lui, tout

MOLIERE.

Tout homme se doit au travail d'après le talent qu'il a reçu de la nature... je me trouve engagé dans une carriere difficile, il est vrai..., mais la gloire est au bout.

CHAPELLE.

Quelle sorte de jouissance trouvez-vous donc dans cette gloire que vous me vantez à tout propos?

MOLIERE, *souriant.*

Oh! c'est là notre secret...

CHAPELLE.

Pauvre ami! Que vous achetez cher cette réputation pénible qu'on vous conteste encore! Tous les jours je vous surprends, tantôt vous plaignant de vos ennemis littéraires, tantôt des cagots qui vous persécutent plus cruellement encore. Livré d'un côté aux critiques impitoyables, harcelé de l'autre par la satyre insolente; tout, jusqu'à l'histoire de votre maison, devient l'objet de la ma-

---

en lui recommandant la tempérance. Chapelle fit ce quatrain sur le satyrique :

O Dieux! que j'épargne de bile,
Et d'injures au genre humain,
Lorsque, versant ta lampe d'huile,
Je te mets le verre à la main!

La lampe d'huile peint à merveille le laborieux talent de l'exact versificateur.

ligne curiosité du public. On parle des femmes que vous avez chez vous, de la mere, de la fille...

MOLIERE.

Le public, là-dessus, dira ce qu'il voudra. Je suis bien avec ma conscience, voilà le principal. Je ne prétends point valoir mieux qu'un autre. Ma conduite est exposée, dites-vous, aux discours de la ville; tant mieux, j'en serai nécessairement meilleur. On a fait mille contes ridicules sur la Béjart; mais le fait est que je ne lui suis attaché qu'à raison de sa prudence, de son économie & du rare talent d'actrice que vous lui connoissez.

CHAPELLE.

Et sa fille?

MOLIERE.

Je l'aime, & ne m'en défends pas; la mere est jalouse. Elle a formé le projet de devenir ma femme; c'est dans cette vue qu'elle a laissé courir certains bruits dont personne mieux que moi ne connoît toute la fausseté. C'est sa fille qu'avant peu je compte épouser... gardez-vous, mon ami, de divulguer ce que je vous confie.

CHAPELLE.

Soyez tranquille... mais qui vous consolera de tous ces propos impertinens qui s'attachent à votre nom?

MOLIERE.

Oh! je me place bien haut, bien haut au-dessus de ces miseres-là.

CHAPELLE.

Se ſevrer de tous les plaiſirs! Ne prendre aucun divertiſſement!.. Retranché dans votre inacceſſible cabinet, toujours ſolitaire, triſte, & méditatif!.. je n'en reviens point.

MOLIERE, *un peu impatienté.*

Comme je ne conçois pas les voluptés réſervées à votre vie pareſſeuſe, inactive, indolente, libertine, vous ne devinerez jamais quels ſont mes contentemens.

CHAPELLE, *en riant.*

Oh! j'y ſuis... l'amour du beau ſexe ne vous inſpire pas moins que l'amour de la gloire; & voilà pourquoi vous vous jetez dans la lice du théâtre. . . Amoureux fou d'une comédienne...

MOLIERE.

Taiſez-vous, indiſcret, & ménagez vos amis... rien ne néceſſite ici que l'on aille ſcruter juſque dans l'ombre de ma vie domeſtique (*): je ſuis beaucoup plus indulgent que vous ne l'êtes.

(*) Il n'aimoit point le jeu, mais beaucoup les femmes; & l'on pourroit aſſurer que ce goût l'avoit attaché au théâtre. Aſſez inconſtant, il ſe mettoit peu en peine d'être aimé, excepté de ſa femme dont il auroit acheté la tendreſſe pour toute choſe au monde; mais ayant été malheureux de ce côté-là, il avoit la prudence de n'en parler jamais qu'à ſes deux plus intimes amis, encore étoit ce rarement.

CHAPELLE.

Adieu, mon cher & infortuné Moliere; je vous souhaiterois une toute autre existence; une vie douce, riante, agréable, qui se passât entre amis & propos joyeux, le verre à la main... Horace, qu'il vous en souvienne, buvoit le falerne... & vous ne rougissez point d'être un buveur de lait!

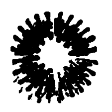
MOLIERE.

Ma santé s'en accommode (*).

CHAPELLE.

Et votre gaieté en souffre...... Qui dédaigne Bacchus, est voué à la mélancolie.. Je voudrois vous voir couler vos instans dans un heureux loisir; mais les vœux que je fais pour votre repos seront toujours bien vains, tant que vous serez auteur.

(*) Moliere étoit devenu valétudinaire de bonne heure, & il étoit réduit à ne vivre que de lait. Une toux qu'il avoit négligée & qui étoit dégénérée en fluxion & en crachement de sang, l'obligeoit au régime le plus austere. Il l'observa presque le reste de ses jours, & il n'avoit plus d'autres plaisirs dans le monde que le travail du cabinet & la conversation de ses amis. Il leur ouvroit son cœur, leur contoit ses chagrins domestiques, & il étoit soulagé.

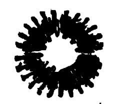


SCENE VIII.

MOLIERE, *seul.*

Et nous sommes amis, quoique aussi opposés dans nos goûts!.. Il ne chérit que des passe-tems frivoles (*); mais il y a vingt ans que nous nous connoissons; une liaison ancienne, jointe à la connoissance de son ame qui est droite & franche, remplace la sympathie de l'amitié. On passe si rapidement sur la terre, qu'on n'a que le tems de prendre ses amis, & non de les choisir . . . mais Isabelle ne vient point... elle seule écarte les nuages qui m'assiegent; & quand je la vois, il me semble que tout s'éclaire autour de moi.

(*) Chapelle étoit trop dissipé pour être un ami consolant. Trop livré aux plaisirs de la société, il n'avoit pas le tems de cultiver l'amitié. On l'annonçoit six mois d'avance, avant que de pouvoir le servir aux convives; génie supérieur à table, il abondoit en saillies réjouissantes; & les profonds écrivains étoient tous éclipsés. Rohault & Mignard dédommageoient moliere de la légéreté de Chapelle.



SCENE IX.

MOLIERE, ISABELLE.

ISABELLE, *se montrant.*

PUIS-JE entrer ?

MOLIERE, *allant à elle.*

Eh ! je ne désire, je ne veux, je n'appelle que vous... Mais qu'y a-t-il ? vous tremblez...

ISABELLE.

Oui, je crains toujours que maman ne nous surprenne... elle est toujours sur mes pas... si elle alloit découvrir que nous nous aimons...

MOLIERE.

Qui le lui diroit ? D'où s'appercevroit-elle ?..

ISABELLE.

Si elle ne devine pas vos sentimens, elle pourra pénétrer les miens.

MOLIERE.

Eh ! pourquoi liroit-elle plutôt dans votre cœur ?

ISABELLE.

Parce que j'aime plus que vous n'aimez.

MOLIERE.

Pour cela, je n'en crois rien.

ISABELLE.

Rien n'eſt plus vrai cependant... je vous donne toutes les marques d'amour que la vertu ne défend pas; & vous, que faites vous pour moi?

MOLIERE.

Si je ne ſuis pas encore votre époux, croyez qu'il me tarde, encore plus qu'à vous, que cela ſoit. Je vous ai fait le ferment que je n'aurois point d'autre femme que vous; je le remplirai... (*): mais j'ai à ménager votre mere. Elle eſt d'un caractere emporté, violent, difficile. Jalouſe de vos charmes, pour tout dire en un mot, elle eſt votre rivale.

ISABELLE.

Je le ſais, & voilà ce qui m'alarme.

MOLIERE.

Allez, vous êtes une enfant... (†) ne fûtes-

(*) Moliere, en formant ſa troupe, ſe prit d'une forte amitié pour la Béjart, comédienne. Elle avoit eu une fille d'un gentilhomme d'Avignon, nommé M. de Modene, avec qui la mere avoit contracté un mariage caché. Cette petite fille, accoutumée avec Moliere, l'appela ſon mari dès ſon enfance; & à meſure qu'elle croiſſoit, ce nom déplaiſoit moins à Moliere; la mere ne penſoit à rien moins qu'à ce qui arriva dans la ſuite. Elle devint effectivement la femme de cet homme illuſtre, & fit ſon malheur.

(†) Moliere excelloit dans les ſcenes de brouilleries & de raccommodemens, & il les varioit aiſément, parce que

vous pas dans tous les tems l'objet de ma tendresse? Se ralentiroit-elle aujourd'hui? Non non... laissez-moi saisir l'instant où je pourrai vous avouer pour femme sans fâcher votre mere... je ne veux point me séparer d'elle; & vous lui devez trop, pour ne pas approuver mes projets.

ISABELLE, *effrayée.*

O ciel!.. Je vous l'avois bien dit, qu'elle étoit toujours sur mes pas... je l'entends... elle va me maltraiter, si elle nous rencontre tête à tête.

MOLIERE.

Ne vous troublez point... Avez-vous là un rôle dans votre poche?

ISABELLE.

Oui, j'ai celui de Marianne...

MOLIERE.

Bon!.. vîte, commencez vers le milieu... (*): je vous gronderai un peu, autant que je le pourrai..

---

ces mêmes scenes étoient très-fréquentes dans son domestique entre lui & sa femme. On voit qu'il mettoit tout à profit.

(*) Tout le monde sait l'anecdote qui fait tant d'honneur à la présence d'esprit de Moliere, & comme quoi il empêcha Chapelle & plusieurs convives, pleinement ivres, de se noyer. Ces furieux, l'épée à la main, couroient droit à la riviere. Moliere leur persuada de réserver une action aussi mémorable pour la clarté du jour & devant d'honorables témoins, qu'alors il se feroit une gloire d'être de la partie. Voici une autre aventure où Chapelle eut besoin de Moliere,

& pourvu que le ton de ma voix n'aille pas me trahir. . .

---

qui arrangea un grand débat avec une justesse d'esprit non moins remarquable. Chapelle revenoit d'Auteuil, à son ordinaire, bien rempli de vin. Il eut querelle au milieu de la petite prairie d'Hauteville, avec son valet de chambre nommé *Godemer*, qui le servoit depuis plus de trente ans. Ce vieux domestique avoit l'honneur d'être toujours dans le carrosse de son maître. Il prit fantaisie à Chapelle, en descendant d'Auteuil, de lui faire perdre cette prérogative & de le faire monter derriere son carrosse. Godemer, accoutumé aux caprices que le vin causoit à son maître, ne se mit pas beaucoup en peine d'exécuter ses ordres. Celui-ci se mit en colere & le maltraita beaucoup. Le cocher descend de son siege pour aller les séparer. Godemer en profite pour se jeter dehors; mais Chapelle irrité le poursuit & le prend au collet, & le cocher ne savoit plus comment séparer les combattans; heureusement Moliere & Baron, qui étoient à leur fenêtre, apperçurent de loin la rixe; ils crurent que les domestiques de Chapelle l'assommoient, ils accoururent au plus vîte. Baron, comme le plus ingambe, arriva le premier & fit cesser les coups; mais il fallut Moliere pour terminer le différend. Ah! Moliere, dit Chapelle, puisque vous voilà, jugez si j'ai tort. Ce coquin de Godemer s'est lancé dans mon carrosse, comme si c'étoit à un valet de figurer avec moi... Avec votre permission, vous ne savez ce que vous dites, répondit Godemer: Monsieur sait que je suis en possession du devant de votre carrosse, depuis plus de trente ans; pourquoi voulez-vous me l'ôter aujourd'hui sans raison? Vous êtes un insolent qui perdez le respect, répliqua Chapelle: si j'ai voulu vous permettre de montrer

SCENE X.

LA BEJART, *dans le fond.* MOLIERE; ISABELLE, *faiſant le rôle de Marianne.*

MOLIERE, *faiſant le rôle d'Orgon.*

C'EST *parler ſagement : dites-moi donc, ma fille,*
Qu'en toute ſa perſonne un haut mérite brille,
Qu'il touche votre cœur & qu'il vous ſeroit doux
De le voir, par mon choix, devenir votre époux.
Eh!...

MARIANNE.

Eh!

ORGON.

Qu'eſt-ce?

---

dans mon carroſſe, je ne le veux plus; je ſuis le maître & vous irez derriere ou à pied. Y a-t-il de la juſtice à cela, crioit Godemer? Me faire aller à pied préſentement que je ſuis vieux & que je vous ai ſi bien ſervi pendant ſi longtems! Il falloit m'y faire aller pendant que j'étois jeune; j'avois des jambes alors, mais à préſent je ne puis plus marcher. Vous m'avez accoutumé au carroſſe, je ne puis plus m'en paſſer, & je ſerois deshonoré, ſi l'on me voyoit aujourd'hui derriere. Jugez-nous, Moliere, je vous en prie, dit Chapelle, & dictez l'arrêt convenable. Eh bien! puiſque vous vous en rapportez à moi, dit Moliere, je vais tâcher de

MARIANNE.

Plait-il?

ORGON.

Quoi?

MARIANNE.

Me suis-je méprise?

ORGON.

Comment!

MARIANNE.

Qui voulez-vous, mon pere, que je dise
Qui me touche le cœur & qu'il me seroit doux
De voir, par votre choix, devenir mon époux?

---

vous mettre d'accord. Vous, Godemer, vous avez tort de perdre le respect envers votre maître, qui peut vous faire aller comme il voudra; il ne faut pas abuser de sa bonté; ainsi je vous condamne à monter derriere son carrosse jusqu'au bout de la prairie; & là, vous lui demanderez fort humblement la permission d'y rentrer; je suis bien sûr qu'alors il vous l'accordera. Parbleu! s'écria Chapelle, voilà un jugement qui vous fera honneur dans le monde; tenez, Moliere, vous avez fait de belle choses: mais jamais vous n'avez donné une marque d'esprit si brillante; je lui fais grace entiere en faveur du jugement qui me paroît unique; ma foi, mon cher Moliere, ajouta-t-il encore, je vous suis obligé: car cette affaire-là m'embarrassoit en diable. Elle avoit au fond sa difficulté. Adieu, Moliere, adieu: tu juges, en vérité, mieux qu'homme en France.

MOLIERE, *du ton de la réprimande.*

Mademoiselle, Mademoiselle, vous avez une tête, une tête!.. vous allez avec une volubilité!.. soyez donc, je vous prie, plus attentive & appuyez davantage... votre étourderie pourroit s'étendre jusque sur la scene, & le parterre alors... vous le savez; il prend de l'humeur... Recommencez. Je ne suis pas content de ce ton-là... Allons point de mines; songez Mademoiselle, que c'est pour votre bien.

MARIANNE.

Qui voulez-vous, mon pere, que je dise
Qui me touche le cœur & qu'il me seroit doux
De voir, par votre choix, devenir mon époux?

MOLIERE.

Bien! *Tartuffe... (Se retournant comme par hasard & saluant la Béjart.)*

Pardon, Madame, je ne vous ai point apperçue.. nous répétions la scene entre Marianne & Orgon. Voici le rôle qu'elle ne possede pas encore à ma fantaisie, mais cela viendra.

LA BEJART.

Mais quelle nécessité, je vous prie, de répéter un rôle, pour une comédie qui est défendue?

MOLIERE.

Madame, y pensez-vous? D'un moment à l'autre elle peut-être représentée. J'ai plus que de l'espérance. J'ai l'agréable certitude qu'au retour de notre cher camarade, la justice & la bonté du Roi donneront un libre cours à nos talents... il est donc de

la prudence d'être toujours prêt, afin de répondre comme nous le devons à l'attente du public, ardent de nouveautés & qui sera très-impatient de voir celle-ci, par tout le bien & tout le mal qu'on en a dit.

LA BEJART.

Et vous, Mademoiselle, qui vous a permis de venir ici répéter un rôle avec Monsieur, sans mon aveu?

MOLIERE.

Ah! pardonnez lui, Madame, je n'ai que ma piece en tête, & j'avois fait prier, Mademoiselle, de vouloir bien descendre, afin qu'en cas de succès, rien ne pût retarder...

LA BEJART, *à sa fille.*

Sortez, Mademoiselle.

ISABELLE, *à voix basse.*

Vous me grondez, & c'est assurément pour rien.

LA BEJART.

Que dites-vous là! Vous murmurez, je crois?

ISABELLE.

Maman, je continuois tout bas mon rôle.

LA BEJART.

Je vous défends, dorénavant, de répéter vos rôles, avec d'autres qu'avec moi.

ISABELLE.

Mais, maman, Moliere est l'auteur de la piece,

& vous ne sauriez m'enseigner tout ce qu'il m'enseigneroit.

LA BEJART.

Sortez, raisonneuse, & ne repliquez pas.

SCENE XI.

MOLIERE, LA BEJART.

LA BEJART.

MAIS avez vous entendu comme elle répond?

MOLIERE.

Faites lui grace, Madame; pourquoi voulez-vous aussi m'ôter la gloire de la former à la déclamation.

LA BEJART.

Je crains que ma fille ne soit pas aussi simple que vous le dites, & je crois vous connoître enfin l'un & l'autre.

MOLIERE.

Comment? Je ne comprends point...

LA BEJART.

Puisqu'il faut vous parler plus clairement, vous commencez à regarder ma fille avec trop de tendresse.

MOLIERE.

Je l'aimai dès le berceau...

LA BEJART.

Votre conduite avec elle a pris un nouveau caractere, qui me feroit penser....

MOLIERE.

Je l'ai toujours regardée comme ma fille; enfant je la caressois, sans blesser la décence; cela ne m'est plus permis aujourd'hui, voilà toute la différence que j'y vois.

LA BEJART.

Soyez franc; &, si vous l'aimez, en galant homme déclarez-le à sa mere.

MOLIERE.

(*A part.*) (*Haut.*)

Qu'elle ruse de femme!.. Moi, vous le savez, je la vois, je la chéris, je la traite en pere.

LA BEJART.

Si c'est en pere, pourquoi tardez-vous à lui assurer un sort?

MOLIERE, *vivement.*

Vous voulez la marier, Madame?..

LA BEJART.

(*A part.*) (*Haut.*)

Comme il m'échappe! Non, elle est trop jeune.

MOLIERE.

Je crois quelle est dans l'âge où l'on peut accepter un époux... je l'établirai.... que puis-je faire de plus?

LA

LA BEJART.

Mais vous pourriez lui servir de pere.

MOLIERE.

C'est bien là mon dessein. . . nommez-moi celui qui pourroit lui convenir.

LA BEJART.

Vous êtes un ingrat, Moliere. . . vous ne voulez point m'entendre; j'avois des droits sur votre cœur, je les ai perdus, moi qui fais profession de tant d'attachement à votre personne; moi qui, dans tous les tems, ai servi vos plus chers intérêts. Est-il possible après un dévouement aussi absolu que ma conduite ait le malheur de vous déplaire?

MOLIERE.

Votre conduite ne me déplaît point, Madame.

LA BEJART.

C'est donc la personne?

MOLIERE.

Eh non, Madame! Nous serons toujours amis...

LA BEJART.

Croyez-moi: il vous faut une femme qui ne soit pas une enfant; gardez-vous de la premiere jeunesse; il vous faut, dis-je, une femme sensée, qui vous apporte dot de fidélité, de tendresse & de flexibilité dans l'humeur: vous n'êtes pas un homme aisé à marier, & vous ne vous doutez point combien vous êtes difficile à vivre. Je le sais par expérience; &, pour que vous soyez engagé de maniere à n'être pas malheureux...

MOLIERE.

Auffi, Madame, le mariage me fait une peur!...

LA BEJART.

C'eft un autre tort... Ce n'eft point le lien qui doit vous épouvanter, mais le choix. A quoi vous fert cette raifon que vous dépofez dans vos ouvrages, fi elle ne vous apprend à difcerner les cœurs qui vous font vraiment attachés. Egaré par une fantaifie paffagere, vous pourriez faire une folie qui feroit le malheur de toute votre vie; prenez-y garde: c'eft un confeil que je vous donne, fans autre intérêt que le defir de vous voir heureux... je fais mieux que vous, peut-être, ce qu'il vous faudroit.

MOLIERE.

Eh bien! Madame, lorfqu'il s'agira de faire un choix, je vous confulterai.

LA BEJART.

(*A part.*) (*Haut.*)

Avec quelle adreffe il élude fans ceffe. Vous n'aurez jamais à vous repentir de m'avoir écoutée.

MOLIERE.

J'en fuis convaincu; plus l'on avance dans la vie, plus on eft en état d'apprendre aux autres l'art de vivre.

LA BEJART, *piquée.*

Il ne s'agit point ici de la prudence que donne le nombre des années, Moliere: beaucoup d'hommes

avancent en âge, ſans devenir plus ſages ni plus prudens.

MOLIERE.

J'aime ce trait d'enjouement; il me fait ſortir du ſérieux où je tombois... (*Avec exclamation.*) Ah! Madame, voici notre cher camarade.

SCENE XII.

MOLIERE, LA BEJART, LA THORILLIERE, *en habit de campagne*, LESBIN.

MOLIERE.

Soyez, ſoyez le bien venu, mon cher la Thorilliere; mon impatience étoit au comble; embraſſez-moi, aimable homme. Certes vous avez fait diligence; eh bien?

LA THORILLIERE, *embraſſant Moliere.*

Bonnes nouvelles! Bonnes nouvelles! (*Tirant un porte-feuille.*) Tenez, voilà l'ordre ſigné de la main du Roi, qui révoque, qui anéantit la fatale interdiction.

MOLIERE, *lui ſautant au cou.*

Vous me rendez l'ame, la vie, le courage... Ah! mon cher ami! ah! le grand Monarque! je conſacre toute ma vie à ſes divertiſſemens... je ſuis payé, récompenſé d'avance de tous mes travaux...

Holà quelqu'un ! (*Lesbin paroît.*) Allez vîte, que l'on arrache les affiches, que l'on en fasse de nouvelles, que l'on annonce pour ce soir *la représentation de l'Imposteur*... Ah ! ah ! Messieurs les cagots, je vous tiens !.. voici mon tour ! .. quelles rumeurs dans leur sainte cohorte ! (*A Lesbin.*) Eh ! va donc.

LESBIN.

Oui, Monsieur ; nous allons arracher les vieilles affiches & crier au coin de rues, de toutes nos forces : *ce soir, ce soir on donnera l'Imposteur & par ordre du Roi.* (En criant) *Par ordre du Roi.* N'est-il pas vrai, Monsieur, que je ferai bien de crier cela à tous les passans, afin qu'ils l'entendent.

MOLIERE.

Oui, cours, cours ; que ta voix perce l'oreille & le cœur de mes ennemis ; qu'ils pâlissent à cette annonce imprévue qui doit commencer leur supplice... (*A la Bejart.*) & vous, Madame, ne perdez pas un seul instant ; allez répéter votre rôle avec votre fille.... songez surtout à notre derniere conversation ; elle rouloit sur ces convenances toujours trop oubliées sur la scene.

LA BEJART, *un peu piquée.*

Je sais... je sais, Moliere...

MOLIERE, *frappant du pied.*

Vous savez... vous savez... de grace songez-y ; point de parure, point d'ajustemens. Le public n'a pas besoin de vos atours. Ne savez-vous pas que vous êtes malade dans la piece ?

LA BEJART.

Mais a-t-on jamais pris garde avant vous à de pareilles minuties?

MOLIERE, *d'un ton sérieux.*

Madame, tout ce qui altere la vérité est de la plus grande conséquence (*). Le costume aide à l'illusion autant que le jeu; & comme un rien détruit cette illusion précieuse, rien n'est à négliger. Traitez-moi de bisarre, de fantasque, mais faites aujourd'hui ce que je vous demande; il est si facile de substituer un habillement simple & convenable à la situation où vous (†) vous trouvez.

(*) Moliere étoit attentif aux détails, non comme devant remplacer l'action & l'éloquence, mais comme faits pour leur prêter une nouvelle énergie, en conservant la vérité & prolongeant l'illusion. Ces détails qu'on n'a pas craint d'employer dans le genre nouveau, appelé drame, ne le constituent pas, ainsi que voudroit le faire entendre la tourbe des détracteurs; il unit à l'intérêt la pantomime, si nécessaire & totalement oubliée dans la tragédie, où l'on ne voit que conversations sur conversations, qui se font toujours debout. Le *parlage* a trop régné sur notre scene; il est tems que l'action le remplace.

(†) Ceci a rapport à la femme de Moliere qui, devant jouer un jour dans le *Tartuffe*, s'étoit fait faire un habit magnifique, sans en rien dire à son mari, & qui fut fort étonnée quand il la fit déshabiller. Peu s'en fallut qu'elle ne voulût pas jouer, tant elle imputoit à caprice l'action judicieuse de son époux; elle étoit desolée de ne pouvoir

LA BEJART.

Est-ce assez fatiguer ma complaisance?

MOLIERE, *suppliant.*

Ne soyez pas généreuse à demi (*).

LA BEJART.

Je vais tout employer pour vous satisfaire & vous prouver mon attachement. (*A part.*) Que je m'estimerois heureuse, si, à force de soins, je pouvois épouser cet homme illustre & porter bientôt le nom de Moliere!

---

faire parade d'un ajustement qui lui sembloit plus merveilleux que la piece.

(*) Moliere étoit très-délicat sur la maniere dont on le représentoit. Sa loge étoit proche du théâtre. Champmêlé qui n'étoit pas encore dans la troupe, vint le saluer un jour, & Moliere pour tout compliment lui dit : ah chien! ah bourreau! ah malheureux! se tordant les bras & se frappant la tête comme un possédé. Champmêlé crut qu'il tomboit en frénésie, & demeuroit fort embarrassé. Moliere, s'appercevant de son étonnement, lui dit: mon ami, ne soyez pas surpris de mon emportement, je viens d'ouir un misérable déclamer à contresens quatre de mes vers. Ce sont mes enfans que l'on estropie tout vivans, & j'en souffre à l'excès.



SCENE XIII.

MOLIERE, LA THORILLIERE.

MOLIERE.

Mon ami, je suis au comble de mes vœux, mais je brûle d'entendre quelques détails.

LA THORILLIERE.

J'ai présenté votre requête au Roi, il l'a reçue; après l'avoir lûe, il a souri & a daigné prononcer ces paroles: *Dites à Moliere qu'il sera content, que je hais l'hypocrisie plus que tout autre vice, & que je ne trouve pas mauvais que les coupables soient immolés en plein théâtre. La piece pourra servir, soit à les démasquer, soit à éclairer sur leurs pieges.*

MOLIERE.

Ces paroles me consolent; j'en avois besoin, mon ami; j'étois abattu sous l'effort de cette cabale abominable. Je pourrai donc la braver & combattre cette hydre à cent têtes. Chose étrange! j'ai toujours défendu la cause de la vertu & celle des mœurs (*),

(*) Voilà pourquoi il traduisit le *Festin de Pierre*, sujet dont le fond est très-moral, qui a réussi chez toutes les nations, & qu'il falloit dégager en France des choses bisarres qui le défigurent; sujet important que Moliere lui-même n'a point senti dans toute son étendue, soit qu'il ait eu trop

& je me suis fait une foule d'ennemis parmi ceux-là même qui auroient dû me potéger. Je crois avoir bien mérité du public, par des travaux assidus: & après quelques faveurs passageres, il a oublié ses propres éloges; il a semblé faire ligue, pour ainsi dire, avec mes persécuteurs..... Ne m'a-t-il pas fallu donner le *Fagotier* pour faire passer le *Misanthrope* (*)?

LA THORILLIERE.

J'ai bien haussé les épaules, je vous l'avoue, à la premiere représentation, en voyant tout le par-

---

de respect pour son original, soit plutôt qu'il ait été pressé de le produire sur la scene pour satisfaire à l'avide recette. Quel sujet que l'*Athée*; & à quelles mains sûres & vigoureuses est réservé l'honneur d'écraser ce personnage sous les foudres réunies de la raison & du ridicule!

(*) Le *Misantrope* fut reçu froidement: la piece est trop sérieuse, disoit-on. Puisque c'est une comédie, il faut y rire, & l'on n'y rit point assez. Moliere, pour soutenir le Misanthrope, fit le Médecin malgré lui; & le Bourgeois de la rue Saint-Denys, apprenant qu'on rioit, vint rire & trouva le Misanthrope moins mauvais. Il lui fallut user de ce stratagême pour ranimer le public, & ce ne fut qu'avec le tems, que les connoisseurs reconnurent cette piece pour une des meilleures qui aient encore paru. Moliere disoit: cet ouvrage est tombé: je n'ai pourtant pu mieux faire, & sûrement je ne ferai pas mieux. Ce qui avoit pu faire tort à la piece, c'est que le Marquis étoit la copie de plusieurs originaux de conséquence, & les originaux décrierent l'ouvrage.

terre applaudir à ce mauvais sonnet.... Il s'est vengé de son insigne méprise sur le pauvre auteur.

MOLIERE.

Et vous rappelez-vous encore avec quelle indifférence on a reçu *l'Avare?* Une foule de sots, la tête farcie des plus misérables préventions, me faisoient un crime d'avoir écrit cette piece en prose; ils ne me pardonnoient point de n'avoir pas fait parler en vers Harpagon & son cuisinier (*),

(*) Quand Moliere donna son Avare en prose, la prose dérouta les beaux-esprits rimeurs. Quelle extravagance! disoit-on, parler en prose en public! Le moyen d'être diverti par de la prose! De la prose, bon Dieu! sur le théâtre de Paris! Tout est perdu. Quel sacrilege innovateur que ce Moliere! Moliere tint bon contre la bourasque & se moqua de ces impertinens qui croient que la rime est la poësie. Son Avare fut goûté, quoiqu'en prose. A mon oreille, toute comédie en vers débute dès la premiere rime par donner un grand soufflet à la nature, & quand ensuite des valets parlent & ont autant d'esprit que leurs maîtres, je n'apperçois plus que Monsieur l'auteur, & la piece d'un bout à l'autre me semble un long monologue. Il faut en revenir à celui qui a suivi de plus près l'imitation de la nature, en conformant son style aux couleurs qui doivent la rendre avec le plus de fidélité.

La rage de rimailler poussa deux écrivains inconnus à mettre en vers détestables, l'un le *Mariage forcé*, l'autre les *Précieuses ridicules*, & cette folie de tout rimer étoit si incroyable, qu'un certain *Mazon* avoit entrepris une Encyclopédie en rimes, & qu'il disoit de grand sang froid:

LA THORILLIERE.

On reviendra de tous ces sots préjugés.... en attendant, faites loi. Vous avez créé la comédie; imprimez-lui tout le naturel qu'elle peut avoir, & moquez-vous de l'impertinent critique. La comédie avant vous n'étoit qu'une vile parade, exécutée par des farceurs plus grossiers encore. Le mépris de toutes regles étoit le moindre défaut qui la caractérisoit. L'obscénité étaloit ses expressions révoltantes qui ne révoltoient point. La nation se corrompoit en cherchant à s'amuser. Eclairé par l'étude des anciens, & plus encore par votre propre génie, enflammé par l'amour de la

---

j'aurai bientôt achevé mon poëme, je n'ai plus que cent mille vers à faire.

Enfin, cette même fureur s'étendit jusqu'à mettre en vers les quatre actes en prose de la *Princesse d'Elide*; ouvrage qui eut le sort de tous ceux qu'on a faits pour la cour, c'est-à-dire, de tomber dans l'obscurité.

Quand une piece est en prose, il faut la laisser en prose, dans la crainte d'altérer quelque chose de son naturel & de sa naïveté; mais telle piece écrite en mauvais vers gagneroit beaucoup à être mise en bonne prose. Les dernieres tragédies de Corneille pourroient être ainsi traduites. Les idées profondes & politiques qui y sont renfermées, rendues d'une maniere plus claire & plus naturelle, feroient de l'effet. La conduite en est bonne; les caracteres sont quelquefois bien dessinés; les scenes sont pleines; mais la rime, l'hémestiche, la tournure gothique & l'expression également embarrassée gâtent tout.

gloire, vous êtes le premier en France qui ayiez mis des mœurs, des caracteres, des peintures, des situations (*) à la place des misérables jeux de mots, des caracteres outrés, des sales équivoques. Vous avez épuré, autant qu'il vous a été possible, un genre qui sembloit l'école du libertinage & du mauvais goût; vous en avez fait un miroir devant lequel le vice & le ridicule ont reculé de surprise & d'effroi: eh! ne vous rappellez-vous plus ces applaudissemens qui ont soutenu, encouragé vos premiers efforts?

MOLIERE, *avec une joie concentrée.*

Ce dont je me souviendrai toujours & avec une douce émotion, mon ami, c'est la voix de ce vieillard qui, perçant le bruit tumultueux du parterre, me cria: *courage, courage, Moliere, voilà la bonne*

(*) Après avoir parcouru la province avec sa troupe, Moliere résolut de venir à Paris; il étoit soutenu par le Prince de Conti. Il eut par ce moyen accès chez *Monsieur*, qui, lui ayant accordé sa protection, eut la bonté de le présenter au Roi & à la Reine Mere. Il représenta devant leurs Majestés de petites comédies. La troupe de Moliere ne tarda pas à prendre le titre de comédiens de *Monsieur*; & en 1659, il enleva tous les applaudissemens par les *Précieuses ridicules*, ouvrage qui fit alors espérer tout ce que donna depuis la maturité de son génie. Il faut remarquer que cette piece, ainsi que l'*Etourdie* & le *Depit amoureux*, avoit été jouée avec un succès soutenu dans les provinces, & que ce n'étoit que pour la capitale qu'elle étoit nouvelle.

Comédie (*).... En vérité, c'eſt à cet homme-là que je dois tous mes ſuccès.

LA THORILLIERE.

Eh bien donc! au lieu de vous repentir d'avoir ſuivi la carriere du théâtre, comme vous paroiſſez le faire quelquefois, vous devriez vous féliciter d'avoir abandonné le barreau (†), pour vous livrer tout entier à l'inſtruction des hommes. Quel plus

---

(*) C'eſt à l'époque de cette comédie (*les Precieuſes ridicules*) que les comédiens, vu ſon prodigieux ſuccès, ſe crurent autoriſés à tiercer. On ne payoit que dix ſols au parterre; on en paya quinze. On ignore le nom de ce vieillard, & ſon mot eſt d'autant plus étonnant dans ſa bouche, que ce n'eſt preſque jamais à cet âge qu'on ſait apprécier les nouveautés heureuſes, parce que les préjugés durciſſent ordinairement avec la tête qui les enferme. Il n'y a rien de bon & d'excellent pour les vieillards que ce qui eſt ancien; mais Moliere dit un mot encore meilleur après ce ſuccès: „ l'étude du monde va remplacer déſormais celle que je faiſois de Plaute & de Térence": il dit & compoſa le *Tartuffe*. Les *Précieuſes ridicules* étoient une charge un peu forte; mais Moliere connoiſſoit déjà le point de vue du théâtre. Il faut de gros traits pour affecter le public; & ce principe, dont il n'a jamais voulu s'écarter, lui a toujours réuſſi dans tous les caracteres qu'il a voulu peindre depuis.

(†) Moliere fit ſon Droit avec un de ſes camarades d'étude. Celui-ci ſe fit comédien au moment que Moliere ſe faiſoit recevoir avocat; & lorſque Moliere quitta le barreau pour le théâtre, ſon camarade le comédien ſe fit avocat.

noble emploi! Je dirai donc comme le vieillard du parterre, *courage*, *courage*, *Moliere.*

MOLIERE.

Oui, oui, courage!... Il me manque, en vérité. Le public, ce public eſt inconcevable! Il m'applaudit, d'accord; mais ne va-t-il pas du même bond prodiguer les mêmes applaudiſſemens à Scaramouche? Ce miſérable farceur n'obtient-il pas à ſon tour les ſuffrages? Ne voit-il pas ſon théâtre également rempli (*)? Je gémis de voir préférer de ſcandaleuſes bouffonneries à un genre honnête, décent, raiſonnable. Je ſuis toujours forcé de faire quelques farces où je dégrade mon art, pour ramener la foule à des pieces faites pour l'inſtruire. Le public paroît adopter aujourd'hui le bon goût, demain il l'abandonne; & ſur quoi donc compter s'il détruit ſon propre jugement, s'il change du matin au ſoir, incertain dans l'éloge, mais âpre & conſtant dans la cenſure?

(*) Scaramouche deſoloit Moliere, parce que ſa troupe étoit négligée pendant les repréſentations de ce farceur; mais le public s'amuſe comme bon lui ſemble: &, quoi qu'on en diſe, l'affluence à un ſpectacle prouve qu'il y a quelque choſe de particulier ou de divertiſſant. La troupe murmuroît & étoit ſur le point de ſe révolter contre ſon chef. Ce ſcaramouche, arrivé d'Italie, avoit un nombre de canevas qu'il rempliſſoit de ſcenes, moitié Italiennes, moitié Françoiſes. La foule y couroit ſans doute, parce que ſur ces tréteaux il y avoit du moins beaucoup de diverſité.

LA THORILLIERE.

Sont-ce là des motifs faits pour rebuter un homme tel que vous? Le succès d'un farceur n'est rien qu'un engouement passager ; c'est un vrai feu de paille. La pantomime aura pu séduire la multitude. Elle ne rendroit pas compte elle-même de ses transports, elle se passionne sans sujet. Ne vous suffit-il pas d'avoir le suffrage des personnes éclairées qui savent motiver leur approbation, qui ne l'accordent point légérement, & qui, nourries des saines maximes de l'antiquité, ont le goût de tous les siecles, au lieu de la folie du jour. Voilà les juges que vous devez écouter, & non une populace qui s'agite par oisiveté. La gloire de compter les coryphées de la littérature parmi vos admirateurs, devroit vous consoler aisément des triomphes prétendus d'un bouffon grimacier qui n'existera pas demain.

MOLIERE.

Mon ami, concevez donc que ce n'est point l'orgueil qui m'anime, mais l'amour de l'art. L'idée de sa perfection retardée, voilà ce qui me chagrine encore plus que la volage inconstance du public. Je l'aime, je l'idolatre, cet art enchanteur, si utile, quoi qu'on en dise, & si nécessaire à la société. Je sens en moi-même qu'il pourroit avoir les plus grands effets sur l'esprit de la nation, & je gémis de le voir avili par des malheureux qui sont prêts à le faire retomber dans son ancienne barbarie. Vous avez beau dire, il ne faut qu'un moment pour détruire ce qui a coûté tant de peines à édifier.... Allez, l'extravagance est la Reine du monde, & semble née pour tout envahir.

LA THORILLIERE.

Il n'est pas possible qu'elle l'emporte après les modèles que vous avez tracés. Le public peut s'égarer (*), mais il revient sur ses pas. Il n'est point assez ennemi de ses plaisirs pour ne pas revoler à tout tableau naïf & fidele. Il faut que le bon triomphe, malgré les décisions de la sottise; & le petit nombre de juges dicte des loix à la multitude, qui bientôt est réduite à lui en demander.

MOLIERE.

Allons donc, poursuivons, & n'ayons plus à combattre que les discours des cagots; je ris en voyant d'ici les traits de leurs physionomies s'allonger lorsqu'ils liront en l'air les affiches nouvelles.

LA THORILLIERE.

Plus ils feront de bruit, plus le trait qui les percera, deviendra profond.... Je voudrois les entendre crier sur les toits.

MOLIERE.

Il est donc, mon ami, il est donc une vengeance permise à l'homme de bien & qu'il peut goûter sans remords. Cette vengeance est légitime. Elle frappe ceux que les loix ne peuvent atteindre; elle aide à leur impuissance; elle ne se déploie point pour un intérêt particulier, toujours vil, mais pour l'intérêt

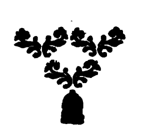
(*) L'on a remarqué que, de toutes les pièces de Moliere, il n'y a eu que les *Précieuses ridicules* qui aient pris tout d'un coup. C'étoit le sort de ses meilleures pieces, de n'être goûtées qu'après la réflexion.

général, toujours grand, toujours auguste. L'hypocrite voit tomber son masque à ses pieds, & ne peut le relever pour en couvrir la difformité de son front. Et quand l'écrivain a pour soi la vérité, l'honneur, la vertu, qu'il est fort! qu'il est puissant! Où trouver des armes plus tranchantes contre cette espece de méchans, qui ourdissent dans l'ombre leurs trames criminelles?... Oui, il faut les environner tout à coup du jour redoutable qui les terrasse & fait pâlir leur front.

LA THORILLIERE.

Armes dignes de vous, dignes de l'homme qui ne reçut du ciel le talent de peindre que pour imprimer au vice les plus odieuses couleurs! Le contraste rend sous vos heureux pinceaux la vertu plus noble & plus touchante..... Venez, & soyez sûr que c'est un laurier plus verd encore que les précédens qui va ceindre votre tête.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PIRLON, LA FOREST.

PIRLON.

(*Il s'avance à pas de loup sur la pointe du pied, regarde de coté & d'autre, écoute a une porte, regarde par le trou de la serrure, & revient précipitamment à la porte où il frappe quelques coups à petit bruit.*)

HOLA quelqu'un!.,.. Y a-t-il quelqu'un ici? (*La Forest paroît*). J'ai frappé avant que d'entrer...! Me préserve le ciel de vouloir surprendre!...

LA FOREST.

C'est vous, Monsieur Pirlon...: Votre servante... Voilà tantôt un carême qu'on ne vous a vu.

PIRLON.

Avec votre permission, honnête & belle Demoiselle.... votre maître est-il sorti?

LA FOREST.

Oui, Monsieur, tous les matins à cette heure-ci notre maître va au théâtre faire des répétitions....

PIRLON.

L'intérêt que je prends à lui... ô ciel!... pauvre infortuné!

LA FOREST.

Que voulez-vous dire, Monsieur? que lui seroit-il arrivé?

PIRLON.

Si vous aimez votre maître...

LA FOREST.

Si je l'aimons!

PIRLON.

Hélas! c'est un homme perdu.

LA FOREST.

Notre maître, un homme perdu!

PIRLON.

Oui, ma fille..., je l'ai vue, je l'ai vue, cette malheureuse affiche, qui offense le ciel & scandalise tous les gens de bien; il ose jouer de saints personnages sous le nom d'hypocrites.... Le ciel aveugle ceux qu'il veut frapper en sa colere.... Moliere ne soupçonne pas toutes les calamités qu'il va faire tomber sur sa tête.

LA FOREST.

Mais, Monsieur, si c'est pour cette nouvelle piece qu'on va donner aujourd'hui, que vous le regardez comme coupable, nous vous assurons bien qu'il n'y a point du tout de mal dans tout

cela. Il nous l'a lue, afin que vous le sachiez; & le tout, d'un bout à l'autre, est bien bonnement dit.

PIRLON.

Ah! la Forest, la Forest!... vous êtes innocente, ingénue, sans expérience.... Pauvre moutonne! vous êtes loin de soupçonner les scélérates ruses de votre maître. Sachez qu'il est agité de l'esprit malin qui l'inspire nuit & jour....

LA FOREST.

Oui, il est malin, c'est bien vrai ça.... mais il n'est pas du tout méchant.

PIRLON.

Lui! c'est un démon, & pis encore.... Il feint de n'en vouloir qu'à l'hypocrisie, mais il cherche à nuire aux hommes religieux. Il veut rendre toutes leurs actions suspectes; il donne aux plus saintes œuvres les motifs les plus infâmes. La charité, selon lui, est un don téméraire fait à la fainéantise. Il ôte aux pénibles exercices de piété la considération qu'ils méritent. Semer de porte en porte de pieux conseils, & se mettre au fait de l'intérieur des maisons pour mieux appliquer le remede au mal, c'est, selon lui, chercher à brouiller les maris & les femmes, à séduire les épouses & les filles; prêter de l'argent à ceux qui en ont besoin, & s'assurer qu'ils le rendront exactement afin d'être en état de le prêter à d'autres, c'est usure; prendre les intérêts du ciel si fréquemment blessés dans ces jours d'impiété, c'est servir ses propres intérêts; donner des avis salutaires aux

peres sur le déréglement de leurs enfans, c'est vouloir, par un adroit coup de main, s'approprier leur héritage; c'est n'aimer au fond que l'argent du bon-homme..... Un peuple volage l'écoute, l'environne, applaudit à ses bons mots. L'esprit, ma très-chere fille, l'esprit est si dangereux, quand la soumission de cœur ne l'accompagne point. Plût à Dieu qu'il eût celle-ci, au lieu de ce talent infernal dont les libertins font tant de cas! Plût à Dieu qu'il n'eût jamais su lire! Je n'en dirai point davantage, la charité seule me transporte.... Que le ciel l'éclaire, le change & lui fasse miséricorde.

LA FOREST.

Mais, Monsieur, vous nous faites vraimentpeur, en nous parlant de ce ton-là..... Vous roulez des yeux épouvantables... Ah! mon Dieu!

PIRLON, *d'un ton véhément.*

Tremblez, tremblez pour votre maître. Non-seulement il irrite le ciel, mais il va tomber sous la colere du Roi.

LA FOREST.

Sous la colere du Roi!.... ah! tout mon sang se fige.....

PIRLON.

Cet ordre dont il se vante, il a eu l'audace de le supposer. Oh! il payera de sa tête cette témérité, & les personnes qui tiennent à lui seront toutes enveloppées dans sa disgrace.

LA FOREST, *jetant un cri.*

Miſéricorde!... ah! Monſieur, je vous aſſurons bien que nous ſommes innocente de tout ce qu'il a fait.

PIRLON.

Pas tant, pas tant que vous l'imaginez, ma fille.... Vous le ſervez à table; vous contribuez à l'entretien de ſa perſonne, vous le ſoulagez quand il eſt malade. De votre prope aveu, vous avez pris goût à la lecture de ſes pieces.

LA FOREST.

Il aime par fois à nous les lire (*), & tenez, je lui diſons notre avis franc & net.

(*) Moliere conſultoit beaucoup; & lorſqu'il avoit tracé quelques ſcenes pour le gros du public, pour le peuple des ſpectateurs; il appeloit ſa ſervante & lui liſoit la ſcene, afin de voir ſi elle en feroit frappée: il avoit raiſon. Il pouvoit lui ſoumettre juſqu'à ſes pieces du premier ordre; parce que l'ignorance peut avoir le ſentiment très-vif, & qu'une ame neuve ſaiſit beaucoup mieux la vérité qu'une tête imbue de préjugés; d'ailleurs, il ne faut jamais qu'une piece de théâtre ſoit au-deſſus de la portée de la multitude, & l'on ne riſque rien d'appliquer préalablement cette pierre de touche, afin d'éviter le jargon particulier, & ſaiſir de préférence le langage univerſel. Mais qui conſulte aujourd'hui quelqu'un du peuple? Nos auteurs veulent tous être du beau monde. Il ne faut pas croire auſſi qu'il y ait une diſtance infinie entre les têtes humaines; c'eſt encore là un préjugé

PIRLON.

Et cela ne vous fait pas de peine à entendre?

LA FOREST.

Oh! tout au contraire; nous rions: & notre maître... allez, il est bien content, quand il nous voit rire.

PIRLON.

Vous avez ri?

LA FOREST.

Et qui s'en empêcheroit?.... C'est par fois si drôle!

PIRLON.

Vous avez ri!

LA FOREST.

Mais je n'avons pu faire autrement.

PIRLON, *avec véhémence.*

Ah! vous êtes la complice de ses œuvres....

LA FOREST.

Nous!... Est-il possible?

---

de littérateur. Si le tableau du poëte est net, fidele, clair, franc de couleur, la servante en sera touchée de même que l'académicien; à l'exception néanmoins que l'une ne saura l'admirer qu'en gros, & que l'autre en détaillera toutes les nuances & les finesses: mais peut-être aussi qu'il jouira moins & qu'il ne sera pas aussi fortement frappé.

PIRLON.

Oui, vous.... Et quelle piece vous a-t-il lue? voyons. Seroit-ce cette abominable comédie où il joue un pieux personnage sous le nom d'imposteur?

LA FOREST.

Ah! ah! n'est-ce pas celle-là où il y a un homme qui parle là... tout comme vous... Ma foi, j'avons dit tout d'abord : mais c'est comme ça qu'est ce Monsieur Pirlon.

PIRLON.

L'impie! Vous êtes sous un bien funeste toit, ma pauvre fille; & comme le dit certain livre (*), vous pourriez avant peu, voir Moliere condamné à être brûlé tout vif en place de Greve.

LA FOREST.

Mon Dieu! que dites-vous? Est-ce qu'on brûle comme ça les gens pour écrire des choses qui font rire & réjouissent tout le monde?

PIRLON.

Croit-on que nous nous en tiendrons toujours à ne brûler que des livres.... Si vous ne voulez pas que le châtiment s'étende jusqu'à vous, Il faut que vous m'informiez, & dans le plus grand détail, de tout ce qui se passe ici. Je veux vous donner une

---

(*) Un Curé de Paris imprima une petite brochure; laquelle disoit qu'il falloit brûler Moliere en place publique; & Bourdaloue, qu'on appeloit éloquent, tonna contre la comédie & l'auteur, & les anathématisa du haut de sa chaire.

autre condition chez un homme très-riche, qui ne tardera pas a faire son testament, & qui en attendant vous donnera de bons gages.

LA FOREST.

Mais notre maître nous en donne de fort bons; il nous fit la promesse, il y a encore quelques jours, de penser pour tout de bon à nous.

PIRLON.

Ce vieillard dont je vous parle, n'a ni enfans, ni héritiers, entendez-vous?.... Vous devez le préférer à Moliere, qui d'ailleurs mene une vie scandaleuse.

LA FOREST.

Je ne voyons point cela..... Il est par fois un peu grondeur (*), le cher homme! mais pardi! c'est là son seul défaut... du reste, bon humain, charitable.

PIRLON.

Moliere charitable (†)!

LA

(*) Moliere, comme presque tous les hommes de génie, étoit sujet à des impatiences extrêmes; un rien le mettoit en colere; une fenêtre ouverte ou fermée, un livre dérangé, suffisoient pour lui donner des convulsions; mais il s'appaisoit comme il s'enflammoit. Il étoit vétilleux dans les petites choses. Tout devoit être arrangé à sa fantaisie, & il grondoit comme pour se soulager.

(†) Il avoit adopté Baron dès sa plus tendre enfance; il l'avoit élevé comme son propre fils, & en perfectionnant du

LA FOREST.

Pardi! nous le ſavons bien peut-être.... Il y a toujours dans ſon cabinet des pauvres déguenillés, à qui il baille de l'argent ou des habits.... Dernierement encore, il rencontre un mendiant, il lui met dans la main un louis. Celui-ci tout émerveillé court à lui: *ah! mon bon Monſieur, vous vous êtes ſûrement trompé; ce n'eſt point là du cuivre, c'eſt de*

ſes heureuſes diſpoſitions, il l'avoit formé pour la gloire du théâtre. C'eſt un des plus beaux traits de ſa vie. Baron étoit hautain & orgueilleux, ce qui contraſtoit fort avec la bonhommie de Moliere. Celui-ci lui pardonnoit ſes hauteurs, ſans toutefois lui épargner les leçons & les avis; il faiſoit des préſens aux comédiens de province, toujours libéral & magnifique dans ſes dons. Un nommé Mondorge ſe préſenta un jour par l'entremiſe de Baron: que croyez-vous, dit Moliere, que je lui doive donner? Baron héſitoit, ſe défendant de fixer la ſomme. Obligé enfin de déterminer ce qu'on pouvoit lui donner, il ſtatua ſur quatre piſtoles, comme ſuffiſantes pour donner à Mondorge la facilité de rejoindre une troupe. Eh bien! dit Moliere à Baron, je vais lui donner quatre piſtoles pour moi, & j'y joins vingt autres que je lui donnerai pour vous; j'ai, ajouta-t-il, un habit de théâtre dont je crois que je n'aurai plus beſoin: qu'on le lui donne; c'eſt un honnête homme qui a des enfans; c'eſt mon ancien camarade: il faut qu'il ſe reſſente un peu de notre bonne fortune. L'habit que Moliere donnoit lui avoit coûté deux mille cinq cens livres, & il étoit encore tout neuf.

l'or (*)..... Tiens, en voilà un second, répartit bravement notre maître; & tout le long du jour il ne cessoit de dire: *où la vertu va-t-elle se loger?..*

PIRLON, *lui présentant une bague.*

Voici une bague, ma fille, dont je veux vous faire présent; prenez... Je vous assure que tout le monde est révolté de sa conduite.

LA FOREST, *prenant la bague.*

Il est bien vrai que le monde jase un tantinet.

PIRLON.

Et ne vous a-t-il pas fait quelquefois quelques agaceries?

LA FOREST.

Qu'est-ce que cela veut dire?

PIRLON, *d'un air cafard.*

De ces petites caresses.... là....

LA FOREST.

Non, non, Monsieur; il a toujours respecté notre innocence; & d'ailleurs, quoique pauvre servante, j'aurions....

PIRLON, *lui présentant un étui.*

Prenez cet étui... Je vous dispense de répondre

(*) Il donnoit toujours aux pauvres & avec plaisir. Il ne leur faisoit jamais des aumônes ordinaires. Naturellement bienfaisant, il n'épargnoit pas ses soins lorsqu'il s'agissoit de rendre quelque service.

ſur ce chapitre... Toute fille... Je m'entends, & ne veux point vous obliger à mentir..... Mais ces deux femmes, la mere, la fille, ſongez-y bien, ne mentez point ici, ce n'eſt plus pour votre compte... Rappelez-vous tout ce que vous avez vu, tout ce que vous avez entendu, tout ce que vous avez ſoupçonné, tout ce qu'on a pu dire, imaginer, répéter...

LA FOREST.

Mais il les aime toutes deux, à ce qu'on dit.

PIRLON, *avec exclamation.*

L'inceſte eſt prouvé... Eh! l'infâme! ... Il ſe livre à des crimes qu'il eſt affreux ſeulement d'entrevoir... Ah! tirons le rideau.

LA FOREST.

Cependant, Monſieur, je n'avons aucun témoignage de ce que de méchantes langues ont pu inventer dans leur malice.

PIRLON.

Point de *cependant*, ma fille, tout eſt prouvé. En juſtifiant le crime, on ſe rend plus coupable que ſon auteur.... Eh! dites-moi: Moliere ne crie-t-il pas ſouvent dans ſa maiſon, ne gronde-t-il pas ſes domeſtiques, comme vous me le diſiez tout-à-l'heure?

LA FOREST.

Oui, cela arrive, quand ſon démon le prend. Si l'on vient à l'interrompre, lorſqu'il eſt rencogné, comme un hibou, dans ſon cabinet où il griffonne, allez, allez, c'eſt alors un beau train.

PIRLON, *avec emphase.*

Le voilà, le voilà l'homme atrabilaire, misanthrope, insociable, fougueux, emporté, violent, irascible, qui ne sait point mettre un frein à sa colere, & qui veut gourmander les passions d'autrui, tandis qu'à lui seul il a tous les vices ensemble!... Mon enfant, où êtes-vous? bon Dieu! dans quel séjour! Il vous y arriveroit avant peu quelque grand malheur... Et, avez-vous des profits?

LA FOREST.

Cela va à quatre écus par mois.

PIRLON.

Quatre écus! vous en aurez dix dans la sainte maison où je veux vous faire entrer dès demain.

LA FOREST.

Dix écus par mois! bien vrai? Ah! c'est dit: je ne voulons plus servir des gens de théâtre.

PIRLON.

Ils ont les sept péchés mortels dans le corps.

LA FOREST.

Et tenez, entre nous: je sommes lasse d'obéir aux maudits caprices de deux femmes qui, tant que la matinée dure, ne font que considérer leur figure dans le miroir, & qui nous grondent après, quand par hasard je nous y regardons.

PIRLON.

Fuyez, fuyez de ce logis abominable, & venez chercher un asile chez un saint homme de ma connoissance; c'est là que vous ne verrez que des

actions édifiantes, & que vous connoîtrez toute la flamme de la charité fraternelle. Eh ! ne pourrois-je point parler auparavant à ces deux malheureuses femmes, qui enfilent si tranquillement le large chemin de la perdition?

LA FOREST.

Voulez-vous leur parler? j'irons les avertir. Dix écus de profit par mois!..... Il faut que je vous disions encore quelque chose pour cela. . . Il m'est avis que notre maître n'aime point la merè, mais beaucoup la fille.

PIRLON.

Le pécheur! Eh! comment distinguez-vous qu'il préfere l'une à l'autre?

LA FOREST.

C'est que nous les entendîmes l'autre jour par mégarde qui parlementoient pour se marier ensemble; mais il faut qu'ils attendent, disoient ils, à cause de la mere qui est jalouse. . . . N'allez rien dire de tout ceci au moins. (*Elle fait quelques pas & revenant*): Dix écus par mois!...

PIRLON.

Oui, mon enfant, sans compter les étrennes.....

LA FOREST.

Nous voilà bien lotie. (*A part.*) Servir un homme cousu d'or, qui est seul, un vieux sans dents, un béquillard, qui fera bientôt son testament... Notre fortune est faite, & de ce coup-ci j'épouserons un rat de cave.

SCENE II.

PIRLON, *seul.*

MOLIERE nous met audacieusement sur la scene, & nous resterions les bras croisés; nous, accoutumés à prévenir nos ennemis, à les étouffer dans leur berceau. Vous nous le payerez, Monsieur l'auteur; nous avons fait d'assez grands progrès à la cour... nous vous gardons une botte.... Ne pas nous laisser exercer le paisible & ancien métier de tromper les hommes, de mettre à profit leur crédulité : nous ne cherchions pas à en imposer à ces hommes de la trempe de Moliere; ils ont le coup d'œil trop clair-voyant. Mais que ne nous laissoit-il de son côté faire notre rôle? En quoi lui nuisoient nos petits succès dans le monde.... Il est venu nous déclarer la guerre; mais malheur à qui s'attaque à nous?.. Disons d'abord que c'est un impie, un réprouvé, un scélérat, un débauché, un incestueux; ensuite, semons la discorde entre ses femmes: mais, pour le blesser par l'endroit le plus sensible, par son orgueil effréné, diabolique, empêchons, & c'est là le grand coup, empêchons que sa piece ne soit représentée; ou, si elle l'est, faisons la tomber sous les sifflets d'une sainte cabale.



SCENE III.

PIRLON, ISABELLE.

ISABELLE, *en entrant.*

AH! C'est vous Monsieur Pirlon.

PIRLON.

Vous voyez devant vous, Mademoiselle, le plus humble de vos serviteurs.

ISABELLE.

Il y a longtems qu'on ne vous a vu. C'est ce que maman disoit encore hier au soir.

PIRLON.

Beaucoup d'infortunés à visiter, des soulagemens à répandre de côté & d'autre, m'ont privé du plaisir de la voir; la charité agissante consume bientôt le peu de tems qu'on peut avoir à soi : si vous me voyez ici, c'est pour votre bien, Mademoiselle...

ISABELLE.

Pour mon bien, Monsieur! qu'avez vous donc à me dire?

PIRLON.

Ecoutez, ma chere enfant; les momens sont précieux. Fasse le ciel qu'éclairée par mes discours vous sachiez en profiter... si Moliere rentroit...

ISABELLE, *avec intérêt.*

Que dites-vous de Moliere?

PIRLON.

Vous avez quelque penchant pour lui?..

ISABELLE.

Qui vous a dit cela, Monſieur?

PIRLON.

Ne prenez point la peine de vous déguiſer; vous vous tromperiez vous-même, en voulant me tromper.

ISABELLE.

Eh bien! quand ce que vous dites ſeroit fondé...

PIRLON.

Ce ſeroit pour vous un grand malheur; car il ne vous aime point, lui.

ISABELLE.

Et qu'en ſavez-vous?

PIRLON.

Je ſais que c'eſt un adroit corrupteur; & la charité m'oblige à porter le flambeau ſur un caractere dangereux, qui ſait pouſſer ſi loin l'artifice.

ISABELLE.

Mais, Monſieur, vous outragez indignement Moliere; ſes intentions ſont droites & pures.

PIRLON.

Que vous êtes crédule!

ISABELLE.

C'eſt m'offenſer de plus en plus, Monſieur; je ſuis honnête fille, & Moliere eſt un homme de bien.

PIRLON.

Qui vous abuſe, & qui vous trompe... il fait les mêmes ſermons à d'autres qu'il ſe flatte de faire tomber dans le même piége... je vous connois une rivale...

ISABELLE.

Une rivale! Eſt-il poſſible?

PIRLON.

Voulez-vous ſavoir ſon nom, ſa demeure, & combien de fois votre perfide a eu accès chez elle?

ISABELLE.

De quel trait il me perce l'ame!

PIRLON.

Rompez tout lien avec Moliere... je ne vous en dis point davantage.

ISABELLE.

Moliere ſeroit un traître!

PIRLON.

Oh! c'eſt un grand comédien; il ſait ſe métamorphoſer & faire plus d'un perſonnage; quand vous aurez augmenté la liſte de celles qu'il a abuſées, il ſera trop tard alors de gémir... prévenez.

ISABELLE.

Qu'entends-je!.. je me ſens mourir.

PIRLON.

Domptez une foiblesse gratuite... je connois un jeune Seigneur qui soupire pour vous depuis trois ans & qui n'attendroit que l'instant où vous quitteriez le théâtre, pour se déclarer... il est magnifique & passionné; c'est une brillante fortune qui s'offre à vous.

ISABELLE.

Mais Moliere a besoin de moi dans sa troupe; surtout pour l'emploi que je remplis; & je n'irai point le mettre dans l'embarras...

PIRLON.

Voilà une réflexion bien déplacée. Charité bien ordonnée commence par soi-même.

ISABELLE.

Non, tout ingrat qu'il est, je ne puis me résoudre à trahir ses moindres intérêts.

PIRLON.

Enfance que tout cela; il s'agit de régner sur un homme de qualité, qui vous épousera dès que vous ne serez plus comédienne.... & le sacrifice est aisé... une beauté aussi parfaite que la vôtre, une figure aussi noble, aussi intéressante, ne sera plus exposée aux brocards, aux réflexions injurieuses, aux discours avilissans d'une foule payante, qui s'arroge le droit d'outrager celle-là même qu'il vient de combler d'applaudissemens... Libre & respectée.

ISABELLE.

Non, je ne ſerai point infidele à Moliere, quoiqu'il le ſoit envers moi; je ne mérite pas l'alliance d'un homme de qualité; je ſuis fille de comédien, je n'ai & ne puis avoir aujourd'hui d'autre état.... non, je n'aſpire point à la conquête d'un jeune Seigneur; je ne veux que Moliere.

PIRLON.

Mais c'eſt là un aveuglement ſans exemple!.. encore s'il ne vous ſacrifioit point à d'autres....

ISABELLE.

C'eſt à moi de l'emporter ſur mes rivales, par ma conſtance & par ma tendreſſe.

PIRLON.

Et ſi votre mere venoit à connoître votre paſſion, l'approuveroit-elle?

ISABELLE.

De grace, ne lui révélez pas mon ſecret... ſi elle le devinoit, je ſerois perdue.

PIRLON.

On peut tout me confier..... d'autres ſecrets, bien plus importans, m'ont eu pour dépoſitaire; & le ſceau de la diſcrétion réſide ſur mes levres... je ne dirai donc rien; mais c'eſt à une petite condition, fort légere.

ISABELLE.

Une condition!.. & quelle eſt elle?

PIRLON.

Elle est des plus faciles à remplir ; j'exige que vous me donniez votre parole de ne point représenter aujourd'hui dans la comédie de l'Imposteur, sans quoi je cours à votre mere, lui faire un tableau de votre conduite & lui donner des conseils à ce sujet.

ISABELLE.

Vous seriez assez perfide ?.. hélas ! Je ne crains que cela dans le monde.

PIRLON.

Choisissez... vous gardez le silence... adieu...

ISABELLE, *l'arrêtant.*

Monsieur Pirlon, Monsieur Pirlon, je ne jouerai point, je ne jouerai point aujourd'hui dans la comédie de l'Imposteur... je vous le promets.... je vous en donne ma parole... voici ma mere... au nom de Dieu ne lui dites rien...



SCENE IV.

LA BEJART, PIRLON, ISABELLE.

LA BEJART.

MAIS, ma fille vous vous conduisez avec une indépendance extrême!.. il vous faut donc sortir à chaque instant, & n'être jamais dans votre chambre?

ISABELLE.

Maman!

PIRLON.

Pardon, Madame; j'ai pris la liberté de converser avec Mademoiselle. Je ne lui parlois que de choses que l'honnêteté avoue... vous savez qui je suis.

LA BEJART.

Ce que je dis là, Monsieur, n'est pas pour vous. Je sais trop qu'il ne sort de votre bouche qu'une morale épurée; mais si je l'eusse trouvée avec un autre, je vous l'aurois souffletée d'importance.

PIRLON.

Ah, Madame! C'est dans la chaleur même d'un zele d'ailleurs aussi louable, qu'il faut réprimer avec soin ces premiers mouvemens....

LA BEJART.

Allez, Mademoiselle, allez ne perdez point de tems. Repassez encore une fois votre rôle..... si vous manquez de mémoire, vous me trouverez sur votre chemin.

SCENE V.

LA BEJART, PIRLON.

LA BEJART.

SOYEZ le bien venu, mon cher Monsieur Pirlon.... mais que vous disoit ma fille? Elle vous contoit, à son ordinaire, des enfantillages; car elle est si peu formée!

PIRLON.

La jeunesse dans ce siecle corrompu est livrée au vice de bonne heure; heureusement pour vous & pour elle, que je suis venu ici; il semble que la Providence me fasse entrer partout où je peux être de quelque utilité...... j'ai l'art de lire un peu au fond des cœurs. J'ai découvert ici des choses étranges & que vous ignorez... Mariez, mariez promptement votre fille, Madame...

LA BEJART.

Comment! elle voudroit un mari? Elle y songeroit?.. A son âge?

PIRLON.

A son âge! elle a fait mieux; elle l'a trouvé.

LA BEJART, *vivement.*

Et quel est-il?

PIRLON.

C'est Moliere.

LA BEJART.

Moliere! (*A part.*) Ah traître!

PIRLON.

Ce n'est pas tout.

LA BEJART.

Vous me faites frémir, Monsieur Pirlon.

PIRLON.

Elle sera à lui ce soir même...

LA BEJART.

Que dites-vous? Cela ne se peut, sans mon consentement... il est indispensable.

PIRLON.

Bon! Vous ne savez que cela? Il vous l'enleve ce soir après la comédie. Comptant sur le succès de sa piece, & fort d'une éminente protection à la cour, dont il se vante hautement...

LA BEJART.

Hélas! oui, Il n'a que trop de protection dans ce funeste pays...

PIRLON.

A l'issue de la comédie, une chaise de poste les attend tous deux: nuit tombante, ils partiront comme l'éclair, pour se rendre d'un trait jusqu'à Lille. Là, ils séduiront Sa Majesté, qui, comme vous le savez, a un foible étonnant pour cet homme-là, surtout à raison de son éloquence, qui vraiment est persuasive... voilà pourquoi ils ont une égale impatience de donner la piece aujourd'hui.

LA BEJART.

Ah le fourbe! le menteur! le méchant!

PIRLON.

Ils feront ensuite courir le bruit d'une calomnie inventée par ceux qu'il a attaqués dans sa comédie; il dira que la foule de ses ennemis jaloux, ne pouvant plus rabaisser son talent, ont eu recours à cette imposture contre sa personne. On viendra vous dire à vous-même, que cela n'est pas; que vous cachez, que vous recelez votre fille par pure jalousie; oh! cet homme-là, il faut en convenir... il fait composer merveilleusement un personnage, conduire une intrigue profonde, imaginer des ruses; il a une dextérité naturelle, soit au théâtre, soit ailleurs; & la marche insidieuse qu'il imprime à plusieurs rôles d'amoureux n'est point du tout étrangere à son génie.

LA BEJART.

Ah! Monsieur Pirlon, que de graces j'ai à vous rendre! je me suis toujours si bien trouvée de vos conseils, mais ce dernier avis est au dessus de tout. Soyez bien persuadé que ni moi, ni ma fille ne tou-

cherons de quinze jours les planches du théâtre. Je l'enferme sous cette clef; & si Moliere veut divertir le public, il en fera seul tous les frais.

PIRLON.

Adieu, Madame: si Moliere me rencontroit, il feroit furieux de se voir démasqué, il m'accableroit d'injures; les noms d'hypocrite, de fourbe, d'imposteur, ne lui coûtent rien. Il charge à tout propos son prochain de ses propres défauts. Je n'ai point consulté en ceci mon intérêt; mais il faut éclairer les aveugles, soutenir les foibles, aider à l'inexpérience des ames crédules: remerciez le ciel de ce que j'ai eu des yeux ouverts pour vous.

SCENE VI.

LA BEJART, *seule.*

Le perfide! Et je pourrois l'aimer encore! .. Non; il faut que je m'en sépare, que j'abandonne son théâtre... Cruelle enfant! recevoir de toi un coup aussi sensible!.. Holà, la Forest!.. la Forest! (*Elle crie avec emportement.*) la Forest!..



SCENE VII.

LA BEJART, LA FOREST.

LA FOREST, *derriere le théâtre.*

Un moment, Madame, un moment....

LA BEJART.

Mais venez donc, la Forest, quand on vous appelle.

LA FOREST.

Mais pardi! Madame, vous criez à tue tête, & comptez-vous que je soyons sourde?.. Non, Dieu merci, j'avons encore l'ouie bonne.

LA BEJART.

Insolente!.... Voilà un ton nouveau.

LA FOREST.

Insolente! insolente!... C'est bientôt dit, ça!... Je n'avons que faire, Madame, de vos beaux complimens... gardez les pour d'autres, s'il vous plait.

LA BEJART.

Appelez Isabelle, & songez que voilà le dernier ordre que je vous donne.

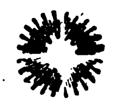
LA FOREST.

A la bonne heure, Madame, je recevons notre congé tout comme vous nous le baillez. (*En sortant, à part.*) C'est là où je voulions en venir..... bon, allons d'un plein saut chez l'homme au testament.

SCENE VIII.

LA BEJART, *seule.*

J'AVOIS bien soupçonné l'amour que le maître avoit pour ma fille; mais je ne croyois pas à cette noirceur... il a affecté un ton de sincérité qui en eût imposé à la défiance même; je l'ai donc mal connu....



SCENE IX.

LA BÈJART, ISABELLE.

LA BEJART.

Apprêtez-vous, ingrate, à sortir de cette maison & pour n'y plus rentrer... vous m'avez trompée, vous en serez punie; c'en est fait, vous ne reverrez plus Moliere, du moins de mon vivant...

ISABELLE, *à part.*

Ah Traître! (*D'une voix timide.*) Maman! mais qu'ai-je donc fait?

LA BEJART.

C'est à votre conscience à vous le dire; s'il te reste encore quelque sentiment d'honneur... je répugnois toujours à te croire un mauvais cœur, fille dénaturée... va, sors, épargne-moi le tourment de ta présence.

ISABELLE, *se retirant au fond du théâtre.*

Que je suis malheureuse d'avoir ajouté foi à ce méchant homme!



SCENE X.

LA BEJART, MOLIERE, ISABELLE.

MOLIERE, *en entrant.*

Qu'ils menacent, qu'ils tonnent, qu'ils cabalent, ces hommes hardis & souples (*); que la haine la plus ardente s'allume dans leurs ames charitables : je brave leurs calomnies & leurs artifices; c'est aujourd'hui le jour de mon triomphe; dans une heure, en plein théâtre, je les livre au mépris universel... quel que soit le succès, on me saura gré, du moins, de mon courage. Non, aucun de mes ouvrages ne me flatte autant... (*Saluant la Béjart.*) Ah! je me recommande à vous, Mesdames... vous êtes en possession de faire la destinée du pauvre auteur, & j'attends de votre zele...

LA BEJART.

N'attendez rien; ma fille a la migraine; ne comptes point sur elle. (*A Isabelle.*) Retirez-vous dans votre chambre...

(*) Les hypocrites, irrités par le Tartuffe, firent courir le bruit qu'un livre détestable, qui paroissoit alors, étoit de Moliere; espérant de pouvoir le perdre par cette calomnie.

MOLIERE, *à la Béjart.*

Madame! Qu'est-ce à dire? Qu'entends-je?... (*Isabelle marche vers la porte.*) Mais vous me tuez, vous m'assassinez, vous me poignardez un millon de fois. (*A Isabelle.*) Eh! quoi, de grace, ma fille, ma chere enfant... elle ne me regarde plus!.. Que deviendrai-je?

LA BEJART.

Je vous avertis que vous pouvez charger quelqu'autre de son rôle; & quant au mien, je ne le remplirai point, je vous le jure... Allez, Monsieur, allez; cherchez des actrices à vos ordres...

MOLIERE.

Perdez-vous le sens? Quoi donc! vous choisiriez l'époque de ma vie la plus importante, la plus glorieuse, la plus mémorable, pour faire échouer ma renommée!.. mais y songez-vous bien? Ils diront encore que l'Imposteur est défendu, que la permission étoit supposée... cette calomnie d'un jour vivra des années.

LA BEJART.

Trouvez le secret de nous forcer à jouer, quand nous ne le voulons pas.

MOLIERE.

Mais, Madame, avez-vous oublié vos engagemens?

LA BEJART.

Mes engagemens!

MOLIERE.

Oui, Madame, vos engagemens. Et le public, le public qui vous a fait dépositaire de ses plaisirs, l'offense-t-on à ce point? Répondez.

LA BEJART, *d'un ton goguenard.*

Le public!.. Je vais me trouver mal, m'évanouir pendant trois heures, me faire saigner du bras, du pied... J'ai déjà un mal de tête affreux, épouvantable, qui m'empêche de voir & d'entendre. (*A Isabelle.*) Et vous qui avez la colique, allez vous deshabiller promptement. (*A La Forest qui entre.*) Ahi! ahi! je ne me soutiens plus, je succombe, je meurs; qu'on aille avertir le médecin, & qu'on bassine mon lit bien chaudement. (*Elle sort en s'appuyant sur sa fille comme si elle étoit malade.*) Ahi! ahi! ahi!

SCENE XI.

MOLIERE, LA FOREST.

MOLIERE.

Je demeure anéanti... Ecoute, La Forest; dis-moi, mon enfant: sais-tu la cause de tout ceci?

LA FOREST.

Monsieur..;

MOLIERE.

Hé bien?..

LA FOREST.

Monsieur...

MOLIERE.

Après.

LA FOREST.

Monsieur...

MOLIERE.

Eh bien? Monsieur, Monsieur. Finiras-tu?

LA FOREST.

Monsieur.... c'est que je venons vous prier de nous donner notre congé; car...

MOLIERE.

Et toi aussi!.. Tu veux quitter ma maison, où il ne te manque rien, où tu es traitée comme mon enfant. Eh! pourquoi veux-tu sortir?.. dis-moi la vérité, & je te pardonne.

LA FOREST.

Dame, Monsieur!.. Je n'avons pas fait vœu de rester fille toute notre vie, & je voudrions bien nous établir; pour s'établir, il faut amasser de quoi: or, on nous a promis une bonne condition chez un homme qui ne tardera point à faire son testament, puis à décéder; en attendant, j'aurons là dix écus de profit par mois, sans compter les étrennes.

MOLIERE.

Et qui t'a promis cette bonne condition, chez cet homme riche qui aura la complaisance de mourir après avoir fait son testament?

LA FOREST.

Monsieur... Monsieur.. votre humble servante. (*Elle s'en va, faisant la révérence.*)

SCENE XII.

MOLIERE, *seul.*

Ceci, je crois, devient sérieux... trois femmes révoltées & d'accord entr'elles! .. Isabelle aussi est contre moi. Elle a suivi tranquillement sa cruelle mere... A quel revers imprévu ma gloire est exposée!.. Quoi! ma piece seroit retardée dans le moment de l'attente universelle; dans ce moment de chaleur, qui ne revient plus quand on lui échappe!.. Ce n'est donc rien, d'avoir composé une piece de théâtre! Après tant de veilles, l'affaire de la représentation est un autre cercle de travaux plus longs, plus opiniâtres, plus pénibles... Ah! qu'il en coûte pour porter son nom sur la scene... insensé que je suis! Mes parens me l'avoient prédit (*). Ils s'op-

(*) Moliere se nommoit Jean Baptiste Poquelin. Il étoit fils & petit fils de tapissiers, valets de chambre du Roi Louis XIII; ils avoient leurs boutiques sous les pilliers des hal-

posoient à mon goût. Plus éclairés que moi, ils prévoyoient tous les desagrémens que j'allois affronter... je n'ai point écouté ces remontrances pater-

---

les. Ses parens l'éleverent pour être tapissier. Il resta dans la boutique jusqu'à l'âge de quatorze ans, n'ayant appris jusqu'alors qu'à lire & à écrire uniquement pour les besoins de sa profession. Son grand-pere, qui l'aimoit éperdument, avoit de la passion pour la comédie & y menoit souvent le petit Poquelin; son génie s'éveilla, il prit du dégoût pour le métier de son pere & le supplia de le faire étudier. Le grand-pere appuya cette demande, & le pere se détermina, avec assez de peine, à envoyer son fils au college des Jésuites. Ce fut là qu'il fit des connoissances précieuses; telles que celles de Chapelle, de Bernier, de Gassendi, Précepteur de Chapelle, & qui, ayant distingué Moliere, se fit un plaisir de le mettre au rang de ses éleves; le bouillant Cyrano de Bergerac, fut aussi le camarade de Moliere. Entraîné par son génie, il joua la comédie & devint chef de troupe. Ce fut alors que Moliere prit le nom qu'il a immortalisé, & lorsqu'on lui a demandé ce qui l'avoit engagé à prendre celui-là plutôt qu'un autre, jamais il n'en a voulu dire la raison, même à ses meilleurs amis. Il est à remarquer que M. de Voltaire a changé de même son nom de famille, sans qu'on soit plus informé quelles ont pu être ses raisons. Moliere acquit l'estime & la confiance du Prince de Conti, jusque-là qu'il voulut le faire son sécretaire: mais le génie aime l'indépendance; il ne se jugea pas propre à vivre auprès d'un grand, ne se reconnoissant pas les sentimens assez flexibles pour la domesticité. Il fit très-bien; si ce n'est pour son bonheur, du moins pour l'honneur de la France.

nelles, & j'en suis puni; embarqué dans une carriere orageuse, pour un moment flatteur, je suis contrarié des années entieres... La paresse, l'orgueil, l'ignorance, cabalent dans ma troupe même (*), & viennent renverser mes projets... tel de mes camarades est encore bassement jaloux du talent qui le nourrit... Aujourd'hui s'apprêtoit la plus belle heure de ma vie & la voilà empoisonnée!.. En vain un Monarque me protege, me fait triompher de mes ennemis, les met tous à mes pieds; deux femmes rétablissent un parti écrasé & anéantissent la protection royale... & je m'attacherois encore à cet art, qui traîne tant de dégoûts après soi; non, non: rentrons dans une sage obscurité. A quoi aboutissent tant de travaux? à réveiller l'envie, à exciter la haine des sots, à être la victime des bourasques d'un public inégal, qui s'habitue à regarder le génie comme esclave & tributaire de ses plaisirs... Chapelle a raison, je me tourmente pour des ingrats, & j'oublie follement à vivre pour l'intérêt d'un art dont tout le monde veut jouir & que personne aujourd'hui ne seconde.

(*) Quoique chef de troupe, il éprouvoit des contretems lors qu'il en étoit à la distribution de ses rôles. Les principales actrices étoient divisées. Chapelle lui écrivoit: vous êtes comme Jupiter pendant le siége de Troye, qui se perd dans la conciliation des trois augustes Déesses.

SCENE XIII.

MOLIERE, LA THORILLIERE.

LA THORILLIERE, *avec empressement & avec joie.*

C'EST un tintamarre à la porte de l'hôtel comme on n'en a jamais vu. On n'entend que ces mots : *Aujourd'hui la premiere représentation de l'Imposteur. Allons prendre place. Ne soyons pas des derniers.* On se coudoie, on se heurte, on s'écrase; la haute noblesse & le petit bourgeois sont confondus (*); les portiers & les barrieres suffisent à peine; la curiosité entraîne jusqu'aux vieillards; tous les visages sont allumés; & l'impatience de ceux qui sont entrés se manifeste par des cris & des battemens de mains redoublés....

MOLIERE.

Je voudrois être à la Chine, jeté dans quelque isle déserte; je voudrois être sourd, je voudrois être mort, enseveli à cent pieds sous terre.

LA THORILLIERE.

Vous parlez comme un homme au desespoir.

(*) Les personnes les plus distinguées furent heureuses d'avoir place aux troisiemes loges.

MOLIERE.

C'est que je suis un homme desespéré.

LA THORILLIERE.

Eh! que vous est-il arrivé?

MOLIERE.

La Béjart, qui s'imagine pouvoir disposer d'elle-même & de sa fille au mépris de leurs engagemens, a osé me dire en face, qu'elle ne joueroit point, qu'Isabelle ne joueroit point. Je lui demande la raison de cet étrange refus; je lui objecte son devoir; elle me répond avec une ironie amere, m'insulte & me quitte...

LA THORILLIERE.

Mais pensent-elles se moquer de nous impunément?.. Quoi! il faudroit donner un démenti à toute une ville, & cette irrévérence retomberoit sur la troupe! Oh! je vais de ce pas leur parler ferme... vous êtes trop indulgent aussi vous... comment il dépendroit de leurs caprices de s'opposer aux plaisirs du public & de nous ruiner par dessus le marché! Nous verrons si elles oseront aller ainsi contre la décence & le contrat formel qui les lie.... mais voyez les insolentes créatures!.... Elles joueront, vous dis-je, ou elles iront dès ce soir coucher en prison; &, si elles s'obstinent, elles quitteront le théâtre pour toute leur vie.

MOLIERE.

Elles disent qu'elles quitteront plutôt...

LA THORILLIERE.

Chanſons, chanſons: le reſſentiment ne va jamais chez les femmes juſqu'à ſacrifier à la fois leur vanité & leur fortune... elles ne ſeroient pas huit jours à s'en repentir, à venir demander grace les larmes aux yeux, comme certaines... laiſſez-moi faire..., je vais leur laver la tête...

SCENE XIV.

MOLIERE, *ſeul.*

PUISSE-T-IL les ramener à la raiſon... car les femmes... ſouvent plus on les prie, moins on en obtient... quelqu'un de ces impoſteurs que j'ai peints d'après nature, ſe ſera gliſſé furtivement dans ma maiſon... A l'œuvre je reconnois l'ouvrier. Ils ſeront venus juſque chez moi exercer leurs manœuvres obſcures, & juſqu'où n'iront-ils pas!

SCENE XV.

MOLIERE, CHAPELLE.

CHAPELLE.

EH! bien, mon ami, il ſe répand un bruit ſourd que l'on va remettre la piece à un autre jour.

MOLIERE.

J'en tremble, à vous dire vrai.... ces femmes! ces incompréhensibles femmes!

CHAPELLE.

Oh! de la colere!.. Dès que vous sortez de votre rêverie habituelle, point d'autre état.

MOLIERE.

Mais vous m'impatientez, mon cher ami.

CHAPELLE.

Qu'importe un autre jour ou celui-ci? A bien considérer, cela devient, pour vous, un avantage réel; vous aurez tout le loisir de la corriger, & elle en sera meilleure.

MOLIERE.

Qu'elle soit bien, qu'elle soit mal; elle est faite. Ce n'est plus le tems de reculer.

CHAPELLE.

Je dois en conscience vous le dire: il y a beaucoup de changemens à y faire, si vous voulez qu'elle réussisse, & je venois pour en raisonner avec vous. Votre réputation, qui a un côté terne, seroit plus brillante, si...

MOLIERE.

Brillante ou terne... elle est ce qu'il a plu au sort... que l'on condamne le plan, le style de ma comédie, il faudra rendre justice au but que je me suis proposé... je le soutiens excellent; je n'ai point la prétention d'être un sublime auteur, mais je tâche d'être un auteur honnête.

CHAPELLE.

Honnête ! ... Vous auriez dû adoucir des traits violens & qui respirent la passion.

MOLIERE.

Je ne sais comme on écrit sans se passionner : il faut que je m'attendrisse, ou que je m'indigne. Si je suis prosterné aux pieds de la vertu, il faut, en me relevant, qu'ému de sa beauté, je frappe le vice; point de milieu. En adorant l'une, je dois exécrer l'autre. Allez, tout froid écrivain n'est qu'un homme indifférent, dont le style devient lâche comme la pensée ; & quel nom mérite-t-il alors?

CHAPELLE.

Vous avez des scenes poussées trop loin & scandaleuses, puisqu'il faut lâcher le terme.

MOLIERE.

Ce sont justement celles-là qui me paroissent le plus nécessaires. Apprenez que ce sont là les coups de force du tableau, & qu'il n'existeroit pas, sans les touches vigoureuses ; car c'est sous notre plume, effroi des méchans, que la vérité ne doit plus se déguiser, ni se taire.

CHAPELLE.

Vous vous gendarmez vivement contre la critique : vous ne l'aimez pas, mon ami.

MOLIERE.

Quand la critique est judicieuse, elle arrive toujours à son but ; alors elle est affable... mais il ne

ſuffit pas, pour la rencontrer, d'avoir un ton magiſtral & dogmatique.

CHAPELLE.

Je ſuis obligé de vous le dire; vos écrits fourmillent de négligences impardonnables. Vous ne limez point aſſez; aucun écrivain, de l'aveu de tout le monde, n'eſt plus inégal (*) dans ſon ſtyle.

MOLIERE.

Mon ſtyle n'eſt pas uniforme, j'en conviens; mais ce n'eſt pas ſans deſſein, que je lui imprime un air de négligence: je veux par ce moyen, qu'il reſpire un naturel plus naïf, je dois faire parler à chacun ſon langage (†); c'eſt donc l'accent de l'homme que je produis, & non le mien.

(*) Tous les auteurs comiques, alarmés de la réputation naiſſante de Moliere, abondoient en critiques; mais les diſſertations n'arrêtoient point le ſuccès, & le public étoit toujours du côté de Moliere. C'eſt lui ſeul que le poëte dramatique doit avoir en vue, & ſe bien perſuader que toutes ces longues & injurieuſes clameurs ne peuvent rien, & doivent tomber à raiſon de leur petiteſſe & de leur injuſtice.

(†) Boileau manquoit de goût, lorſqu'il blâmoit Moliere d'imiter le langage groſſier des payſans. Il diſoit pédanteſquement, que c'étoit là outrager la langue & le dictionnaire de l'académie: il valoit mieux, ſelon lui, outrager la vérité, en prêtant à ces perſonnages un langage qu'ils n'ont pas, & détruire la naïveté piquante du tableau, pour ne pas bleſſer l'oreille de l'académicien puriſte. Heureuſe-

CHAPELLE.

Vous prenez ici le change, vous êtes souple à vous esquiver; mais je vous suivrai pour votre bien & par l'intérêt que je prends à votre gloire.

MOLIERE.

Encore un coup, laissons là ma gloire : vous m'en feriez un tourment; je vous jure que je n'ambitionne point d'autre gloire, que celle d'épouvanter le vice.

CHAPELLE.

Vous vous permettez trop de mauvaises plaisanteries, des choses basses & triviales, des charges; car vous avez beau faire, vous ne pouvez quitter le goût de la farce.

MOLIERE.

Le peuple l'aime, je travaille aussi pour lui; il faut le compter pour quelque chose, puisqu'il paie. J'ai un théâtre à soutenir & environ cinquante per-

---

ment que Moliere a laissé à Boileau son style froidement châtié, & qu'il s'est permis de nous offrir la nature : c'est alors que nous avons vu le laboureur, le jardinier, le manant, le cocher, le laquais & la servante, &c. & nous avons ri de l'imitation fidele. C'est en cela que Moliere excelle & qu'il ne sera peut-être jamais remplacé. Toutes ses servantes ont un ton différent. l'idiome Languedocien & l'idiome Picard sont imités dans *Pourceaugnac*, avec une vérité frappante.

ſonnes à faire vivre chaque jour (*): que répondrez vous à cela? Voyons....

(*) Moliere ſe prêtoit à tout ce qui pouvoit intéreſſer ſa troupe & faire monter la recette. Les pieces les plus bouffonnes, pour peu qu'elles attiraſſent la foule, ne le rebutoient point. On jouoit une piece intitulée *Dom Quichotte*. C'étoit le moment où *Dom Quichotte* inſtalle Sancho dans ſon gouvernement. Moliere faiſoit Sancho. Fidele au coſtume, il étoit monté ſur un âne, & il attendoit dans la couliſſe afin de paroître à l'inſtant précis; mais l'âne, qui ne ſavoit pas ſon rôle, ſe voyant dans la couliſſe, s'obſtinoit à vouloir entrer en ſcene. On ſait combien un âne eſt têtu. Moliere tiroit le licol de toutes ſes forces; il appeloit à ſon aide tous ſes camarades; à moi, Baron! à moi, la Thorillière! Ce maudit âne rétif!.. La fidele la Forêt, en riant de tout ſon cœur, tâchoit de le fixer en le tenant de toutes ſes forces par la queue; mais l'opiniatreté de l'âne, après pluſieurs ſaccades, fut victorieuſe de tous ces efforts, il partit comme un trait, & s'élançant ſur le théâtre, il dérangea une ſcene précédente. Son maître tout renverſé ſur le derriere de l'animal, tirant en vain le licol à le briſer, crioit aux ſpectateurs, tout en caracolant: pardon, Meſſieurs, pardon; ce maudit animal a voulu entrer malgré moi. Quand on ſonge que c'eſt l'auteur du Miſanthrope, le traducteur de Lucrece, le diſciple de Gaſſendi, l'appréciateur de la Fontaine, qui s'expoſoit aux huées du peuple, aſſis ſur une pareille monture, on ne peut s'empêcher tout à la fois de le plaindre & de l'admirer. Enfin ce fut cet attachement qu'il avoit pour ſa troupe, qui l'obligea à repréſenter le jour même de ſa mort,

CHAPELLE.

Mais...?

MOLIERE.

Mais.... il faut attirer la foule, & j'espere par cette complaisance rappeler le public au bon goût que je connois aussi bien qu'un autre.... (*) vous

---

malgré les remontrances & les prieres de Baron. Il disoit il y a cinquante pauvres ouvriers qui n'ont que leurs journées pour vivre. Que feront-ils, si l'on ne joue pas? je me reprocherois d'avoir négligé de leur donner du pain un seul jour, le pouvant faire absolument. Quelle ame tendre & respectable! Les efforts qu'il fit hâterent sa fin, il lui prit une convulsion sur le théâtre même qui fut remarquée de tous les spectateurs, & il cacha par un ris forcé ce qui venoit de lui arriver; telle étoit donc la situation de l'homme à qui la nature avoit accordé un si rare génie!

(*) Moliere avoit conçu le dessein de faire l'examen suivi & détaillé de toutes ses pieces, & de l'accompagner de plusieurs remarques. Mais on n'a peut-être pas beaucoup perdu. La poëtique des grands hommes se trouve plutôt dans leurs ouvrages, que dans leurs réflexions. Ils ont leur maniere trop à cœur pour faire de grandes excursions. Ils ramenent tout à leurs principes particuliers. La poëtique de Corneille est obscure, compliquée & fausse; celle de Boileau est étroite, seche & commune. M. de Voltaire est excessivement timide dans tout ce qu'il a écrit en fait de théorie littéraire; l'audacieuse liberté de son génie qui se permet ailleurs de secouer les vieilles idées, semble s'éteindre alors; ou plutôt il garde son secret & ne paroît point curieux d'en révéler la moindre partie.

me blâmez aujourd'hui ; mais savez-vous l'époque où je serai apprécié, où l'on m'honorera peut-être de quelques regrets?... mon ami, ce sera lorsque couché dans la tombe (*), je ne pourrai plus en-

(*) Moliere mourut le vendredi 17 Février de l'année 1673, âgé seulement de 53 ans. Quelques jours avant sa mort, il témoigna que la vie, qui jusqu'alors avoit été mélangée de douleurs & de plaisirs, étoit devenue pour lui un tissu de peines accablantes, & qu'il ne pouvoit plus tenir contre les chagrins qui le tourmentoient. Hélas! ajoûta-t-il en finissant, que l'homme souffre avant que de mourir! cependant je sens bien que je finis. Sa femme n'entroit pas pour peu dans les chagrins qu'il essuyoit. Il ne mourut point entre ses bras, mais entre ceux de deux sœurs religieuses, auxquelles il donnoit l'hospitalité, & nommées, vulgairement, hirondelles de carême. Malade & revenant du théâtre, il ne trouva pas un bouillon comme il lui en falloit un. On voulut lui donner du bouillon de sa femme qui avoit le plus grand soin de sa personne, & qui négligeoit la santé de son mari: eh non! dit-il, ce seroit de l'eau forte pour moi; vous savez tous les ingrédiens qu'elle y fait mettre; & il fut obligé de manger un petit morceau de fromage de Parmesan. Baron lui avoit dit dans sa loge: vous me paroissez plus mal que tantôt; cela est vrai, lui répondit Moliere, j'ai un froid qui me tue. Baron, après lui avoir touché les mains qu'il trouva glacées, les lui mit dans son manchon pour les réchauffer. Ce fut lui qui le fit transporter en sa maison & qui ne quitta point sa chaise de peur de quelqu'accident; bref, sans Baron & les deux religieuses, Moliere seroit mort sans le moindre secours; &,

tendre les témoignages d'une justice tardive..... & voila les hommes de tous les tems!..

---

pendant ce tems-là, sa femme, occupée d'elle seule, recevoit dans sa loge les hommages de ses adorateurs.

Chapelle fut saisi de douleur à la mort de son ami; il le pleura amerement & son desespoir fut tel, que l'on craignit pour ses jours. Louis XIV le regretta & sentit la perte d'un grand homme. La sepulture qu'on lui avoit refusée lui fut accordée le troisieme jour, & le convoi se fit tranquillement à la clarté de près de cent flambeaux; la populace s'étoit assemblée en foule devant sa porte, le jour qu'on le porta en terre, la veuve épouvantée jeta une cinquantaine de pistoles par les fenêtres en lui criant de prier Dieu pour l'ame de son mari; & cette populace ramassant l'argent, se mit à prier Dieu.

Il ne fut point de l'académie Françoise, parce qu'il étoit comédien. S'il eût joué dans les rôles tragiques, dit-on, on eût pu passer par là-dessus, mais il recevoit des coups de bâton dans les rôles qu'il faisoit, & cela étoit intolérable; cette distinction n'a jamais été faite par l'académie. Car l'acteur n'est pas plus Roi sous une couronne, que valet sous une mandille; on ne lui doit attribuer, ni les beaux sentimens que le poëte a mis dans sa bouche, ni les maximes détestables qui servent à peindre un scélérat; il est absolument étranger à ses rôles & le tragédien marche exactement sur la même ligne que le comédien; si Moliere eût vécu davantage, il est très-probable que la gloire de l'auteur auroit fait oublier son titre de comédien, parce que les hommes de génie qui sont des especes de phenomenes extraordinaires, sont faits pour créer les exceptions.

CHAPELLE.

Vous donnez trop.... Vous fatiguez le public.

MOLIERE.

Il ne s'en plaint pas. Si je suis fécond (*), c'est apparemment parce que je travaille, tandis que les autres dorment ou consument leur tems en niaiseries. Les auteurs stériles ne sont pas déjà les meilleurs, il s'en faut de beaucoup; & je pourrois ici nommer... Fera-t-on desormais un mérite à un écrivain de sa lenteur & de sa paresse d'imagination?

CHAPELLE.

Si je voulois écrire, moi, je ne ferois qu'un seul & unique ouvrage; mais j'y employerois dix années & j'y mettrois une lime, une correction, un soin, un fini: car on doit respecter le public.

MOLIERE.

Mon ami, soit dit sans vous fâcher, les impuis-

(*) Moliere donna ses pieces depuis 1658, jusqu'en 1673. C'est-à-dire, trente pieces de théâtre en quinze années. Il faut remarquer qu'il n'y en a que sept de majeures, & que la plupart sont traduites ou imitées de l'Italien & de l'Espagnol. Mais il traduisoit & imitoit en homme de genie; & Racine a souvent gâté Euripide, en voulant le franciser. Moliere travailloit avec beaucoup de difficulté, mais il n'étoit pas fâché que l'on crût qu'il travailloit facilement. Les pieces qu'il dit, dans ses préfaces, avoir été faites en quinze jours de tems, reposoient depuis plus d'un an dans son porte-feuille.

fans sont fort respectueux..... Vous avez de l'esprit, des connoissances; les bons mots chez vous coulent de source (*): vous faites de très-jolis vers; mais autre chose, croyez-moi, est d'imaginer un personnage, de soutenir un caractere & de diriger la machine d'une piece de théâtre. Quant à ce fini, dont vous parlez incessamment, il convient aux peintres en miniature. Quand on s'occupe des masses, sachez qu'on a beaucoup mieux à faire.

CHAPELLE.

Si je voulois.... Mais abandonner le plaisir pour la gloire, seroit un trop fol échange.... Vous conviendrez du moins que tous vos dénouemens sont fautifs. (†). Consultez davantage, qu'est-ce que cela

(*) Chapelle sacrifioit ses amis à l'envie de dire un bon mot, qui souvent avoit de mauvaises suites.

(†) Le poëte Rousseau, qui n'avoit que de foibles idées sur l'art dramatique, veut excuser sérieusement Moliere de l'intérêt qu'il a mis dans son cinquieme acte, lorsqu'on voit l'honnête Orgon trahi, ruiné, & sa famille dans la désolation. S'il l'eût osé, il auroit fait un crime à Moliere de n'avoir pas fait rire en cette circonstance, tant il croyoit qu'il falloit toujours rire dans une comédie. Le cinquieme acte est assurément de la même beauté que les autres, quoi qu'en disent de faux juges; & Boileau, qui rêvoit à un plan pour rectifier le dénouement prétendu vicieux du Tartuffe, n'a pas mieux réussi que dans le plan de son opéra, que toute sa force de tête, aidée de l'antiquité, ne put jamais achever.

coûte? Quand on craint la férule de la critique, on passe ensuite douloureusement par les verges de la satyre. Je n'entends autour de moi, je ne vois, je ne lis, je ne rencontre que des gens qui vous reprochent des fautes (*).

MOLIERE, *impatienté.*

Ces gens-là n'en font même pas des fautes... Et qu'ils parlent, qu'ils écrivent, qu'ils satisfassent leur amour propre humilié, leur haine jalouse, leur orgueil envieux; sachez que, si j'écoutois tous les beaux avis que me donnent sans cesse les conseillers du théâtre, prétendus juges, prétendus connoisseurs, il me faudroit recommencer toutes mes pieces d'un bout à l'autre, au moins sept à huit fois. Mais si je prête volontiers l'oreille à tout le monde, apprenez que je ne fais ensuite qu'à ma tête; voilà pourquoi je réussis (†)... Adieu.

(*Il sort brusquement.*)

(*) Chapelle étoit contrariant, & quoique très-honnête homme, il poussoit la dispute avec opiniâtreté.

(†) Moliere lisoit volontiers, & demandoit à chacun son sentiment, mais il ne suivoit que le sien ordinairement, & il avoit raison. Il vaut mieux laisser des fautes, que de produire des beautés, qui n'ont ni plan, ni liaison, ni ensemble. D'ailleurs, l'auteur doit se satisfaire avant tout & n'être jamais dans son art l'esclave du public. Celui-ci est trop heureux de prendre ce que le génie lui donne. Cette sortie rappelle aussi que Moliere, comme il nous l'apprend

SCENE XVI.

CHAPELLE, *seul.*

C'EST bien là un auteur qui parle. On le reconnoîtroit rien qu'à son langage. Au fond, c'est un bon humain, mais il est opiniâtre à l'excès; on lui donne mille traits excellens dont il ne profite seulement pas. On a beau lui indiquer les moyens de perfectionner ses ouvrages, il ne veut rien entendre; il faudroit se couper la gorge avec lui pour lui faire faire un chef-d'œuvre. Sa comédie tombera infailliblement. J'en ferai fâché; mais cela le rendra moins entêté.... Si ces diables d'hommes-là, quoiqu'on les aime, réussissoient toujours, il n'y auroit plus moyen de vivre avec eux.

---

dans la critique de l'école des Femmes, se fatiguoit promptement dans la dispute de la conversation, & qu'il quittoit sagement la partie. Il disoit quelquefois: *Que feroit la raison avec un filet de voix contre une gueule qui défend la sottise?*

Fin du deuxieme Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MOLIERE, *seul.*

JE vais.... je viens.... je ne sais plus ce que je dis... ni ce que je fais... Quoi! après une si longue attente, ma piece seroit encore remise.... Oh! je la ferai plutôt jouer les rôles à la main.... Que dis-je? Au moyen d'une courte harangue (*), je la lirai moi-même, s'il le faut, au public assemblé.. Le trait sera hardi, mais on lui fera grace en faveur de la circonstance & de la nouveauté....

(*) Moliere aimoit à haranguer. Quand il étoit mort quelque valet de théâtre, il en prenoit occasion de parler au public, & il s'en acquittoit très-bien. Il eut sujet de déployer toute son éloquence & sa fermeté dans une occasion périlleuse. Les Mousquetaires, les Gardes du Corps, les Gendarmes, étoient en possession d'entrer à la comédie sans payer, & le parterre en étoit toujours rempli. Comme cela faisoit tort à la troupe, elle pressa Moliere d'obtenir de Sa Majesté un ordre pour qu'aucune personne de sa maison n'entrât à la comédie sans payer, le Roi le lui accorda. Mais les plus mutins, accoutumés à voir le spectacle gratis, s'en prirent aux comédiens qui avoient sollicité l'ordre. Ils allerent en troupe à la comédie pour tout tuer. Le portier

SCENE II.

MOLIERE, LA THORILLIERE.

MOLIERE.

Eh bien! mon ami, l'avez-vous emporté?

---

voulut se défendre quelque tems; mais obligé de céder au nombre, il jeta son épée en leur criant miséricorde. Cela ne lui servit de rien, il fut percé de cent coups; & chacun en entrant lui donnoit de son épée dans le corps. Ils cherchoient toute la troupe pour lui faire éprouver le même traitement. Le comédien Béjart, qui étoit habillé en vieillard pour la piece qu'on alloit jouer, se jeta à leurs genoux & profitant de l'habillement de son rôle: eh! Messieurs, épargnez du moins un pauvre vieillard de soixante-quinze ans, qui n'a plus que quelques jours à vivre. Ce discours dont ils rirent, calma leur fureur. Moliere parut, & leur parla très-vivement sur l'ordre du Roi qu'ils avoient violé. Ils furent frappés de ses paroles, & réfléchissant sur ce qu'ils avoient osé commettre, ils se retirerent. Conseil tenu le jour même par la troupe, l'un veut que Moliere fasse révoquer l'ordre; l'autre, qu'on appaise les mécontens à quelque prix que ce soit. Moliere tint ferme dans ses résolutions & dit que, puisque le Roi avoit daigné leur accorder cet ordre, il falloit en pousser l'exécution jusqu'au bout; & il partit sur le champ pour l'informer de l'aventure.

LA THORILLIERE.

Oui; mais ce n'a pas été ſans peine: ſoyez tranquile.

Le Roi, inſtruit de ce deſordre, ordonna aux commandans des corps de les faire mettre ſous les armes, pour connoître & faire punir les plus coupables; mais Moliere en même tems qui craignoit que les eſprits ne s'irritaſſent encore plus, ne perdit pas l'occaſion d'une belle harangue. Il ſe rendit à la tête des Gendarmes; là, après les avoir ſalués profondément, il ſe ſervit éloquemment d'un tour oratoire, & dit au nom de ſa troupe: qu'elle avoit un reſpect infini pour eux, qu'elle ſe feroit toujours un devoir de les recevoir quand ils voudroient l'honorer de leur préſence; que l'ordre n'avoit été demandé à Sa Majeſté que contre des intrus qui abuſoient chaque jour de leurs noms & de leurs bandoulieres; que ceux-ci rempliſſoient en tumulte le parterre & privoient la troupe d'un ſalaire légitime; qu'il ne croyoit pas que des gentilshommes duſſent ambitionner le mince avantage d'entrer à la comédie ſans payer, & que cette prérogative ſurtout ne devoit pas être achetée par l'effuſion du ſang; qu'on voyoit bien que ce n'étoit pas eux qui s'étoient portés à cette violence, mais ces mêmes miſérables accoutumés à commettre mille déſordres; que, pour ſe diſtinguer à l'avenir de cette canaille, ils devoient hautement ſe conformer à l'ordre de Sa Majeſté, & laiſſer aux protégés des valets de théâtre le plaiſir furtif de voir le ſpectacle par charité, comme gens qui n'avoient pas en poche quinze ſols pour payer leur place. Il les flatta, rehauſſa leur valeur & leur nobleſſe, & ce diſcours fit beaucoup plus d'effet que la troupe ne s'en étoit promis: car les comédiens

MOLIERE, *l'embrassant.*

Que je me plais à vous devoir tout, mon cher ami !

LA THORILLIERE.

La mere est en courroux, la fille est affligée ; mais elles feront leur devoir.... Des querelles particulieres ne peuvent jamais leur faire oublier ce qu'elles doivent à leurs engagemens & surtout au public. (*D'un ton embarrassé.*) La Béjart exige seulement une chose....

MOLIERE.

Quoi ?

LA THORILLIRE, *sur le même ton.*

Que vous ne direz rien à sa fille... Que vous la respecterez.

MOLIERE, *avec surprise.*

Eh ! qui songe, mon ami, à offenser cette aimable enfant ?

LA THORILLIERE.

Mais elle dit que vous voulez l'enlever après la comédie.

---

tremblans de peur, furent fort étonnés quand Moliere vint leur apprendre que tous les officiers lui avoient engagé leur parole d'honneur de ne point entrer à la comédie sans payer ; & depuis ce jour-là, la maison du Roi a tenu sa promesse.

MOLIERE.

Moi!

LA THORILLIERE.

Et vous faire fort de la protection du Roi pour l'épouser malgré sa mere.

MOLIERE.

Pouvez-vous seulement répéter cela, mon ami?.. Mais, c'est un rêve!

LA THORILLIERE, *haussant les épaules.*

Mais, il falloit entendre la véhémente déclamation lancée contre vous.... Vous ignorez néanmoins le dessous des cartes. J'ai interrogé votre servante; elle m'a conté le tout bien naïvement.... Le perfide Pirlon, en votre absence, s'est introduit chez vous.

MOLIERE.

Parbleu! je l'avois deviné. Cette idée-là ne me sortoit pas de la tête. Ah! je ne m'étonne plus de rien..... Bon Dieu! venir corrompre jusqu'à ma pauvre servante, qui m'a demandé son congé!

LA THORILLIERE.

Cette bonne fille a fait d'elle-même de sages réflexions. Elle se repent beaucoup de sa faute, & vous supplie par ma bouche de vouloir bien la garder.

MOLIERE.

Qu'elle reste..... C'est un fort bon sujet. . . Oh! l'hypocrite me le payera. J'avois eu la foi-

blesse de ne point vétir l'imposteur dans son costume ordinaire; mais, ma foi, pour le coup on verra le portrait de l'homme tout entier. (*Errant sur la scene comme un homme qui rêve.*) Il me vient une bonne idée.... Oui, oui... plaisante... comique... neuve....

LA THORILLIERE, *à part, & le regardant avec complaisance.*

Sa tête travaille... Respectons ce moment d'inspiration.

MOLIERE, *s'applaudissant.*

C'est cela même.... voilà ce qu'il faut... Et la Forest a bien assez d'esprit & d'adresse pour cela.

LA THORILLIERE.

Quelle est donc cette nouvelle idée?

MOLIERE.

Je veux le chapeau de Pirlon & son manteau..

LA THORILLIERE.

Son manteau! son chapeau!

MOLIERE.

Oui, ce large feutre, sous lequel il tourne son œil louche & faux..... Ce chapeau, mon ami, a une physionomie!... Et (*) quelques recherches que

(*) On dit que Moliere emprunta un jour le chapeau de M. Rohault, célebre Cartésien, pour en couvrir le maître de

que je puisse faire, je n'en rencontrerai nulle part un aussi tartuffe.... Cela sera excellent !... En teignant un peu mes cheveux & mes moustaches, ne le voyez-vous pas d'ici copié trait pour trait?

LA THORILLIERE.

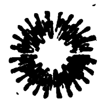
Mais, comment lui enlever son manteau de dessus les épaules, & lui ôter ce large feutre qui semble cloué sur son chef?

MOLIERE.

Il m'est venu un expédient qui, je crois, réussira... Je vais trouver la Forest, & lui faire sa leçon. Les ruses de l'hypocrite lui sont connues; elle fera de son mieux pour s'en venger. (*Avec un signe expressif.*) Ah! mon ami, parlez à Isabelle...... & calmez-la....

---

de philosophie dans le Bourgeois Gentilhomme; mais Rohault étoit un homme respectable, qui ne méritoit pas cette avanie. On a mieux fait de l'appliquer à Pirlon. Cette histoire sert à prouver que Moliere composoit toujours d'après nature & qu'il étoit son copiste fidele.



SCENE III.

LA THORILLIERE, *seul.*

TOUT à l'amour & tout à son génie. Au milieu des palmes de la gloire, esclave d'un doux regard; son cœur nourrit deux passions qui semblent s'exclure, mais qui, en s'unissant, s'enflamment l'une par l'autre. Arracher un grand homme au commerce des Muses, l'humilier aux pieds d'une actrice enfant, tourner cette tête qui donne des leçons à l'univers; amour! voilà ton plus beau triomphe; sois orgueilleux d'une telle conquête.

SCENE IV.

LA THORILLIERE, LESBIN.

LESBIN.

MONSIEUR, voici Monsieur le Comte, & Monsieur le Marquis, qui demandent après mon maître.

LA THORILLIERE.

Dis-leur que je tiens ici sa place, & que je suis prêt à les recevoir.

SCENE V.

LE MARQUIS DE***, LE COMTE DE***, LA THORILLIERE.

LE MARQUIS, *en entrant.*

Ou est l'auteur ?

LE COMTE.

Où est Moliere ?

LA THORILLIERE, *les saluant profondément.*

Messieurs, il sera bientôt de retour.

LE MARQUIS.

Mais pour avoir place, il n'y a plus d'autres moyens que de s'adresser à lui... Mon automate, mon coureur qui est de fer n'a pu fendre la presse.. Plus de loges... le spectacle plein comme un œuf. Je voudrois être cependant sur le théâtre, afin de ne rien perdre.

LE COMTE.

J'arrive du siege de Lille, je repars en poste. Je dois voir la piece, afin de pouvoir en instruire la cour. On sait que je n'en juge pas mal ; & l'on attend ma décision.

LA THORILLIERE.

Messieurs, on fera l'impossible pour que vous soyez placés.

LE MARQUIS.

Ma foi, il est de l'intérêt de l'auteur que nous y soyons; vous m'entendez ?.. ce sont ses affaires.

LE COMTE.

J'ai vu tomber tant de pieces, que je ne compte plus que sur la premiere représentation; encore s'avise-t-elle quelquefois de ne pas aller jusqu'au bout.

LE MARQUIS.

Aujourd'hui point; on ne tombe plus. On étaie un médiocre auteur, on lui bâtit un succès. Il y a pour cela des moyens connus, pour peu que les comédiens protegent le poëte.... Le public moutonnier croit à l'affiche collée pendant quatre mois contre les murailles; & la piece sifflée se reproduit effrontément devant de nouveaux parterres, qui vont s'ennuyer quand ils voient en l'air, *douzieme représentation*.... Moliere a du bon; mais il charge trop ses caracteres; il force la nature; elle grimace sous ses pinceaux. Il plait au parterre. Ah! je le crois (*)! mais a-t-il notre suffrage, le suffrage par excellence, le suffrage des hommes de qualité?

(*) Allusion à cet homme qui, aux représentations des pieces de Moliere, apostrophoit le parterre, en lui disant avec dépit: *ris donc, parterre, ris donc*? C'étoit à coup

LA THORILLIERE.

Messieurs, Moliere sait par expérience que les miniatures ne réussissent point au théâtre. Ces traits délicats, affoiblis, n'arrivent point jusqu'à l'ame des spectateurs. Pour les frapper, il faut des touches larges, à peu près semblables à celles des décorations; & le tout à raison de l'optique.

LE MARQUIS.

Que n'étudie-t-il davantage les airs, le ton, le langage des hommes de cour; il y trouveroit des nuances fines, des délicatesses, un choix d'expressions; il auroit un tout autre style.... Voilà ce que c'est que de ne point assez fréquenter le grand monde... Il copie le sot bourgeois, tandis qu'il a sous les yeux la fleur héroïque & brillante de la nation. Elle seule existe & renferme la bonne compagnie. Moliere devroit le savoir & ne puiser que là ses couleurs.

LA THORILLIERE.

La bonne compagnie du poëte comique, Messieurs, sont les originaux de toute espece; il en est qui représentent sur un théâtre fameux, mais étroit. Le plus grand nombre, il faut l'avouer, se trouve répandu dans le gros des sociétés, où le mélange &

---

sur ce qu'on appelle aujourd'hui un homme de goût; mais cet homme de goût auroit dû savoir qu'il faut des plaisirs au peuple, & que des touches plus délicates manquent leur effet & ne le frappent point.

la franchiſe des caracteres leur donnent une phyſionomie vivante. C'eſt là que les traits ſont plus ſaillans, plus marqués, plus vrais, plus précieux à ſaiſir: & comme au ſpectacle on parle à la multitude, il faut qu'elle ſoit à portée de juger de la reſſemblance, afin de pouvoir en rire facilement. Une nature particuliere & choiſie avec ſa fineſſe étudiée ne feroit pas généralement apperçue; d'ailleurs, c'eſt une obſervation de Moliere, que parmi les hommes il y en a peu qui ſoient vraiment originaux.

LE COMTE.

Des originaux! mais ils fourmillent. Que j'apperçois de caracteres nouveaux & ſinguliers! Mais c'eſt à la cour qu'ils ſont piquans, délicieux, d'un ridicule décent.... Vos bourgeois, faſtidieux perſonnages, ſont auſſi inſupportables ſur la ſcene que dans le monde... J'ai là des tablettes pleines d'obſervations. C'eſt à Moliere que je les réſerve. Sur ma parole, il aura des comédies à faire d'ici à trente ans, & d'un ton exquis... Qu'il ſoit diſcret... entendez-vous? Je ne lui demande rien pour ce préſent-là, pas même qu'il me nomme.

LA THORILLIERE.

Il vous aura une grande obligation, Monſieur le Comte: car il eſt toujours à l'affut d'un caractere naïf....

LE COMTE.

Du naïf!... du noble! morbleu, du noble! Dites-lui de ma part qu'il renonce aux bourgeois, ou je me brouille avec lui...

LE MARQUIS.

Vous avez raiſon, Comte... Qu'il ennobliſſe ſes pinceaux... Qu'a t-on beſoin, par exemple, de ces *Précieuſes ridicules*? Que m'importe ſi cela existe. Ces femmes ſavantes auſſi vous offrent les débats d'un petit cercle, d'une obſcure cotterie que je ne connois pas, que je n'ai pas envie de connoître... Où a-t-il été déterrer ces ſottes femmes?.. Eſt-ce qu'on apperçoit ce monde-là?... Que me fait à moi le ridicule de deux pedans hargneux, qui ſe harcelent (*) comme des dogues.

LE COMTE, *répondant au Marquis.*

Moliere n'eſt point dans le tourbillon; autant vaudroit pour lui vivre à la Chine... Il en ſauroit, ma foi, tout autant.

LE MARQUIS.

Il vit bourgeoiſement, & cela donne des idées analogues, meſquines.

(*) Peu importe auſſi à la ſociété que Cotin ait été un ſot ou un homme d'eſprit; & les *Femmes Savantes* ne ſont faites que pour aigrir les débats littéraires, & propager le ſcandale de la littérature. Chaque parti voit ſon adverſaire & ne ſe voit pas lui-même. Ces diſputes à l'infini ſur le mérite de tel ou tel ouvrage, ſont les diſputes les plus vaines & les plus extravagantes, parce que l'un veut toujours ſoumettre l'autre deſpotiquement à ſa maniere de voir & de ſentir; ce qui eſt le comble & de la ſottiſe & de l'aveuglement.

LA THORILLIERE.

Il va cependant assez fréquemment à la cour, & il y porte ses yeux.

LE MARQUIS.

Oui, il y va pour obtenir quelques graces.

LA THORILLIERE.

Eh! Messieurs, qui ne demande pas dans ce pays?

LE COMTE, *d'un air important.*

Moliere ira-t-il à la postérité?

LE MARQUIS.

J'en doute; n'ayant pas su peindre les hommes de qualité, il faut que ses pieces expirent de bonne-heure.... Ce qui restera de lui, probablement sera Don Garcie de Navarre (*), parce que là, du moins, il aura fait parler décemment un Gentilhomme....

LA THORILLIERE.

Don Garcie de Navarre! (*A part.*) Quel jugement!

LE COMTE.

Mais comme il a souvent traduit & imité plusieurs morceaux de Plaute & de Térence, il pourra vivre par ces endroits-là.

(*) *Don Garcie de Navarre* n'eut point de succès; mais il eut pour défenseurs quelques hommes de cour, qui trouvoient le sujet très-noble, & qui insistoient fort pour qu'on ne vît paroître sur la scene que des personnes titrées.

LE MARQUIS.

Je ne le crois pas. Les modeles l'écraſeront toujours; il n'y a que les modeles qui ſubſiſtent....... On ne lira pas Moliere dans vingt-cinq ans.

LE COMTE.

Il ira un peu plus loin.

LE MARQUIS, *affirmativement.*

Il n'ira pas. J'ai là deſſus un tact..... Si jamais un de nous déroge juſqu'à écrire, ce qui pourra ſe rencontrer enfin, parce qu'il y a des fous dans toutes les conditions; en ſe jouant le matin, je vous garantis qu'il tracera ſeulement de mémoire des caracteres que nos Meſſieurs les auteurs de Paris, en ſe battant les flancs, ne ſoupçonnent même pas. Moliere ſera anéanti, de maniere qu'on n'en parlera plus. Il pourra rouler encore entre les mains de l'épaiſſe bourgeoiſie, qui aime la groſſe gaieté; mais il ne ſe lira pas dans l'antichambre.

LA THORILLIERE.

En ce cas, le cœur humain aura bien changé; & ce ſera aſſurément une race toute nouvelle qui aura conçu ce dégoût-là.



SCENE VI.

LE MARQUIS, LE COMTE, CHAPELLE, LA THORILLIERE.

LE MARQUIS, *à Chapelle.*

ARRIVEZ, arrivez, vous qui êtes l'ami de Moliere, mais point ſon adulateur, nous le ſavons.. mettez-nous d'accord... Moliere vivra-t-il dans la poſtérité ?

CHAPELLE.

Je diſtingue, Meſſieurs; le bon y parviendra, le mauvais n'y parviendra point.

LE MARQUIS.

Mais qui l'emporte, du bon, ou du mauvais?

CHAPELLE.

A vous dire vrai, je ne ſais trop.... quand il veut m'écouter, il parvient à faire d'excellentes choſes (*); mais il eſt d'une obſtination, dont on

(*) Chapelle, quoique voluptueux, étoit vain. Il vouloit ſourdement qu'on lui attribuât une partie des ſuccès de ſon ami; & lors de la comédie *des Fâcheux*, il ſe défendoit mal des complimens qu'on lui fit de la ſcene de *Cariſides.* Moliere en fut juſtement offenſé & lui fit dire de ne pas

n'a point d'idée... . c'est toutefois un bon homme, un peu triste, mais ayant un cœur excellent.

LE MARQUIS.

Tant pis... un auteur comique devroit avoir une pointe de malice & de finesse que le bon Moliere n'a pas... n'est-il pas vrai; vous m'entendez? Quand nous nous mêlons nous autres de peindre, vous le savez; c'est de la tête aux pieds. Ce sont là des couleurs vives, un caustique brûlant qui laisse l'empreinte... il faut se pendre ou s'exiler.

CHAPELLE.

Plaute est plus gai.

LE COMTE.

Térence plus sage.

LE MARQUIS.

Scarron plus plaisant (*).

---

entretenir ainsi à ses dépens l'opinion publique, parce qu'alors, il publieroit le misérable essai qu'il lui avoit donné & dans lequel il ne se trouvoit aucune lueur de comique. Chapelle avoit commencé par manquer à l'amitié; mais Moliere auroit été non moins coupable, en ce qu'il semble que, si Chapelle eût fait une excellente scene, il l'auroit sûrement adoptée.

(*) C'est ainsi que, du vivant d'un auteur, on le compare à d'indignes rivaux; &, quels que soient son génie & sa renommée, sa gloire n'est bien entiere que cent ans après sa mort. Il y a néanmoins une nouvelle de Scarron, intitulée les *Hypocrites*, ou Moliere semble avoir puisé quelques

LA THORILLIERE.

Ah, Meſſieurs, Meſſieurs!.. Scarron!.. eſt-il poſſible? A quoi bon ſe donner tant de peines?..

CHAPELLE.

Ah! je prends le parti de mon ami. La Thorilliere a raiſon de ſe récrier. De la juſtice! Moliere vaut mieux que Scarron... mais, Meſſieurs, l'heure s'avance. Voulez-vous venir à la comédie dans ma loge; nous y ſerons ſerrés; mais l'on s'arrange.

LE COMTE.

Pourvu que je puiſſe placer mon oreille à quelques intervalles, il ne m'eſt pas néceſſaire de voir le jeu des acteurs. On devine aiſément la pantomime.

LE MARQUIS.

Je n'ai beſoin, moi, que de voir le bout du manteau de celui qui parle pour entendre tout ce qu'il dit.

CHAPELLE.

Eh bien! allons nous placer, nous cauſerons juſqu'à ce que la toile ſoit levée.

LE MARQUIS.

Eh! pourquoi pas après? Quand j'ai entendu la premiere ſcene, il me ſuffit; je devine le nœud, l'intrigue, le dénouement. J'annonce la deſtinée de la piece, & cela eſt infaillible.

---

traits; à peu près comme Racine à pris pluſieurs de ſes madrigaux, dans les Romans ſérieux de Clélie, de Cyrus, d'Artamene, qu'il liſoit à la ſourdine & avec profit.

SCENE XII.

LA THORILLIERE, *seul.*

ET voilà donc les juges des œuvres du génie! C'eſt avec des diſcours ſemblables, qu'ils proſcrivent ce qui eſt réellement bon; leurs déciſions précipitées & téméraires, ne recevant aucune publicité, ne les deshonorent point, & ils les renouvellent ſans pudeur; oui, l'orgueil de l'auditeur l'emporte aujourd'hui ſur la vanité de l'écrivain, & ce ton dédaigneux eſt plus cruel que l'acharnement de l'envie. Chacun ſe croit appelé à prononcer ſur la renommée de l'auteur qui eſt ſeul, ou qui n'a que de froids amis. On s'imagine en flattant la malignité publique, en rabaiſſant le talent, pouvoir s'attribuer la réputation d'homme de goût; & quel grimaud, pour le malheur de la littérature, n'uſurpe pas ce titre aujourd'hui!



SCENE XIII.

LA THORILLIERE, LA FOREST.

LA FOREST, *arrivant avec précipitation.*

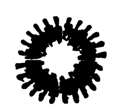
SORTEZ, fortez, que nous faffions notre thême; à deux pas d'ici vous écouterez . . . il a machiné contre notre bon maître; mais j'allons lui jouer d'un tour...

LA THORILLIERE.

Bon, je te laiffe.

LA FOREST, *le faifant fortir par une porte oppofée.*

Non; fortez par là, pour qu'il ait liberté pléniere. (*A part.*) Damné d'hypocrite avec ton air pénitentieux, tu y viendras!..



SCENE IX.

PIRLON, LA FOREST.

LA FOREST.

Entrez, entrez, tout de go, Monsieur Pirlon; il n'y a plus personne: fermons la porte.... Elles sont allées toutes deux à la campagne, au lieu de jouer la comédie.

PIRLON.

Les voilà dans la bonne route, ma chere enfant... Et Moliere, où est-il?

LA FOREST.

Un homme noir est venu demander après lui. Cela avoit l'air d'un huissier... La justice lui en veut.

PIRLON, *à part.*

Mon accusation a réussi, bon. (*Haut.*) Je vous l'avois bien dit qu'il feroit une mauvaise fin.... Voilà ce que l'on gagne à calomnier les gens de bien.... le gibet ou les galeres. Je ne le plains point; il aura ce qu'il mérite.

LA FOREST.

Mais n'est-il pas dit dans la loi, que la charité ordonne que nous gémissions de tout mal qui advient à notre prochain?

PIRLON.

A notre semblable, sans doute, ma chere fille; c'est-à-dire à ceux qui sont dans le bon chemin, qui sont de notre parti, qui pensent bien, c'est-à-dire comme nous; qui agissent de concert: car pour les autres, on les laisse se perdre, puisqu'ils le veulent.

LA FOREST.

Il m'étoit avis, cependant, de ne point croire aisément le mal, & de plaindre, surtout, tout pauvre pécheur.

PIRLON.

Gardez-vous bien de conserver quelque compassion pour un cœur aussi endurci. Le Ciel en seroit offensé.

LA FOREST.

En ce cas, je n'en parlons plus.

PIRLON.

Vous avez trop peu de lumieres pour connoître ce qui est bien ou ce qui est mal; ainsi donc, laissez-vous conduire, puisque je veux bien me mêler de vous.... Eh bien? dites-moi.

LA FOREST.

Notre congé est venu; j'avons fait tout ce qu'il falloit pour cela; rien ne nous empêche à cette heure, d'entrer dans cette sainte maison où l'on gagne de si bons gages.

PIRLON.

Eh! bien, à tantôt... tantôt... ma fille.. mon Dieu! je crains... (*Il regarde à la porte.*)

LA FOREST, *d'une voix haute.*

Parlez haut, parlez sans crainte... tout le monde est dehors, vous dis-je.

PIRLON, *après s'être assis.*

Tout le monde est dehors? asseyez-vous près de moi... prenez ce siege.

LA FOREST.

Oh! cela ne nous appartient point, Monsieur.

PIRLON.

Obéissance! ma fille! obéissance! C'est là votre premier devoir... approchez, approchez, encore.

LA FOREST.

Puisqu'il s'agit d'obéissance... nous obéirons.

PIRLON.

Quelle chaleur il fait aujourd'hui! (*Il s'essuie le front.*)

LA FOREST.

Mais pardi ôtez votre chapeau. (*Elle prend son chapeau & l'attache à la chaise.*) Ah! comme ça vous êtes mieux...... on vous voit le front & les yeux..... si vous permettez que je vous le disions, vous avez, ma foi, les cheveux bien plantés.

PIRLON.

Il eſt vrai que je ne les ai pas mal. (*Riant.*) J'ai donc meilleure mine comme cela?

LA FOREST.

Sans comparaiſon...... vos yeux ne ſont plus cachés... Vos yeux ont du feu... en vérité, plus je vous regardons... ma foi, vous êtes plein de force & de ſanté.

PIRLON.

Ceux qui vivent ſaintement ſe portent toujours bien.

LA FOREST.

Mais qu'avez-vous?

PIRLON.

Il fait une chaleur pour la ſaiſon..:

LA FOREST, *vivement.*

Que n'ôtez-vous auſſi ce lourd manteau de deſſus vos épaules?...

PIRLON, *ſe défendant.*

Non, non.

LA FOREST, *lui arrachant le manteau.*

Mais vous ſerez bien plus à votre aiſe; les hommes ſont bien gauches, en vérité; ils ne ſavent point du tout ſe mettre: demandez-moi, a quoi bon porter un manteau qui déguiſe une auſſi belle taille? on ne la voyoit point là-deſſous..... laiſſez, laiſſez donc; vous êtes fait à peindre!

PIRLON.

Ce n'eſt pas pour moi que je parle, mais j'ai toujours remarqué que la vertu ſe plaiſoit à habiter les corps les moins imparfaits. (*On entend frapper.*) Mon Dieu! on frappe... qu'eſt-ce?

LA FOREST.

O ciel!. c'eſt Moliere.... il revient ſur ſes pas chercher quelque choſe qu'il aura oubliée.

PIRLON.

Il n'eſt donc point en priſon?

LA FOREST.

Pas encore, mais il-ira... vous êtes perdu, s'il vous rencontre ici, après tout ce que vous avez dit & fait contre lui; ſongez, ſongez bien!...

PIRLON.

Dépêchons. Que je m'enfuie par l'autre eſcalier.

LA FOREST.

Ils l'ont fermé; je n'en avons pas la clef.

PIRLON, *effrayé.*

Où me fourrai-je?

LA FOREST.

Venez par ici, j'allons vous cacher quelque part.

PIRLON, *errant ſur la ſcene.*

De quel côté?.. Eh!. vîte donc.

LA FOREST.

Par ici, par ici...

PIRLON, *reculant.*

Quoi! dans ce bouge?..

LA FOREST.

Allons vîte, dépêchez.

PIRLON.

Oh! ne me trahiſſez pas.. & mon manteau, mon chapeau!

LA FOREST.

Vous n'en avez pas le tems..... je ſerrons tout cela dans le coffre... entrez donc... (*Elle le pouſſe.*)

PIRLON.

Que l'on ne voie rien de moi... car les méchans ſont ſi à craindre.

SCENE X.

LA THORILLIERE, LA FOREST.

LA THORILLIERE, *entrant ſur la ſcene en riant.*

JE n'ai vu de ma vie une ſcene plus plaiſante... je n'aurois jamais cru que la Foreſt eût tant d'eſprit.

LA FOREST, *revenant ſur la ſcene.*

Reſte là vieux cagot, exécrable caffard!.. tu as

tendu le piege; & t'y voilà pris comme le rat dans le ratiere.

LA THORILLIERE.

Où l'as-tu mis?

LA FOREST.

Dans un lieu très-commode... nous l'avons fait enfoncer dans le coin jusques sous l'escalier, révérence parler, tout au milieu du charbon..... il faudra qu'il s'y tienne tapi & tout courbé; il ne sortira point sans notre permission, car voilà la clef qui est dans notre poche. . . voyez à présent le manteau & le chapeau du pélerin..... (*Eclatant de rire.*) Quel habillement! Bon Dieu! quelle tournure de chapeau!

LA THORILLIERE.

Te voilà avec les dépouilles de l'ennemi.

LA FOREST.

Victoire!.. Pour tout l'or du monde, je ne voudrions pas qu'un autre eût l'honneur de les offrir en triomphe à notre maître.

* * *
* *
*

SCENE. XI.

LA THORILLIERE, *seul.*

MOLIERE ne néglige rien pour la gloire de son art... attentif à tous ces détails qui impriment la vérité & la vie, il embrasse des objets que d'autres, moins éclairés, dédaignent avec orgueil (*); heureuse France! sois fiere de pouvoir le compter parmi tes enfans... on ne sent la perte d'un tel écrivain, que lorsquelle est irréparable... la nature avare de grands hommes, semble l'être surtout d'un poëte dramatique.

(*) Moliere connoissoit l'action théâtrale par principes. Il s'appliquoit à mettre ses acteurs dans le naturel. Il se moquoit de la déclamation ampoulée & emphatique des comédiens de l'hôtel de Bourgogne, qui croyoient avoir fait merveille, lorsque, marquant l'hémistiche & la rime, ils avoient fait pompeusement ronfler un vers. Il étoit très-attentif au costume. S'il revenoit au monde, que diroit il, en voyant sur notre théâtre, Harpagon en calotte, entouré d'aiguillettes, & son fils vétu dans toute l'élégance moderne. Outre le contre-sens, il y a là une maladresse qui nuit à l'effet théâtral; on joue les pieces de Moliere, comme si elles étoient modernes: jamais l'ensemble n'est d'accord; & le mensonge perce dans tout son jour révoltant.

SCENE XII.

MOLIERE, LA THORILLIERE.

MOLIERE, *habillé en tartuffe avec le manteau & le chapeau de Pirlon, la chevelure & les moustaches semblables aux siennes.*

SUIS-JE bien, à votre avis?

LA THORILLIERE.

O la bonne figure!.. Je défie à un peintre de faire un portait plus ressemblant, c'est Pirlon en personne...

MOLIERE.

Qu'il reste enfermé ici, le fourbe! tandis que je vais produire sur la scene son ame, son langage hypocrite, & jusqu'à ses vêtemens (*)... je sens une joie secrette de venger la vertu, dont ces scélérats ont osé prendre le masque. Je voudrois qu'ils fussent tous présens à l'anathême inévitable, que le public va lancer contre eux. On ne corrige point de pareilles gens; il faut les immoler, afin que la race s'en éteigne... voyez, mon ami, si elles con-

(*) Moliere avoit déja joué Boursaut sous son nom, & depuis il ne ménagea pas davantage Cotin: ce n'est point là le plus bel endroit de sa vie.

ſentent à venir, & ſi cette toilette, qui s'acheve toujours, peut finir enfin.

LA THORILLIERE.

Elles s'avancent vers nous; la colere étincelle dans les regards de la mere, & le tendre amour brille dans les yeux timides de la fille.

SCENE XIII.

MOLIERE, LA THORILLIERE, LA BEJART, ISABELLE, *en habit de théâtre.*

LA BEJART.

J'IRAI au théâtre, Moliere; j'ai bien voulu ne conſulter en ce moment que l'intérêt général: mais ſi je m'apperçois d'un regard, tremblez! La comédie, je vous le jure, finira par une ſcene tragique.

MOLIERE, *prenant le ton hypocrite.*

Madame, puiſque le ciel vous a révélé cet amour qui me rend ſi coupable, j'avoue à vos pieds toute l'énormité de mon crime; il eſt épouvantable!..... J'aurois du commander à mon œil de ne point voir, à mon cœur de ne point ſentir; mais je dompterai cet ennemi inviſible de mon ſalut, cet ennemi caché, que je porte en mon ſein...

LA

LA THORILLIERE, *à part.*

Qu'il est plaisant!

LA BEJART.

Tu n'auras pas de peine à soutenir le rôle d'imposteur, lâche!.. tu as écrit d'après ton cœur.

MOLIERE.

Je souffre patiemment les outrages que mes longs forfaits m'ont attirés; il est juste que je sois humilié.

LA BEJART.

Tu n'as pas besoin de feindre, traître! Tu représentes au naturel.

MOLIERE.

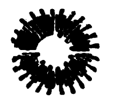
Que le ciel miséricordieux vous pardonne vos injures, comme je vous les pardonne.

LA BEJART.

Et qu'il te punisse.

MOLIERE.

J'allume votre colere, je vous fais pécher... je me retire, Madame; que le ciel vous fasse paix.



SCENE XIV.

LA BEJART, LA THORILLIERE, ISABELLE.

LA THORILLIERE.

Il se moque de vous, & voilà tout ce que vous y gagnez.

LA BEJART.

J'aurai mon tour; il ne me connoît pas encore; il saura si l'on brave impunément une femme irritée. (*A sa fille d'un air menaçant.*) C'est toi, fille ingrate, dissimulée, qui...

LA THORILLIERE, *l'arrêtant.*

Ah! je voudrois que vous vous vissiez comme je vous vois, émue, hors d'haleine, livrée à la fureur.. & comment pourrez-vous jouer le rôle paisible d'une femme douce, modérée, raisonnable, tranquille?... De grace, calmez-vous.

LA BEJART.

Maudit métier! qui m'oblige à montrer un visage serein, quand la colere me suffoque; qui m'ordonne, pour l'amusement du public, de mentir à la passion qui me domine. Ah! quel supplice, de se trouver obligée de rire & de faire rire, le cœur serré de douleur... d'aujourd'hui je sens tout le poids de

ma déplorable condition.... mais j'ai laissé mon rôle sur la table.

LA THORILLIERE, *poliment.*

Je vais...

LA BEJART.

Non; vous ne trouveriez pas... restez avec ma fille, je reviens.

SCENE XV.

MOLIERE, LA THORILLIERE, ISABELLE.

LA THORILLIERE.

LAISSEZ passer le ressentiment de votre mere. Sa colere s'appaisera, & vous serez l'épouse de Moliere... il vous adore.

ISABELLE.

Les mauvais traitemens que sa jalousie lui inspire, deviennent plus durs de jour en jour. Elle est vraiment cruelle à mon égard; elle me poussera au desespoir. Je voudrois pouvoir ne point aimer, en éprouvant tout ce que j'éprouve. (*Tirant un mouchoir.*) Quand cessera donc la gêne où se consume ma triste vie?

MOLIERE, *revenant sur la pointe du pied.*

Vous pleurez, adorable Isabelle! ah! sechez vos larmes..... soyez persuadée que je ne songe qu'aux

moyens de terminer votre esclavage & de commencer mon bonheur.

ISABELLE.

Dites le nôtre... mais les jours les plus affligeans se succedent avec une lenteur desesperante, & le jour fortuné n'arrive point.

MOLIERE.

Unique & cher objet de ma tendresse, souffrez encore avec courage, seulement jusqu'au retour du Roi; & je vous jure qu'alors nous serons unis, que votre mere y consente, ou n'y consente point.

ISABELLE.

Le Roi sera-t-il bientôt ici?

MOLIERE.

Dans un mois au plus tard.

ISABELLE.

Ah Moliere! Vous n'imaginez pas ce que c'est que de vivre sous l'empire d'une mere jalouse!

LA THORILLIERE, *à Moliere.*

La voici... séparez-vous, & affectez la plus froide indifférence.



SCENE XVI.

Les Acteurs précédens, LA BEJART.

MOLIERE, *présentant la main à la Béjart, d'une maniere polie & ferme.*

MADAME, en haïssant l'auteur, ne punissez point le public; il doit être étranger à tous nos débats. D'ailleurs, il a des droits au plaisir que lui fait votre talent. Si votre jeu alloit se rallentir, il s'en appercevroit; consultez votre gloire, que je crois inséparable de la mienne.

(*La Béjart lui donne la main, sans répondre.*)

LA THORILLIERE, *seul.*

Fasse le ciel que ces femmes ne gâtent point, par leur discorde, l'éclat d'une représentation qui intéresse à la fois & le spectateur & la recette de la comédie.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LA FOREST, LESBIN.

(*Lesbin tient le manteau & le chapeau de Pirlon.*

LA FOREST.

TE voilà !... On sort donc de la comédie ?

LESBIN.

Oui.

LA FOREST, *avec impatience.*

Oui..... mais voyez le nigaud ! Eh bien ! parle-nous donc, afin de nous tirer d'inquiétude...... La piece a-t-elle été comme il faut ?..

LESBIN, *secouant la tête.*

Non, non.

LA FOREST.

Comment, non !

LESBIN.

Eh ! ce n'est point cela..... Cela s'appelle tout autrement... Attends : ah ! j'y suis. Elle n'a pas été comme il faut, non ; elle a été jusqu'aux nues !

LA FOREST.

Eh bien! pécore, c'est là réussir.

LESBIN.

Réussir! Que ne disois-tu?... ah! oui.

LA FOREST.

On a beaucoup applaudi?

LESBIN.

Beaucoup; c'étoit à chaque mot des battemens de mains, dont la salle étoit toute ébranlée.

LA FOREST.

Mon cher Lesbin, cette nouvelle nous rend bien-aise.... Notre pauvre maître, une fois en sa vie, sera donc content...

LESBIN, *joyeux.*

J'étois présent là, moi; car, tiens, je mouchois bravement les chandelles (*)... Je n'ai jamais vu tant de monde dans la salle. Collé contre une des coulisses, de là je voyois tout, fort étouffé: mais n'importe, il y avoit des gens comme il faut, des gens huppés, qui auroient voulu ma place & qui pestoient tout leur saoul à la porte....., Oh! quel plaisir de voir aller les mains & d'entendre rouler

(*) C'est peut-être de la nécessité de descendre les lustres & de moucher les chandelles à des intervalles égaux, qu'est née la bisarre coutume de diviser toujours une piece en cinq actes. Le rôle absolu du moucheur en aussi fait une loi inévitable & respectée.

les applaudissemens!... Il ont redoublé comme un tonnerre tout à la fin de la comédie, & comme pour faire la part à l'auteur. C'étoit un bruit à rendre sourd, & j'en suis encore tout étourdi.

LA FOREST.

Et le manteau, & le chapeau?

LESBIN.

Ils ont fait merveille. Le public n'a pas tardé à reconnoître Pirlon. Notre maître le représentoit si naïvement, qu'on le nommoit tout haut. Si tu avois vu comme il imitoit son air hypocrite, son col tord, le roulement de ses yeux, sa voix, son geste, ses manieres cafardes : c'étoit lui tout craché... Le public rioit, mais, en même tems, étoit indigné, & plusieurs même se sont écriés à plusieurs reprises : ah! le maudit Tartuffe (*)! ah! le coquin! le coquin!

LA FOREST.

Ca nous rafraîchit le sang, d'entendre cela. Quand notre maître réussit, il est alors si aima-

(*) On a cherché l'étymologie de ce nom de *Tartuffe*. On prétend que Moliere, étant chez le nonce du Pape, vit ses courtisans lui présenter des truffes, dont le bon prélat étoit fort friand; & qu'ils lui disoient d'un ton affectueusement composé & flatteur : *Tartuffoli*, *Signor noncio Tartuffoli*. Et que ce nom prononcé avec une sorte d'affectation, lui servit à l'adopter pour peindre un sycophante. L'accent, comme on sait, a une énergie particuliere, qui le plus souvent ne peut sortir de la mémoire.

ble, si gracieux, si plaisant... Mais, quand ses comédies ne vont pas à sa guise, il est chagrin, inquiet, rêveur; il boude & fait grand peine à voir: alors, je devenons tristes comme lui (*); car il est si bon maître!... En passant, il prend toujours l'occasion de nous dire, à propos de rien, quelque chose de divertissant pour nous faire rire, & il ne rit pas, lui!..... Mais que fera-t-on de cette fripperie?

LESBIN.

Mon maître, à son retour, ne veut pas voir la face de Pirlon..... Rends-lui son chapeau, son manteau, & que le diable, qui l'a fait, l'emporte, s'il en a le courage.

LA FOREST.

Que ne garde-t-il ces plaisantes nippes, qui ont si bien fait leur effet?

LESBIN.

Il en achetera demain de toutes pareilles..... Va, va, la race de ces gueux-là ne manque pas.

LA FOREST.

Sors..... j'allons tirer ce vieux reitre de sa prison.

(*) Moliere étoit sensible. Il comparoit le mépris à une pilule qu'il faut bien avaler; mais qu'on ne peut mâcher sans faire la grimace. Mais faut-il donc beaucoup de philosophie pour être insensible aux discours des sots?

LUBIN.

Moi, je vais me cacher sous la tenture de la porte; & en le voyant passer, je croirai voir encore la comédie.... Oh! s'il étoit à ma discrétion.....

LA FOREST.

Laisse faire cela à notre maître qui a les forces en main.

LUBIN.

Pardi! tu as raison. Quelqu'un disoit qu'il l'avoit bien fustigé sans lui avoir écorché la peau.

(*Il se cache.*)

SCENE II.

LA FOREST, PIRLON.

PIRLON, *entrant le dos courbé.*

Miséricorde! ouf!... je n'en puis plus!.. J'ai les os brisés, disloqués.... Je ne pourrai me relever de six semaines...... Me tenir quatre heures d'horloge dans un misérable bouge, où j'étois forcé d'avoir le dos tout courbé... Ahi, ahi, ahi...

LA FOREST.

Dame! c'est que je n'avons pu vous délivrer qu'après la fin de la comédie.

PIRLON.

Comment! comment! après la comédie! Expliquez-vous... On auroit joué l'*Imposteur?*

LA FOREST.

Tout en plein; & on le jouera encore demain, après demain, & encore l'autre après-demain, jusqu'à ce que le public dise: assez, assez.

PIRLON.

La piece auroit réussi?

LA FOREST.

Mieux que cela... elle a été dans les nues!

PIRLON.

O Ciel! quoi! on a représenté l'Imposteur? Avant que j'aie rassemblé ma cabale, on a représenté l'Imposteur, & je n'y étois pas!

LA FOREST.

Si fait bien, vous y étiez... Votre chapeau, votre manteau, ont fait une peinture parlante. Tout le monde crioit: c'est Pirlon, c'est Pirlon.

PIRLON.

Voilà le fruit du libertinage!.. On m'a joué! Tout est perdu, tout est bouleversé dans l'état; il n'y a plus, ni mœurs, ni loix, ni décence, ni religion... Encore, si nous avions eu la consolation de faire siffler cette infernale piece. Tous les gens de bien étoient pour nous; & dans cette louable intention, ils seroient allés ce jour-là au spectacle sans crainte de pécher.... Scélérat de Moliere! va, va, nous

nous réunirons aux médecins (*), & nous nous vengerons de toi & des tiens.

LA FOREST.

Peste! Monsieur, le brillant enjôleur: comme vous êtes à craindre avec votre taille bien faite!

PIRLON, *furieux.*

Je sors, car je t'étranglerois.

LA FOREST, *les poings fermés.*

Vous!....

PIRLON.

Je reconnois ton sexe maudit; mais tu verras ce qui revient à qui ose se jouer à nous.

LA FOREST, *éclatant de rire.*

Ah, ah, ah.....

(*) On a souvent agité la question de savoir si Moliere a maltraité les médecins par humeur ou par ressentiment. Il paroît qu'il étoit incrédule en médecine, comme tant d'honnêtes gens qui ne sont pas des Moliére. Sa femme, d'ailleurs, avoit eu une querelle fort vive avec la femme d'un médecin; & Moliere, qui étoit très-facile à entraîner par celle qu'il aimoit trop aveuglément, s'irrita contre le médecin & tous ses confreres, jusqu'au point de se venger de lui & d'eux dans la comédie de l'amour médecin. Il n'a jamais laissé échapper l'occasion bonne ou mauvaise de les piquer. Il définissoit un médecin, un homme que l'on paye pour compter des fariboles dans la chambre d'un malade, jusqu'à ce que la nature l'ait guéri, ou que les remedes l'aient tué. Cependant, il présenta plusieurs placets à Louis XIV, pour demander au Roi un canonicat de Vincennes, en faveur du fils de son médecin; & il l'obtint.

SCENE III.

LESBIN, LA FOREST.

LESBIN, *éclatant de rire.*

BON! Il étoit grotesque à voir... Il écumoit de rage: cela m'a fort diverti...

LA FOREST.

Tu ne sais pas une autre chose; qu'il a voulu nous débaucher de cette maison.

LESBIN.

Ah! le monstre... Eh! que ne m'as-tu dit cela plutôt?.. je l'aurois assommé.

LA FOREST.

Va, s'il y a dans le monde de méchans hommes, il y a aussi, grace à Dieu, d'honnêtes gens. La Thorilliere nous a découvert tout son artifice; & sans lui, vois-tu, je faisions la sottise.

LESBIN.

Quoi! tu nous aurois quittés.... Oh! il faut, te dis-je, que je l'assomme...., Mais, ne voilà-t-il pas qu'il ose revenir....

(*Lesbin prend un manche à balai.*)



SCENE IV.

PIRLON, LA FOREST, LESBIN.

LA FOREST, *arrêtant Lesbin.*

Qu'y a-t-il ? Que venez-vous faire ici, Monsieur Pirlon ?

PIRLON, *suppliant.*

Au nom de Dieu, la Forest, accordez moi, de grace, la permission de rentrer dans mon étroite & obscure prison... que je m'y réfugie.

LA FOREST.

Et que vous est-il donc arrivé ?

PIRLON.

L'impiété triomphe. L'irreligion a passé jusque dans le cœur de la populace. On insulte les gens de bien avec scandale... O siecle ! ô tems ! ô mœurs !

LA FOREST.

Ah ! ah ! je croyons deviner ; on s'est moqué de vous.

PIRLON.

Ils sont là-bas... une foule de libertins... à cette porte...... Ils viennent sans doute pour féliciter le coupable auteur... A peine ai-je paru, qu'ils se sont tous écriés, en faisant un chorus de ris indécens :

le voilà, le voilà; & l'on m'a poursuivi avec des huées. Les impies!...

LA FOREST.

Eh bien! Monsieur Pirlon, que voulez-vous que j'y fassions? Est-ce que je pouvons rendre le sérieux à tout un peuple qui veut rire? Il a ses raisons, sans doute.

PIRLON, *les mains jointes.*

Honnête, douce, belle & bonne la Forest, laissez-moi me renfoncer plus avant dans ce misérable bouge; j'irois me cacher jusqu'au centre de la terre.

LA FOREST.

Est-ce qu'un homme de bien, comme vous, doit rougir de l'insulte des méchans?.. Il faut être brave avec sa conscience.

PIRLON.

La Forest, voilà ma bourse.

LA FOREST.

Fi donc!.. Nous ne voulons point tant seulement la regarder..... A propos, tenez, reprenez votre bague & votre étui.

PIRLON, *reprenant la bague & l'étui.*

Mes amis!

LESBIN, *fièrement.*

Nous ne sommes point de vos amis..... Rayez cela de vos papiers.

PIRLON.

De grace, cachez-moi. Autrement, cette foule me lapideroit. Je sortirai quand les lumieres seront éteintes & que tout le monde dormira.. Vous me sauverez la vie. Et cette bonne-action, qui vous sera comptée, ne vous coûtera pas beaucoup.

LA FOREST.

Vous nous faites pitié, tout méchant que vous êtes.

PIRLON.

Soit..... Mais hâtez-vous de me tirer d'embarras... J'ai une peur; car la populace, une fois en train, est si méchante.

LA FOREST.

Tenez, entrez dans cette chambre; on ne s'y tient jamais le soir. Quand il ne sera plus jour (*), vous partirez, pour ne plus revenir, bien entendu.

(*La Forest le fait entrer dans la chambre voisine*).

PIRLON, *entrant dans la chambre.*

Ne me trahissez pas, & le Ciel vous bénira....

(*) Il faut se rappeler que, du tems de Moliere, la comédie commençoit à quatre heures, & qu'on ne donnoit point alors de petite piece à la suite d'une grande.



SCENE V.

LESBIN, LA FOREST.

LESBIN.

TOUJOURS le Ciel en jeu! Il ne peut pas dire un mot ſans faire intervenir le Ciel. Pardi! le Ciel s'embarraſſe bien d'un pareil homme... Il ne mérite guere ce que tu as fait pour lui; mais tu es ſi bonne!

LA FOREST.

Que veux-tu? je ne pouvons entendre quelqu'un ſe plaindre, ſans nous ſentir là de l'attendriſſement.

LESBIN.

Au reſte, tu as bien fait. La charité, dit-on, eſt toujours bonne, n'importe envers qui.

LA FOREST.

Chut, chut, voilà les deux rivales....



SCENE VI.

Les Acteurs précédens, LA BEJART, ISABELLE.

LA BEJART, *remettant son mantelet & ses gants.*

PRENEZ cela, & sortez. (*Lesbin & La Forest sortent.*) (*A Isabelle.*) Tu crois donc échapper à mes regards, fille dissimulée? Tu te trompes. Je devine tes moindres mouvemens; malgré la feinte que tu t'imposes, je t'ai vu exprimer l'amour que tu as pour lui. Tu faisois parler des yeux que tu croyois indifférens. L'accent de ta voix change dès qu'il approche; tu voudrois mentir à ton cœur, & tu ne le peux..... songe que mon œil est ouvert sur toi & qu'il embrassera tes moindres démarches.

ISABELLE.

On interprete tout à mal, dans une fille, tandis que l'on ne trouve rien d'indécent dans tout ce que fait une femme. Je suis comédienne; il me faut bien exprimer le sens de mes rôles.... si j'étois mariée, on ne me feroit point ces reproches injustes & toujours déplacés.

LA BEJART.

Il ne tient qu'à toi d'avoir un époux. Choisis l'honnête la Thorilliere: voilà l'homme qu'il te faut; à coup sûr il te rendra heureuse.

ISABELLE.

Je ne fais si la Thorilliere a pensé à moi: mais, s'il faut le dire, jamais je n'ai pensé à lui.

LA BEJART.

Toujours rebelle à ce que je desire, tu te dérobes à ma juste autorité; & comment veux-tu recouvrer ma tendresse?... desobéis encore, pour mériter ma haine.

ISABELLE.

Eh! puis-je vous obéir?... Non, cela n'est plus en mon pouvoir... Quel sujet vous ai-je donné de me haïr? Vous m'aimiez autrefois.

LA BEJART.

Oui, je t'aimois; mais tu as payé mes plus tendres soins par la plus noire ingratitude... retire-toi dans ta chambre, & sauve-moi la peine que me cause ta vue.

ISABELLE, *à part*.

Il me faut tout souffrir d'elle.... mais, une fois l'épouse de Moliere, je serai à l'abri de ses duretés.

* * *
* *
*

SCENE VIII.

LA BEJART, *seule.*

JE veux lui parler, le faire expliquer, l'obliger à renoncer à ma fille; ou, de ce pas, je m'engage avec elle dans une autre troupe... il a l'orgueil d'un auteur: mais il apprendra, à ses dépens, que c'est notre jeu qui fait le prix de ses ouvrages. Eh! que seroient-ils sans nos soins? Et qui les fait valoir, qui les embellit? qui enleve les taches dont ils sont couverts? Notre figure, notre intelligence, nos talens... Il semble méconnoître le prestige de notre art qui marche pour le moins égal au sien... mais quand nous disparoîtrons, il verra tomber le feu des applaudissemens... Plus de célébrité pour un auteur, dès que le comédien qui l'abandonne, ne daigne plus être son interprete.



SCENE VIII.

MOLIERE, LA BEJART.

MOLIERE, *arrivant à pas lents & d'un air content & recueilli.*

QUE de charmes dans le succès! de quel poids je suis soulagé! heureux travaux! momens délectables! On ne regrette point ses veilles, quand elles sont ainsi payées. L'amour de la gloire, malgré ses amertumes, a donc enfin ses douceurs!

LA BEJART.

Moliere! il est tems de parler... expliquez-vous...

MOLIERE.

Ah Madame! laissez-moi jouir en paix de ce moment & ne le troublez point; je goûte si rarement la joie dont mon ame s'enivre. Je pardonne à tous mes ennemis, & mon triomphe m'en devient plus doux. La critique se tait pour cette fois devant l'approbation universelle. Il est donc un point de maturité, où le suffrage public, malgré le cri féroce des envieux, ne sauroit nous échapper.. On passe de l'acharnement à l'estime; il faut donc savoir attendre & se bien persuader que la gloire est un beau fruit qui ne se cueille & ne se détache du rameau que dans l'automne de notre vie?

LA BEJART.

Je partage votre joie, Moliere ; car mon cœur n'eſt pas inſenſible & froid comme le vôtre. Vous ne priſez que l'avantage de la renommée, le reſte vous flatte peu. Puis-je enfin vous parler à cœur ouvert, non pour troubler le ſentiment délicieux qui pénetre votre ame, mais pour apprendre enfin quelles ſont vos vues... vous m'entendez ?...

MOLIÈRE.

Eh bien ? que voulez-vous de moi ? Nous avons vécu quinze années dans la confiance de la plus pure amitié. Notre état, nos goûts, nous réuniſſoient, & nos intérêts confondus furent les mêmes .... votre fille parvient à l'âge de la beauté ; tout à coup la jalouſie s'empare de votre ame ; vous devenez ſa rivale ; vous la traitez inhumainement ; vous vous rendez malheureuſe en la tourmentant ; vous qui, étrangere à tels ſentimens, devriez plutôt aſſurer, confirmer le bonheur qu'elle mérite...

LA BEJART.

C'eſt parler ſans contrainte ; mais pourquoi ce déguiſement dans votre amour ? Pourquoi l'envelopper des ombres du myſtere ? Vous ſentiez donc que c'étoit là une trahiſon !.... J'ai contribué à votre gloire autant qu'à votre fortune ; vous le ſavez, Moliere ; & pour récompenſe, vous vous cachez de moi ; vous m'enlevez le cœur de ma fille ! Niez tout ce que vous me devez ; & ſi quelqu'un dans le monde vous fut plus attachée, oſez ici le dire...

MOLIERE.

Je suis loin de dissimuler tout ce que je vous dois. En perfectionnant votre art, vous avez ajouté au succès de mes pieces, j'en conviens; mais les applaudissemens du public ont été aussi pour vous, Madame; & l'équité la plus scrupuleuse a présidé au partage de ce qui vous étoit légitimement dû. Des reproches déplacés affoibliroient beaucoup les services que vous m'avez rendus; &, pour laisser aux miens toute leur valeur, je n'en parlerai pas, Madame.

LA BEJART.

Traître! tu fais parler avec éloquence; mais tu agis avec duplicité. Ton esprit ne pourra jamais justifier ton cœur. Je ne ferai point avec toi un assaut de vaines paroles. Je quitte ta troupe dès demain & pour jamais; & j'emmene ma fille avec moi.

MOLIERE, *avec force.*

Contre sa volonté, Madame!.. son engagement est formel.... elle doit rester dans la troupe.

LA BEJART.

Toi la retenir! Je lui donnerois plutôt la mort.

MOLIERE.

Comment, la mort! Quelles folles menaces! Que signifie ce ton despotique? La patience m'échappe à la fin: à qui comptez vous parler, Madame?.. Si je n'ai pas encore voulu vous répondre, c'étoit pour vous laisser le tems de rentrer en vous-même; craignez que je ne vous fasse repentir de ces discours.

Vous n'avez pas une fille pour la rendre victime journaliere de vos caprices. Vous êtes sa mere, j'en conviens; mais le ciel vous l'a donnée pour la traiter avec douceur. Une mere tendre mérite l'obéissance & la soumission de sa fille. Une mere furieuse, emportée, détruit elle-même son autorité, surtout lorsqu'elle s'oppose au choix légitime de son enfant, par un intérêt qu'il me répugne ici de développer. Une fille en âge de raison, a droit de choisir l'époux qui lui convient. C'est un privilege que le ciel, la nature & les loix lui accordent également. Vous pouvez vous opposer aux déréglemens de votre fille; mais non venir traverser son bonheur. Respectez les loix qui assurent à chacun sa tranquillité; respectez le Monarque qui veille à leur exécution; craignez que je n'aille implorer sa justice.... j'irois lui porter mes plaintes... j'ai le cœur de votre fille; soyez sûre que j'aurai sa main.

LA BEJART.

Va, va, je suis sa mere, & je te ferai connoître qu'elle m'appartiendra dans tous les tems, & que j'aurai seule le droit de disposer d'elle.

* * *
* *
*

SCENE IX.

MOLIERE, *seul.*

Eh quoi! pas un moment de tranquillité; toutes mes jouissances seront troublées par les clameurs d'une femme impérieuse, qui me fera acheter aussi cher les secours qu'elle me prête! Je tremble que sa colere ne s'étende sur l'innocente Isabelle... Elle a déjà tant à souffrir... ah! c'est à moi de la dédommager de tout ce qu'elle endure... mais qui peut, au monde, racheter une seule de ses larmes?..

SCENE X.

MOLIERE, LA THORILLIERE.

LA THORILLIERE.

Toutes les places retentissent de votre nouveau triomphe, & votre nom vole de bouche en bouche jusqu'aux extrémités de la ville.

MOLIERE.

Quelle femme!.. quel démon!.. bon jour, mon cher la Thorilliere... bon jour!.. comment le conjurer?

LA THORILLIERE.

Qu'avez vous donc ? je vous parle de vos succès, & vous n'écoutez pas!

MOLIERE.

Pardon, mon ami... mais la Béjart...

LA THORILLIERE.

Quoi! la Béjart encore!.. Vous êtes mou à ce point! ..... vous ne savez pas en imposer à cette femme!

MOLIERE.

Allons; oublions... la cruelle mere!.. Vous dites donc, mon cher ami, que le succès est complet?

LA THORILLIERE.

Oui; on répete déjà plusieurs de vos vers, qui sont devenus proverbes en naissant.

MOLIERE.

Elle la fera mourir de chagrin!.. Entendez-vous quelques critiques?

LA THORILLIERE.

Aucune (*). Les détracteurs sont muets, ou ne

(*) Il y eut cependant de ces petites critiques imprimées, qui disparoissent. Elles contenoient de ces injures & de ces inepties que les folliculaires se transmettent par instinct : mais ce n'étoit point alors un métier; c'étoit l'envie toute pure. On vouloit lui prouver, comme a dit Voltaire, qu'il n'avoit pas dû réussir.

balbutient que des sottises impertinentes, que personne n'écoute, & que l'envie elle-même méprise.

MOLIERE.

Il faudra que je prenne un parti... On est donc généralement content?

LA THORILLIERE.

Au delà de ce que je puis vous exprimer.

MOLIERE, *frappant du pied.*

C'est un diable!.. Voilà la premiere fois que cela m'arrive, mon cher ami; j'ai toujours fait les mêmes efforts, en conscience; mais je n'ai pas toujours eu la même victoire... ah! ma chere Isabelle.

LA THORILLIERE.

Il n'y a qu'une seule voix; & c'est le cri de l'admiration.

MOLIERE.

Elle pleure à présent!.. Un si beau jour ne peut me rendre heureux!

Un si fameux succès ne lui fut jamais dû,
Et s'il a réussi, c'est qu'on l'a défendu.

Depuis, on a condamné à tort le dénouement du Tartuffe; la critique la plus plausible & la plus adroite est celle de La Bruyere, dans le portrait qu'il fait d'un hypocrite: *il ne se joue point à la ligne directe & ne s'insinue jamais dans une famille où se trouve à la fois une fille à pourvoir & un fils à établir. Il y a là des droits trop forts, trop inviolables.* L'objection est bonne & l'on ne peut guere y répondre.

LA THORILLIERE.

Je le vois trop... hélas!

MOLIERE.

Je tremble pour elle..... permettez que je vous quitte.

LA THORILLIERE, *d'un ton pénétré.*

Est-il possible!.. Vous si foible!..

MOLIERE, *se jetant dans ses bras.*

Ah! mon ami, (*En se relevant.*) Je vais appeler... La Forest, La Forest.

SCENE XI.

MOLIERE, LA THORILLIERE. LA FOREST.

LA FOREST.

MONSIEUR, qu'ordonnez-vous?..

MOLIERE.

Ma chere fille, que fait Isabelle?

LA FOREST.

La pauvre enfant est allée se coucher sans en avoir envie, mais c'étoit pour obéir à sa mere.

MOLIERE.

Elle l'a maltraitée!..

LA FOREST, *pleurant à moitié.*

Oh! pour cela oui, Monſieur... beaucoup.

MOLIERE, *ému.*

Vous l'entendez. Il faudra que j'implore l'autorité du Roi... eſt-elle au lit?

LA FOREST.

Oui, Monſieur: nous l'avons deshabillée. Elle pleuroit en vous nommant tout bas.

MOLIERE, *avec transport.*

Elle pleuroit! .. oh! je vais prendre la poſte! ... Des chevaux ... des chevaux... je n'y peux plus tenir... que fait la Béjart?

LA FOREST.

Elle veut auſſi ſe coucher ſans ſouper, par dépit.

MOLIERE.

Oh! elle ſe couperoit un doigt, pour faire une égratignure à ſa fille.... Qu'elle laiſſe là mes comédies & mon théâtre, & qu'elle ne perſécute plus mon Iſabelle..... que m'importe après tout ma gloire & mon théâtre, s'ils ſervent à rendre cette pauvre enfant infortunée!..



SCENE XIII.

MOLIERE, CHAPELLE, LE MARQUIS DE***. LE COMTE DE***. LA THORILLIERE.

LE MARQUIS, *étendant les bras.*

Que je vous embrasse, homme admirable!.... ma foi vous avez surpassé mes espérances. Je n'attendois pas cela de vous, je l'avouerai... vous êtes un auteur unique, un homme à part..., je veux que tout Paris retentisse de votre éloge, aussi hautement que je le fais. (*A part.*) Il est heureux; il faut s'attacher à lui.

MOLIERE.

Monsieur, je suis très-reconnoissant...

LE COMTE.

Ah! quel style! Mon ami, que de force & de vérité dans le pinceau! Quelle chaleur! quel dialogue!.. Que quelqu'un s'avise de vous critiquer; il aura affaire à moi. (*A part.*) Flattons-le; qu'est-ce que cela coûte?

MOLIERE.

Monsieur, vous êtes trop bon.

LE MARQUIS.

C'est qu'il y a dans cette piece des traits inimitables.

CHAPELLE, *à part.*

Ils ne sentent pas ce qu'ils disent; c'est pure forfanterie.

LE MARQUIS.

On n'a jamais dessiné un caractere de cette vigueur-là... Oh! les cagots ne s'en releveront pas; ils sont diffamés pour trois siecles... non; pour l'éternité.

MOLIERE.

Vous me confondez.....

LE COMTE.

Je n'ai jamais vu de comédie qui m'ait fait autant de plaisir. J'ai ri, j'ai frémi... aussi n'étois-je pas des derniers à applaudir.

MOLIERE.

On ne sauroit être plus obligeant, Messieurs.

CHAPELLE, *à part.*

Les ignorans suivent toujours à la file d'un succès; ils (*) n'ont point d'avis à eux.

(*) On a voulu rappeler ici l'anecdote concernant le *Bourgeois Gentilhomme*; après la représentation, Louis XIV, à souper, n'en dit pas un mot à l'auteur. Ce silence terrible fut interprété comme une improbation; & tous les courtisans de dire en chœur: *la piece est détestable, insoutenable*,

LE MARQUIS.

Je n'ai point perdu une seule parole. Il n'y en a pas une qui ne soit un coup de burin profond, un trait de génie... c'est un drame parfait, étonnant par toutes les beautés singulieres qu'il renferme.

MOLIERE.

Ah! Monsieur, épargnez-moi...

LE MARQUIS.

On en avoit dit du mal! impuissant & dernier esfort de cent rivaux indignes... j'ai été surpris, moi, de scene en scene, toutes marquées au coin du maître.

LE COMTE.

L'acteur n'a pas fait un geste que je n'aie saisi. Ce n'est plus une comédie, c'est un tableau d'une vérité qui fait peur.

Moliere extravague. A quelques jours de là, on la représenta une seconde fois à Chambord, & Moliere étoit au supplice; car tout trembloit devant la parole ou le silence du maître. Louis XIV, au sortir de la comédie, dit à Moliere, qu'il trouvoit sa piece excellente, que rien ne l'avoit encore plus amusé, & que s'il ne lui avoit rien dit le premier jour, c'étoit parce qu'il avoit toute autre chose en tête ce jour là. Les courtisans se conformerent au maître, accablerent d'éloges l'auteur, & se montrerent admirateurs excessifs de cette même comédie, qu'ils avoient dénigrée.

MOLIERE.

Arrêtez.... vous me donneriez de l'orgueil.

LE MARQUIS.

Mais, c'est qu'il n'est pas plus en moi d'étouffer le sentiment d'admiration que j'ai pour les belles choses, que de triompher de l'antipathie excessive que j'ai pour les mauvaises.

CHAPELLE.

Mais, Monsieur le Marquis, vous avez voulu prendre place sur le théâtre, au-lieu d'accepter ma loge; & mon valet m'a dit que vous n'aviez pu trouver une banquette. Il vous a rencontré dehors, lorsqu'on jouoit la piece.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai pris un peu l'air un instant: c'est assez ma coutume, quand il y a cinq actes... j'ai trouvé dans les foyers le Comte qui étoit auprès de cette petite danseuse.

LE COMTE.

Je suis rentré l'instant d'après.... on en étoit au plus bel endroit; l'exempt paroissoit, *de par le Roi.* Beau moment! Situation frappante! Le rôle de l'exempt est supérieurement saisi; ce morceau est admirablement écrit... les rimes riches, heureuses, sonores, faciles, étonnantes.

Remettez-vous, Monsieur, d'une alarme si chaude;
Nous vivons sous un Prince ennemi de la fraude.

Je les citerai au Roi, ces vers-là,

CHAPELLE.

Voilà ce que vous trouvez de plus beau, Messieurs?

LE COMTE.

Mais c'est que personne aujourd'hui n'écrit comme cela; je ne suis point enthousiaste; mais le commencement d'une piece me suffit pour porter un jugement définitif sur le style; & le style est tout, comme on sait.

LE MARQUIS.

Que j'entende dix vers d'une comédie, & j'en devine, à coup sûr, le coloris.

MOLIERE, *à Chapelle.*

Je vois... l'un a entendu la piece au foyer, & l'autre dans la rue.

CHAPELLE, *bas à Moliere.*

Et puis fiez-vous aux éloges!

LE MARQUIS.

Je parlerai de vous, à mon arrivée, au coucher du Roi infailliblement; & je ferai l'analyse de la piece de maniere qu'il n'y aura qu'une voix sur son compte.

LE COMTE.

Je veux que tout le monde, & jusqu'au satyrique Boileau, si je le rencontre, vous rende la justice qui vous est due... il bataille toujours contre tout ce qui n'est pas d'Homere ou de son ami Racine.... mais nous verrons.

LE MARQUIS.

Je reste ici à dessein, & pour voir si l'on ne viendroit pas vous faire quelques insidieuses critiques.

LE COMTE.

Parbleu! je serois curieux d'entendre les objections que la chicanne pourroit inventer.... je ne saurois moi-même en imaginer une seule; & plus j'y rêve, moins je vois de prise pour tous nos raboyeurs.

MOLIERE.

Vous me ferez donc l'honneur, Messieurs, de souper chez moi; vous savez que Moliere n'est pas riche: vous ne serez pas magnifiquement traités; mais...

LE MARQUIS.

Volontiers, mon cher Moliere.... nous passerons la soirée avec vous.... prenez vos tablettes. Je veux vous parler d'un certain fat, qu'il faut mettre absolument sur la scene; il croit être habile à prononcer; il pense que chacun doit adopter son ton, ses manieres, ses jugemens; il regarde en pitié tout ce qui n'a point son approbation; & le trait excellent, c'est qu'il n'approuve rien au monde, que sa personne.

LE COMTE.

Je connois un autre original bien plus plaisant, mais par un côté tout contraire.... C'est un homme qui varie du matin au soir, qui change d'idées selon le vent, qui ne sait ni ce qu'il doit louer, ni ce

qu'il doit blâmer, qui parle de tout au hasard, & qui a la folle prétention de s'imaginer influer sur la renommée d'autrui, & même sur l'opinion publique... concevez-vous une pareille bisarrerie?... prenez, prenez vos tablettes.

MOLIERE, *les tirant de sa poche.*

Elles sont déja bien garnies, Messieurs (*).

LE COMTE.

Notez ceci de préférence, vous dis-je... vous avez le coup d'œil juste; vous ferez le pendant de votre piece, si vous m'écoutez... Vous entrez déjà dans l'inspiration sur ce sujet, n'est-il pas vrai?

MOLIERE, *d'un ton légérement ironique.*

Oui, oui, Messieurs... je vois du bon comique; en vérité, du bon comique.

LE MARQUIS.

Laissons-le, Comte... ne troublons point le premier jet; c'est le moment créateur, le moment du génie..., si vous saviez cela comme moi! (*A Moliere.*) Allez, Moliere, allez; nous vous four-

---

(*) Moliere portoit des tablettes en poche, & travailloit sur ce qui le frappoit le plus; considérant, avec curiosité, les originaux de toute espece. Il parloit peu, écoutoit beaucoup, non avec cette observation maligne qui alarme & déplait, mais avec cet intérêt naïf, qui anime le visage du scrutateur du cœur humain & fait pardonner son rôle. Boileau appeloit Moliere, *le Contemplateur.*

nirons d'excellens sujets de comédie, & tout aussi caractérisés qu'il vous les faudra.

MOLIERE.

Par tout ce que je viens d'entendre, je n'en doute point, Messieurs; je n'en doute point assurément.

LE COMTE.

N'allez point négliger ce que je vous ai donné; songez y..... Je vous verrai souvent, pour suivre votre travail... (*Ils sortent.*)

CHAPELLE, *bas à Moliere.*

Je ne les quitte pas; je veux me divertir de leur impertinence... Ils sont curieux en vérité.

SCENE XV.

MOLIERE, LA THORILLIERE.

MOLIERE.

Et voilà les têtes que je redoute si fort, pour qui je veille, je corrige, j'efface ... mais que nous sommes sots!

LA THORILLIERE.

Comment pouvez-vous aussi faire accueil à des fats, qui vous volent votre tems & vous excedent de tels propos?

MOLIERE.

Ils me fervent à les peindre (*): ce font des modeles excellens à copier; d'ailleurs, il faut avoir des amis partout....: on a déja affez d'ennemis qu'on ne s'eft point faits, & qui vous en veulent fans favoir pourquoi. Ils vont à la cour, parlent, décident, font répétés par des femmes que d'autres répetent à l'infini; avec une pointe, un mauvais bon mot, ils vous débufquent un ouvrage (†); il faut enfuite dix ans pour en revenir..... Vous êtes jeune, mon ami, inftruifez-vous. On doit ménager toutes fortes de perfonnes. Sans doute il y auroit de la vanité & une vanité miférable, à vouloir fe faire prôner; mais il n'y a que de la prudence à empêcher qu'on ne dife du mal de nous. Cela vient affez tôt fans aller au devant. Feindre pour tromper, eft une infamie; mais on peut diffimuler hon-

(*) Dans la comédie des Facheux; Moliere peint, dans le rôle ridicule de Lifandre, ces prétendus amateurs, qui veulent juger tous les arts & dont la préfomption ridicule mêle le dédain à l'infuffifance la plus complette.

(†) Cela étoit arrivé dans l'*Ecole des Femmes*. L'homme de cour ne faifoit que s'écrier: *Tarte à la crême! Morbleu! tarte à la crême! exécrable! Bon Dieu! peut-on foutenir une piece où l'on a mis tarte à la crême!* Cette expreffion qui fe répétoit par écho, étoit le fignal pour profcrire cinq actes entiers; l'auteur reçut mille mortifications de la clameur monotone de tous les petits efprits de la cour. Il eut la foibleffe d'en être véritablement affligé, malgré le fuccès brillant de fa comedie.

nétement son avis, surtout dans les disputes littéraires, afin de ne point blesser trop vivement des ridicules, qui s'irritent par la contradiction, & qui ne se corrigent pas, quand l'amour propre est une fois offensé. Il ne m'est permis de les combattre qu'au théâtre. Dans la société, il faut du liant dans l'esprit & dans le caractere, & ne point faire de la littérature une arene de gladiateurs, lorsqu'il ne s'agit, au fond, que de prose & de vers.

LA THORILLIERE.

Que vous êtes patient!.... quoi! entendre déraisonner à un tel point!

MOLIERE.

C'est assez là le lot des humains... il faut en essuyer de mon vivant; &, après ma mort, viendront de nouvelles sottises.

LA THORILLIERE.

Et quelles, s'il vous plaît?

MOLIERE, *soupirant.*

On me commentera..... on noiera dans un tas d'idées fausses, les notions les plus claires. On me fera penser ridiculement; on voudra tout justifier, sans choix & sans raison; on se servira de mon nom même, pour arrêter les progrès de l'art, & barrer ceux qui viendront après moi; ainsi que l'on m'oppose perpétuellement mes devanciers. On ne me louera enfin, que parce que je ne serai plus. . . ils pullulent ces plats écrivains, corrompus par l'habitude & incapables de peser le vrai & le bon autre-

ment que dans la balance du stupide préjugé... Adieu, mon ami, ne tardez point à les rejoindre.... vous souperez avec nous?..

SCENE XVI.

LA THORILLIERE, *seul.*

MOLIERE lit dans l'avenir; il apperçoit l'immensité d'un art qu'on voudroit réduire à des formes étroites. Il s'élance dans les tems, & fait juger jusqu'à ses admirateurs. Quelle connoissance profonde des hommes!.... Il la doit à sa philosophie; chaque jour je l'admire davantage, & cependant je le vois de bien près.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

(*Le théâtre représente le cabinet de Moliere.*)

SCENE PREMIERE.

MOLIERE, *assis devant une table, une plume à la main.*

TANDIS (*) qu'ils disputent sur des matieres oiseuses mille fois rebattues, mettons à profit les instans.... Il y a à Paris mille gens qui n'ont d'autre occupation que celle d'importuner ceux qui travaillent. Ils viennent vous assommer de visites éternelles, &, sans s'appercevoir qu'ils vous tuent, ils vous entretiennent de fadaises. *Je vous dérange, Monsieur*, disent-ils; & ils restent: *je vous dérange assurément: dites-le moi*; & ils restent encore...... Voilà le malheur d'un peu de célébrité; on n'est plus seul. .... Combien la carriere de l'homme de lettres est encore rétrécie par les usages tyranniques auxquels on veut l'assujettir. On attend de lui de nouveaux ouvrages, & on le subordonne à toutes

(*) C'étoit la coutume de Moliere, qui fut au lait les quinze dernieres années de sa vie, de laisser Chapelle faire les honneurs de sa table. Il assistoit au commencement du souper, puis il se retiroit pour vaquer à l'étude.

les misères des sociétés. On veut qu'il représente dans le monde, & qu'il compose au cabinet ; c'est-à-dire que l'on exige tout à la fois qu'il soit auteur & homme oisif : deux choses incompatibles....

SCENE II.

MOLIERE, LESBIN.

(*Lesbin traverse le théâtre.*)

MOLIERE.

Eh bien ! que viens-tu faire ?

LESBIN.

Monsieur, ne me grondez pas... Car c'est quand je m'acquitte le mieux de mon devoir, que vous vous emportez le plus fort.... Témoin ce matin encore.

MOLIERE.

Quoi ! tu oses... Quelle patience !.. Va-t-en, va-t-en, bourreau !

LESBIN.

Mais avant que je m'en aille, il faut bien cependant que je vous rappelle que vous m'avez recom-

mandé plusieurs fois de faire entrer à toute heure les pauvres, ou les personnes affligées qui ont besoin de vous.

MOLIERE.

Ah ! c'est différent.... Eh bien ! qui demande après moi ?

LESBIN.

Une jeune fille, Monsieur...

MOLIERE.

Une jeune fille ?

LESBIN.

Oui, Monsieur ; & qui ne semble pas être de ce pays-ci... Elle pleure & se cache pour pleurer... Elle a l'air bien timide..... vous verrez comme elle tremble.

MOLIERE.

Fais-la entrer sur le champ...



SCENE III.

MOLIERE, *seul.*

Ce n'est peut-être pas pour moi... Ce garçon a les organes si grossiers; il est si matériel! La nature a enfermé son ame dans un double coffre (*)... L'espece humaine est néanmoins encore plus estimable sous cette forme-là que sous celle de Pirlon.

(*Pirlon, qui est caché dans la chambre voisine, fait un mouvement qui paroît inquiéter Moliere.*)

(*) Moliere avoit réellement un domestique épais, & tel qu'on l'a peint dans le cours de cette piece. Il ne savoit seulement pas chausser son maître: car un jour, lui ayant mis son bas à l'envers, il fut plus d'une heure pour remettre ce bas à l'endroit. Moliere le garda néanmoins longtems; ce qui prouve sa bonté d'ame, & comme il préféroit la probité à toutes les autres qualités.



SCENE IV.

MOLIERE, MADEMOISELLE T***.

MOLIERE, *se levant & allant au devant.*

QUE desirez-vous, Mademoiselle?

Mademoiselle T***.

C'est vous qui êtes Monsieur de Moliere?

MOLIERE.

Oui, Mademoiselle.

Mademoiselle T***, *d'un ton embarrassé & timide.*

Il me paroît que je viens dans un moment bien contraire.

MOLIERE, *lui présentant un siege.*

Pourquoi donc, Mademoiselle?.. Donnez-vous la peine de vous asseoir.

(*Mademoiselle T*** s'assied, & Moliere à ses côtés.*)

Mademoiselle T***.

Hélas! Monsieur... j'hésite à parler....

MOLIERE.

Mettez-vous à votre aise...... rassurez-vous, Mademoiselle.

Mademoiselle T***.

J'ai entendu faire de grands éloges de vous, Monsieur, & surtout de votre honnêteté... Mais je suis si troublée, que j'oubliois que j'ai une lettre à vous présenter qui vous préviendra de tout.... Elle est d'une personne qui m'a dit être votre ami depuis fort longtems.

MOLIERE, *prenant la lettre.*

Donnez, je vous prie; je verrai.... (*Il ouvre la lettre.*) Oui; c'est d'un bien bon ami.... (*Il la lit précipitamment, & répete la date tout haut.*) Le cinq Avril.... Vous ne faites donc que d'arriver, Mademoiselle?

Mademoiselle T***.

A l'instant même, Monsieur, je descends du coche....

MOLIERE, *après un intervalle.*

Quoi! Mademoiselle, seroit-il possible? A votre âge! vous pourriez vous déterminer à vous faire comédienne; & qui a pu vous inspirer cette idée?

Mademoiselle T***.

L'abandon universel où je suis, la disette de tout secours, la tyrannie d'un tuteur que j'ai fui pour éviter de prendre une vocation que je ne peux embrasser; tout me livre à cette seule & unique ressource.

MOLIERE.

Ah! ce n'est point tout-à-fait de votre choix.

Mademoiselle

Mademoiselle T***.

J'ai appris au couvent à déclamer des pieces de vers pour les fêtes de nos supérieures, & je sais plusieurs rôles de tragédies, qu'on a trouvé que je rendois assez bien.

MOLIERE.

Je vois par cette lettre, Mademoiselle, & plus encore par vous-même, que vous êtes bien née; mais, souffrez que je vous le dise, vous êtes sans expérience, &, pour tout dire, abusée.... Vous vous faites, de l'état que vous voulez embrasser, une image bien différente de ce qu'il est en effet... Je me reprocherois toute ma vie de ne pas vous en exposer tous les dangers; ils sont considérables... Je suis comédien: le sort l'a voulu; mais croyez-moi: je serois au désespoir d'avoir une fille qui suivît cette dangereuse carriere. Vous ne vous doutez point combien il est difficile de s'y maintenir vertueuse.

Mademoiselle T***.

Mais, Monsieur, ne sauroit-on réciter publiquement des rôles sur un théâtre, & être honnête & vertueuse en même tems?

MOLIERE.

Ce phénomene n'est pas impossible; & le théâtre épuré, comme il pourroit l'être, les exceptions seroient encore moins rares. Les mœurs des comédiens dépendroient d'une sage & nouvelle administration; mais aujourd'hui (& je parle malheureusement d'après l'expérience) mauvaise vie, que celle de co-

médien, vie licencieuse... Le moyen de vous rendre la plus infortunée des créatures, seroit de persister imprudemment dans votre premier dessein.

Mademoiselle T***.

Ah, mon Dieu! Monsieur, vous m'épouvantez... Que ferai-je donc?... Orpheline, que deviendrai-je? Comment subsister? je n'ai point appris de métier; mais j'aimerois mieux mourir de faim, que de me laisser enfermer pour toute ma vie, comme le voudroit mon tuteur.

MOLIERE.

Ce tuteur est-il votre parent de bien près, Mademoiselle?

Mademoiselle T***.

Mon pere l'appeloit son cousin germain; c'est un vieux régent de college, qui jouit de beaucoup de crédit dans notre petite province. Il dit toujours que je n'ai rien du bien de mon pere, que je lui suis à charge.... Il voudroit que je fusse morte ou religieuse.

MOLIERE.

Et vous n'avez point d'autres parens?

Mademoiselle T***.

Aucun autre que trois freres.

MOLIERE.

Trois freres! Et que font-ils, vos trois freres, Mademoiselle? Sont-ils de même sous l'empire de votre tuteur?

Mademoiselle T***.

Que trop; car ne pouvant souffrir ses duretés, ils se sont faits soldats tous trois l'un après l'autre.

MOLIERE.

Je sens votre situation... Tâchons d'y remédier. Votre projet, j'en suis bien sûr, Mademoiselle, n'est autre, certainement, que de trouver à vivre de votre travail, en conservant le précieux trésor de l'honneur, conformément aux principes dans lesquels vous avez été élevée.

Mademoiselle T***.

Oh! oui, Monsieur. C'est bien là tout mon desir.

MOLIERE.

Gravez bien dans votre esprit ce que je vais vous dire... Il n'y a point de bonheur sur la terre sans la paix avec soi-même. Avec un seul remords, on n'est plus heureuse. Tremblez de ne pouvoir plus un jour vous respecter vous-même; l'opulence ne vous dédommageroit jamais de ce que vous auriez perdu... Point de plus sûr chemin pour le vrai bonheur, qu'une honnête conduite. Oui, Mademoiselle, il vous faut prendre un métier; &, quelqu'ingrat qu'il soit, croyez qu'il ne sera jamais si rude, si pénible, si scabreux, que celui de comédienne. . . . Cela vous étonne! . . . Mais vous me remercierez un jour de vous avoir sauvé d'un sort bien plus affreux que celui que vous vouliez éviter... Ne vous chagrinez point... Je connois un bon pere de famille, chef d'une manufacture située à vingt-cinq lieues d'ici. Il prend beaucoup d'ouvrieres. Vous êtes

jeune, vous pourrez facilement faire apprentiſſage. (*Il tire une carte de ſa poche.*) Rendez-vous à cette adreſſe. C'eſt un de ſes correſpondans, qui vous fera partir dès demain matin, ſur ce que je vais lui écrire. (*Il va à ſon bureau & il écrit; & tout en écrivant, il dit:*) Ne vous inquiétez de rien... Soyez ſeulement docile, laborieuſe & ſage, & vous ſerez chez lui comme l'enfant de la maiſon... C'eſt entre les mains des plus honnêtes gens du monde que je vous confie; ils auront ſoin de vous dans toutes les circonſtances poſſibles.

Mademoiſelle T***.

Ils ſe chargeroient de ma nourriture, de mon entretien, & de m'apprendre encore un métier!.... Mais, Monſieur, je n'ai point d'argent à leur offrir.

MOLIERE, *écrivant.*

Puiſque vous avez quelque confiance en moi, ſuivez mes conſeils, & ſoyez tranquille ſur le reſte.. Rendez-vous à cette adreſſe; votre ſort eſt aſſuré. Mais gardez-vous de me nommer à qui que ce ſoit. Je ſuis chef de troupe, malheureuſement comédien (*), & ſujet, par mon état, à donner lieu à plu-

---

(*) La famille de Moliere ne lui pardonna point de s'être fait comédien. Vainement donna-t-il les entrées libres aux Poquelins. Aucun n'en voulut profiter. Il fut rayé de l'arbre généalogique qu'un de ſes parens fit dreſſer. Cette opinion étoit donc bien enracinée dans les eſprits, puiſque

ſieurs conjectures. En ne prononçant jamais mon nom, l'on ne ſoupçonnera point de vótre part quelque démarche indiſcrette... Oubliez que vous m'ayiez vu, que vous m'ayiez parlé: ceci eſt de conſéquence pour vous.

Mademoiſelle T***.

Moi! vous oublier, Monſieur, moi! Ah! jamais!... jamais!... J'entrevois toute votre charité..

MOLIERE.

C'eſt bien peu de choſe; & je dois ces légers bienfaits à votre modeſtie, à votre âge, à vos vertus... De ce premier pas dépendoit le deſtin de votre

---

le grand poëte, avec toute ſa gloire, ne put jamais abſoudre le comédien.

C'eſt peu; il étoit valet de chambre du Roi. Voulant un jour uſer de ſa qualité, &, en conſéquence, faire le lit du Roi, un autre valet de chambre ne voulut point partager le ſervice avec lui, prétendant qu'il n'étoit point fait pour aller de pair avec un comédien. Le Roi le ſut, en fut très-fâché; mais il garda le ſilence.

Autre exemple plus fort. Les ſecrétaires du Roi, apprenant que le fameux Lully, pour concourir aux délaſſemens de Louis XIV, s'étoit chargé, quoique ſous le maſque, du rôle de Muphti dans le Bourgeois Gentilhomme, retarderent longtems ſa réception & firent naître les plus grandes difficultés. Il n'étoit néanmoins que pantomime. Il n'avoit pas le viſage découvert. Il ne repréſentoit qu'à la cour devant le Roi, & pour lui plaire; & l'opinion dominante lui fit un crime de cette complaiſance.

vie... Conservez l'innocence de vos mœurs, afin de ne point perdre le repos & le bonheur.

Mademoiselle T***.

Ah! combien vous me pénétrez d'admiration & de reconnoissance! Je vois que vous me tirez d'un mauvais pas où l'imprudence & le besoin m'entraînoient... Non, Monsieur, non, mon cœur n'est point exempt de trouble; vous me rendez plus que la vie! Vous êtes le premier qui m'ayiez dit un seul mot de consolation, depuis que j'ai perdu mon infortuné & respectable pere.... O mon honorable bienfaiteur! comment me rendrai-je digne de tout ce que vous daignez faire pour moi?.... (*Voulant embrasser les genoux de Moliere.*) Souffrez que je vous baise les mains.

MOLIERE, *l'arrêtant.*

Je vous en prie, Mademoiselle, contraignez-vous, de grace... Si quelqu'un venoit... Voici la lettre... Je vais vous donner mes porteurs... Obligez-moi, vous dis-je, de vous retirer sans rien dire: cette maison est si fréquentée; le moins qu'on aura pu vous y voir sera toujours le meilleur. (*Il appelle Lesbin.*) (*A Lesbin.*) Vous ferez conduire Mademoiselle par mes gens à l'adresse qu'elle vous indiquera. (*Lesbin sort.*)

Mademoiselle T***.

C'est bien le moins que je vous obéisse.... Si ma reconnoissance ne peut pas éclater comme je le desirerois, croyez qu'elle est bien profondément gravée dans mon cœur.

MOLIERE, *la conduisant à la porte.*

Vous trouverez de bien bonnes gens, (*A voix basse*) qui vous recevront à bras ouverts, soyez-en sûre; & vous aurez bientôt lieu de vous féliciter de m'avoir cru. (*Mouvement de reconnoissance de la Demoiselle en se retirant.*)

SCENE V.

MOLIERE, *se remettant à son bureau.*

QUE je suis heureux d'avoir pu sauver une personne jeune, belle, honnête, douce, bien née, des périls qu'elle alloit affronter aveuglément! Moyennant une petite somme une fois payée, la voilà bien pourvue & loin du chemin du vice (*).

(*) Ce fut un jeune homme de vingt-deux ans que Moliere détourna de monter sur le théâtre. Il étoit avocat. Moliere lui fit sentir que le métier de comédien étoit à la fois dangereux & pénible; que ce seroit enfoncer le poignard dans le cœur de ses parens, que de suivre ce projet, & que lui s'étoit toujours reproché d'avoir donné ce déplaisir à sa famille. Il l'engagea à rentrer au barreau. Le jeune homme fut touché & convaincu par les raisons de Moliere; il s'abandonna tout entier à la profession honorable qu'il avoit voulu quitter. Dans la suite il s'y fit un nom. On a cru qu'il seroit plus théâtral de substituer une jeune fille.

Elle sera là comme dans la maison paternelle.... Je prendrai cet argent sur ma nouvelle comédie. Elle ira bien cette piece-là; j'en juge par le premier bond... Mes camarades sont convenus de me laisser double part (*) chaque fois qu'on la représentera, & je compte bien qu'il y a aura de bonnes chambrées.... Comme tout s'arrange à propos! D'un côté, il me vient surcroît de biens, & de l'autre, favorable occasion de l'employer; je m'en sens plus gai & plus disposé au travail... J'ai réussi... Mais tout succès en exige un autre... Quand je ne voudrois pas écrire, le genre-humain m'y forceroit par ses nouvelles extravagances...Il me faut rêver à mon Malade imaginaire, à mon Envieux, à mon Homme de cour... Oh! je garde celui-ci pour le dernier...Si la mort ne me surprend point, vous verrez un miroir, Messieurs les courtisans! Vous êtes les fléaux de la nation, les vrais auteurs des maux publics; vous trompez le Monarque; vous tendez mille pieges entre son peuple & lui. Il est des choses que l'on pense quelquefois trop fortement pour pouvoir les écrire, & ce sont celles-là qui sont ordinairement perdues pour la postérité; mais j'oserai dire ce qu'on n'a pas encore dit. Les applaudissemens publics me vengeront

(*) Les comédiens voulurent absolument que Moliere eût double part sa vie durant, toutes les fois que l'on joueroit le Tartuffe; ce qui a été depuis très-régulierement exécuté. D'ailleurs, on jouoit alors une piece trente-huit à quarante fois.

de la colere des offensés. Il faut néanmoins du courage... Du courage! oh! j'en ai. Une voix secrette me dit que j'ai bien fait. . . . . Toujours libre & maître de ma pensée (*). . . Le silence & la nuit me favorisent... Voici le vrai tems de la méditation.... Revoyons mon plan; car c'est du plan surtout que dépend tout le reste. (*Peu-à-peu il tombe dans une réflexion profonde. On frappe à deux ou trois reprises, mais doucement; Moliere n'entend rien. On frappe un peu plus fort; il s'éveille & s'étonne.*) Qui frappe ici à cette heure?... Depuis longtems j'entends un bruit sourd... Oui, l'on frappe, & doucement, comme si l'on craignoit.... Ce n'est point Chapelle. Voyons... (*Moliere va ouvrir.*)

(*) Moliere n'aimoit point le courtisan empressé, flatteur, médisant, inquiet, incommode, faux ami. La droiture de ses mœurs & la simplicité de ses manieres s'accommodoient peu de leur ton, de leurs grands airs, de leur mauvais goût, assez ordinaire à des hommes qui prononcent sans examen, & qui n'ont les yeux fixés que sur l'idole de leur ambition. Quand il a pu se donner carriere contre eux, il n'a pas manqué l'occasion; & c'est, en effet, un grand plaisir pour un poëte dramatique, d'attaquer des caracteres aussi équivoques. Ils sont, presque tous, les ennemis ardens, les tyrans cachés de l'homme de lettres; parce que la renommée littéraire est presque la seule chose au monde qu'il faut payer de sa personne, & que l'intrigue, l'or & la souplesse n'enlevent point.

SCENE VI.

MOLIERE, ISABELLE.

MOLIERE, *extrêmement surpris.*

C'EST vous, Isabelle! Est-il possible?

ISABELLE, *tremblante.*

Vous me voyez dans la situation la plus cruelle..... écoutez-moi...

MOLIERE.

Mais vous êtes d'une imprudence, d'une imprudence extrême. Il y a là de quoi nous perdre tous deux. Vous n'avez donc pas réfléchi. (*La porte étant restée ouverte.*) Attendez que j'aille fermer la porte... Que vous est-il arrivé de sinistre?

ISABELLE.

Ma mere!...

MOLIERE.

Eh bien! ma chere enfant, votre mere.... Ne vous ai-je pas dit tantôt de patienter? Ne me l'aviez-vous point promis? Et vous exposez ainsi votre renommée, tandis que nous sommes environnés d'Argus... Vous le savez.

ISABELLE.

Ayez pitié de moi.

MOLIERE.

On vous calomniera; on me représentera, moi, comme un homme sans mœurs, qui vous séduit sous les yeux de votre mere: & l'innocence aura beau régner dans nos cœurs, on supposera entre nous une intelligence coupable.

ISABELLE.

N'augmentez point mes peines. Les tourmens qui m'obsedent vous sont inconnus; mais, la nuit comme le jour, je n'ai plus de repos. Savez-vous de quelles fureurs, de quels emportemens ma mere....

MOLIERE.

Ah! mere cruelle (*)!.. Sa tyrannie ne sera pas de longue durée, je vous le proteste; mais, qu'y a-t-il enfin de nouveau?

(*) La Béjart étoit une femme altiere & emportée, qui vouloit dominer en tout. Elle aimoit mieux être l'amie de Moliere que sa belle-mere. Lorsque les charmes naissans de sa fille eurent fait éprouver à Moliere l'amour le plus violent, elle devint jalouse; elle le menaçoit souvent, en femme furieuse & extravagante, de le perdre, lui, sa fille & elle-même, si jamais il pensoit à l'épouser. Ces emportemens retomboient sur la jeune personne, qui étoit sans cesse observée de fort près. Lasse enfin de souffrir les duretés de sa mere, elle se détermina un matin de s'aller jeter dans l'appartement de Moliere, afin de le forcer à déclarer le choix qu'il avoit fait d'elle.

ISABELLE.

J'étois couchée; ma mere entre en fureur, & me prodigue les noms les plus outrageans. Je t'ordonne, dit-elle, d'une voix ménaçante, de te lever demain au point du jour. J'ai disposé de toi: ton amour pour Moliere t'assure ma haine, & tu en seras l'objet éternel, tant que tu ne changeras point. Tu m'appartiens; songe à m'obéir, ou je te ferai sentir toute mon autorité... Elle me laisse sans attendre ma réponse, & accompagne sa sortie de reproches encore plus injurieux..... Ah! c'en est fait, me suis-je dit; demain ma mere me rend captive, m'emmene, m'éloigne de tout ce que j'aime. Je me mets à pleurer, roulant mille desseins confus dans ma tête; tout à coup l'amour m'inspire son courage: non, me suis-je dit, on ne m'ôtera point à Moliere; il doit être mon époux, & je puis respirer dès ce moment sous sa protection, je puis me regarder dès à présent comme sa femme... Je me leve, je m'habille à la hâte; menacée du plus horrible malheur, de celui de vous perdre; je ne prends conseil que de mon desespoir, je marche à pas sourds, je traverse la chambre de ma mere, j'ouvre doucement les verroux, j'entr'ouvre sans bruit les portes, je me précipite sans mules le long de l'escalier, j'arrive à cette porte sans que personne m'ait vue, & je viens implorer un asile que vous ne me refuserez pas.

MOLIERE.

Ma chere Isabelle, non, il ne m'est pas permis de vous retenir ici; vous appartenez à votre mere... Vous avez commis une faute grave.... rentrez...:

Si l'on vous appercevoit, c'eſt alors que les méchans triompheroient....

ISABELLE.

Vous ſavez interpréter une démarche, que la crainte de n'être plus à vous m'a ſeule inſpirée: que je ne ceſſe point d'être honnête à vos yeux; & je brave la calomnie.

MOLIERE.

Ce n'eſt pas aſſez d'être ſage à vos yeux; il faut être irréprochable aux yeux de tous: une fille doit prévenir le blâme & faire taire juſqu'au ſoupçon. Vous avez oublié vos devoirs.... Retournez dans votre appartement, ma chere Iſabelle, & effacez juſqu'aux apparences qui pourroient dépoſer contre vous.... Je vous parle plutôt en pere qu'en amant; mais c'eſt la tendreſſe que j'ai pour vous, qui m'oblige à vous tenir ce langage. La décence vous ordonne....

ISABELLE.

Quoi! vous me refuſez! & vous ne ſongez pas que demain nous ſerons ſéparés pour jamais!

MOLIERE.

Je préfere à tout votre honneur, qui m'eſt plus cher que ma vie....

ISABELLE.

Donnez-moi votre main, que je puiſſe m'écrier: *Moliere eſt mon époux!* Je ſuis à vous depuis que je vous ſuis promiſe; défendez votre bien. Qui deſapprouvera notre amour, lorſqu'il n'a pour but qu'un lien légitime?

MOLIERE, *fâché.*

Etrange aventure que je n'ai pu prévoir !... Vous ne songez donc pas que toute surprise est illicite ; que vous êtes à votre mere ; que vous paroîtrez coupable, quoi que vous disiez ; qu'il y a une marche ordonnée & prescrite par les loix, qu'on ne sauroit enfreindre sans remords & sans crime ; que toute apparence de séduction doit être enfin aussi loin de ma conduite qu'elle l'est de mon cœur ?.. De grace, reprenez le chemin de votre appartement.

ISABELLE.

Non, vous ne m'aimez pas, ingrat ! & je me suis trompée. Votre amour est bien foible, si ma mere en triomphe. Moi seule ai le courage, & vous n'avez que la crainte.... Que m'importent les discours du monde ? De vous seul dépend ma renommée. Si vous balancez, lorsqu'il s'agit de mon bonheur & du vôtre, quel fond puis-je faire sur le sentiment qui vous anime ? Quand je vous montre mon amour, c'est vous qui tremblez ; & voilà toute votre réponse !... Ah ! dites plutôt que vous n'aimiez pas, que les paroles dont vous m'avez flattée sont fausses, que vous avez changé, & que j'ai été trop crédule en ajoutant foi à vos sermens. J'ai perdu le repos que je goûtois avant de connoître l'amour. Eh bien ! que mon malheur s'acheve : je vais suivre la route que me trace mon desespoir ; je ne prends plus soin de ma gloire, de mon repos, de ma vie : je ne cherche plus qu'à m'éloigner d'un lieu où une mere jalouse me tyrannise, où mon amant me trahit,

où il résiste à mes larmes, insensible qu'il est à toute la tendresse que j'ai pour lui....

MOLIERE.

Arrêtez, Isabelle ; & demandez ma vie.

ISABELLE.

Et vous, cruel! & vous, donnez-moi plutôt la mort.

MOLIERE.

Vous n'écoutez plus la raison.... Je vous protégerai contre sa colere ; mais je demeurerai inflexible sur l'article des bienséances.

ISABELLE.

Toujours des reproches!.. Eh! l'amour en connoit-il?... Dieu! j'entends du bruit....

MOLIERE.

On vient, vous voyez.... Voilà le fruit de votre imprudence.... J'avois des amis à souper qui se retirent, ils vont peut-être entrer ici. Réfugiez-vous dans cette chambre... Je vais appeler la Forest.

(*Il appelle la Forest.*)



SCENE VII.

MOLIERE, ISABELLE, PIRLON, LA FOREST.

ISABELLE.

(Isabelle entre dans la chambre, y fait quelques pas; & revenant pâle d'effroi, elle rentre sur la scene en desordre, & jetant un long cri.)

AH ciel! qu'est ce que je sens?... Un homme de caché! un voleur! Je me meurs....

MOLIERE.

Un voleur! (*A la Forest.*) Soutiens-la, la Forest, elle va s'évanouir. (*La Forest la soutient dans ses bras. Appercevant Pirlon, qui sort de la chambre où il étoit caché.*) Que vois-je?... Ah! traître, infâme! pour être délateur, tu te fais un vil espion!.. As-tu assez scruté ma vie domestique pour en composer les noirs poisons de tes calomnies?... Parle, méchant, parle, & si tu l'oses, dis le contraire de ce que tu as vu, de ce que tu as entendu. Ta bouche, vouée au mensonge, ne fait que flétrir l'innocence. Poursuis ton rôle affreux.... Mais, tremble devant moi; je n'ai pas tout dit sur ton compte, &...

PIRLON.

Je tombe à vos genoux, Moliere... Foulez-moi

aux pieds; mais n'imaginez pas que je sois entré ici pour surprendre vos secrets. . . . . Puisqu'il faut l'avouer, je fuyois la colere du peuple, soulevé contre moi par la chaleur de vos pinceaux. . . . C'est à la commisération de la Forest que j'ai dû cet asile. Je vois clairement combien je suis en exécration à tout le monde. Oui, je suis trop ressemblant pour pouvoir m'abuser moi-même. Ma honte est extrême. N'étendez pas plus loin votre vengeance... Me haïriez-vous au point...

MOLIERE, *vivement.*

C'est le vice que je hais, & non le vicieux. Pour celui-ci, je me contente de le plaindre.... L'hypocrisie est un vice détestable, & que je combattrai sous toutes ses formes; croyez-moi, abjurez votre infâme métier, il ne tardera pas à devenir inutile; bientôt il ne trompera plus personne, je vous en avertis... Vous pourriez encore, si vous le vouliez véritablement, par un sincere repentir, regagner avec le tems la confiance & l'estime des hommes.

LA FOREST.

On a beau prêcher à qui n'a cœur de bien faire!

PIRRON.

J'aspire à me corriger: treve, treve, Moliere, la paix, la paix; épargnez-moi dorénavant.... Oui, je veux me réconcilier avec vous, desarmer vos rigueurs, devenir enfin votre ami.

MOLIERE.

Mon ami! cela est fort.... Mais, vous changeriez donc beaucoup!

PIRLON.

Je l'espere, & le ciel m'en fera la grace....

MOLIERE.

Ah! commencez d'abord par ne point prendre le nom du ciel en vain. Que ce nom sacré soit plus respecté dans votre bouche. Soyez vrai devant votre conscience: c'est là le premier pas vers la vertu; dites-moi plutôt: je vous hais; je veux me venger de vous; j'en chercherai les occasions & les moyens; je vais, sortant d'ici, vous accuser partout de troubler l'état, de renverser la religion, de corrompre les mœurs: dites-moi cela, plutôt que de déguiser bassement votre fureur sous les dehors de ce qu'il y a de plus saint au monde.... Rien ne vous force à me ménager. Je vous le dis sans détour: je ne crains plus un ennemi à front découvert....

SCENE VIII.

Les Acteurs précédens, LA BEJART.

LA BEJART, *entrant furieuse*, *à sa fille.*

FILLE sans pudeur! tu m'échappes! (*A Moliere.*) Et toi, traître! tu m'enleves ma fille; elle se dérobe pendant mon sommeil; & tu vantes encore ta probité!... homme indigne de toute confiance; tu fais la satyre des méchans, mais pour mieux les imi-

ter; ils sont tes modeles; tu ne les as étudiés que pour leur ressembler!.. Séducteur de ma fille, & par de lâches artifices, n'es-tu donc protégé par le Roi, que pour la soustraire à l'obéissance?..

MOLIERE.

Je ne l'ai point séduite, Madame, & j'en suis incapable. Je n'emploie la protection dont le Roi m'honore, que pour servir autrui (*)... Elle fuyoit vos mauvais traitemens, votre violence; vous l'avez poussée à cette extrémité: mais elle est aussi en sûreté avec moi, qu'avec vous-même.

LA BEJART.

Traître! tu parles de violence & tu deshonores mon enfant!..

MOLIERE.

Elle est loin du deshonneur.... elle porte en ce moment le titre de mon épouse. (*Courant à son bureau, prenant une plume & signant une promesse de mariage.*) Voilà la promesse solemnelle, la promesse sacrée, gage inviolable de mon amour, de mon estime & témoin irrécusable du serment que j'ai fait de la conduire au pied des autels. (*Il donne la promesse de mariage à Isabelle, qui la met dans son sein.*)

LA BEJART.

Perfide! oses-tu, sans mon consentement...

MOLIERE.

Il nous est dû, nos cœurs sont libres; un cour-

(*) Cela est prouvé par plusieurs faits.

roux aveugle ne fera point écouté : c'eſt ma femme ; & je le publie.

LA BEJART.

Elle ne l'eſt pas encore ; mais tu aimes à couvrir de ce nom l'opprobre de ta conduite.

PIRLON, *à part.*

Allons, Pirlon, fais un effort, montre-toi tout autre que tu n'as été, & rends juſtice une fois à la vérité. (*A la Béjart.*) Madame, j'ai tout entendu ; & l'on ne me ſoupçonnoit pas préſent. Je publierai partout, que Moliere eſt un honnête homme ; il a vivement reproché à votre fille ſa démarche inconſidérée ; il l'a ſuppliée, à pluſieurs repriſes, de rentrer chez ſa mere ; il a joint les prieres les plus vives aux plus preſſantes raiſons ; il l'a reſpectée, & l'amour qu'il a pour elle eſt auſſi pur qu'il puiſſe l'être.

LA BEJART.

Quoi ! Monſieur Pirlon, vous étiez là ? Et vous êtes bien ſûr que Moliere a parlé à ma fille de la ſoumiſſion qui eſt due à mon autorité ?

PIRLON.

Aſſurément, Madame, je dois rendre hommage à la pureté de ſes intentions, & quand je parle ainſi de Moliere, je puis être cru.

MOLIERE.

Voyez ſi un tel témoignage eſt ſuſpect, Madame : je n'ai jamais voulu braver votre autorité, mais la

contraindre dans de juftes bornes, pour votre propre repos.

PIRLON, *à part.*

Il vient encore du monde... il fait nuit; l'occafion eft favorable... vîte; fauvons-nous. (*Il s'enveloppe de fon manteau & s'enfuit.*)

SCENE IX, *& derniere.*

LE MARQUIS, LE COMTE, CHAPELLE, MOLIERE, LA THORILLIERE, LA BEJART, ISABELLE, LA FOREST.

LE MARQUIS, *en entrant.*

MAIS quel vacarme chez notre Philofophe!. Qu'y a-t-il donc?.. L'étude eft bien bruyante ce foir... fait-il répéter des rôles de comédies?

LE COMTE.

Quoi, Mefdames! Pendant la nuit venir relancer un auteur folitaire jufque dans la filencieufe retraite des mufes...

CHAPELLE, *entre deux vins.*

Ah! Mesdames, que je vous fais bon gré de venir l'égayer! voilà ce qu'il lui faut: il attrapera par ce moyen le *vis comica* des anciens... car il eft par fois fi trifte, que je me donne au diable, pour deviner comment il peut nous faire rire?

LE MARQUIS.

Moliere, vous dispensez bien votre tems.

LE COMTE.

C'est à vous qu'il appartient d'unir en un seul jour la gloire & les plaisirs.

LE MARQUIS.

Et vous, charmante Isabelle, vous venez l'inspirer... je ne m'étonne plus de ses chef-d'œuvres.

MOLIERE.

Messieurs, treve de badinage..... c'est pour la premiere fois de sa vie que le pied d'Isabelle a touché le seuil de mon cabinet; mais Madame, malgré les témoignages les plus positifs, s'obstine à penser que j'ai voulu séduire sa fille.

LE MARQUIS.

Oh! cela ne peut pas être..... je réponds de la probité de Moliere...

LE COMTE.

Cela n'est pas... Moliere est un honnête homme dans toute la force du terme (*).

(*) Moliere protégeoit & encourageoit le mérite naissant. Un jeune homme lui avoit apporté une piece, intitulée *Théagene & Chariclée*. La piece ne valoit rien; mais Moliere l'avoit récompensé, comme si elle eût été bonne. A quelque tems de là, Moliere forma le projet des Freres ennemis, & fit chercher le jeune homme qui n'avoit point repa-

MOLIERE.

Messieurs, je ne me pique que de cette qualité. J'abandonne mon talent à qui voudra le juger; mais je veux conserver le titre d'homme d'honneur. J'en suis jaloux, très-jaloux. Je le préfere à tous les titres de bel esprit, de grand écrivain, d'homme de génie, si l'on veut. La probité, voilà le caractere essentiel de l'homme; le reste après vient

---

vu aux yeux de son bienfaiteur. On le déterra. Moliere lui donna son projet, & le pria de lui en apporter un acte par semaine, s'il lui étoit possible. Le jeune homme alla s'enfermer; mais quand il rapporta sa besogne, Moliere remarqua qu'il avoit pris tout son travail dans la Thébaïde de Rotrou. Moliere lui fit sentir qu'il y avoit autant de honte que de mal-adresse, à puiser dans l'ouvrage d'autrui, & surtout dans une piece assez récente pour être encore dans la mémoire des spectateurs. Moliere lui aida à changer ce qu'il avoit pillé. La piece fut applaudie: mais Racine (car c'est lui qui étoit le jeune homme) s'éloigna une seconde fois de Moliere, & Moliere ne le rechercha pas. Je ne pense pas même que Moliere estimât beaucoup Racine. Celui-ci lui avoit promis sa Bérénice, il l'amusa longtems & la laissa même annoncer; puis tout-à-coup il la donna aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne; ce qui indigna Moliere & Baron contre lui. Moliere étoit plein de droiture & de franchise. Son caractere étoit aussi ouvert, que celui de Racine étoit sombre & dissimulé. Il n'avoit point le pédantisme & le ton magistral de Boileau; il sut apprécier La Fontaine, malgré la ligue secrette que Racine & Boileau avoient faite contre lui & contre presque tous les autres écrivains.

comme il peut. . . . j'aime Isabelle; je la demande en mariage; Isabelle y consent: d'où naîtroit le refus de sa mere? Jugez-nous, Messieurs.

LE COMTE.

Ah, Madame! Vous devez vous féliciter de marier vore fille à un homme tel que Moliere.

LE MARQUIS.

Quelle raison auriez-vous de ne la point donner à Moliere; à Moliere l'honneur du théâtre, la gloire de la France, le protégé du Roi?

LE COMTE.

Mais cela ne souffre aucune difficulté. Tout le monde applaudira à cette union; & la beauté deviendra la récompense du génie.

LE MARQUIS.

Le Roi ne desapprouvera point ce mariage, & je veux être un des premiers à le lui annoncer.

CHAPELLE, *à la Béjart.*

Croyez-moi, donnez-lui votre fille: il l'auroit toujours . . . . . faites-vous un mérite de votre complaisance; tout le monde aujourd'hui ne fait pas la sottise de se marier. . . prenez la balle au bond.

LA BEJART, *à part.*

Malheureuse que je suis! tout conspire contre moi.

MOLIERE.

Messieurs, je ne rougirai point devant vous de-

vous

vous révéler l'intérieur de ma maison. La mere d'Isabelle, malgré les apparences, est en discorde avec sa fille; ma joie ne sera pure & complette, que lorsqu'elle lui aura pardonné... Isabelle, suppliez votre mere avec tendresse & respect, suppliez-la, devant témoins, de consentir à notre union. Je ne veux vous devoir qu'à elle; & je ne puis être heureux qu'à ce prix.

ISABELLE.

Pardonnez à votre fille, ma mere: elle suit le mouvement de son cœur en vous demandant grace. Pardonnez lui ce qu'un excès d'amour lui a fait entreprendre; il ne dérobe rien à d'autres sentimens. Mon amour & mon respect pour vous seront toujours les mêmes... vous m'avez maudite dans votre colere; révoquez ce dur arrêt: quelque destin qui me soit réservé, je serai toujours malheureuse, si ma mere ne m'aime point.

LA BEJART.

Ah! que le ciel te bénisse, ma fille, je t'embrasse & te pardonne.

ISABELLE.

Ma mere! j'embrasse vos genoux.

LE MARQUIS.

Voilà une excellente femme, quoi qu'on dise.

LE COMTE.

Mais elle n'est pas si méchante qu'on la faisoit.

CHAPELLE, *bas.*

Vous ne la voyez pas toujours... Les femmes ne sont bonnes que par instans.

LA THORILLIERE, *embrassant Moliere.*

Ah mon cher ami, soyez aussi heureux que vous méritez de l'être.

CHAPELLE, *bas à Moliere.*

Vous voulez vous marier, Moliere? J'en suis fâché pour vous. C'est, pour un homme d'esprit, une étrange bévue... vous vous en repentirez (*).

(*) Chapelle avoit raison. La fille de la Béjart ne fut pas plutôt *Mademoiselle de Moliere*, qu'elle se livra à son goût effréné pour la coquetterie & la dépense. Elle se donna en spectacle à la cour & à la ville; & le pauvre époux, qui n'avoit pas été assez philosophe pour se passer d'une femme, perdit le repos & s'imagina que toute la cour & toute la ville en vouloient à son épouse. Elle négligea de l'en désabuser, & les soins extraordinaires qu'elle donnoit à sa parure ne firent que confirmer ses soupçons & sa jalousie. Remontrances, prieres, tout devint inutile. Il n'eut pas la force de la captiver, parce qu'il l'aimoit avec trop de foiblesse; & après plusieurs dissensions domestiques qui pénétrerent dans le public, il prit le parti de se renfermer dans le cabinet & dans la société de ses amis, détournant ses regards de la conduite de sa femme & ayant le cœur déchiré de regrets & d'amour. Il augmenta la liste des époux infortunés; & si ses pinceaux, quand il trace le désordre des femmes, ont tant de vérité, c'est peut-être parce que le modele n'étoit pas loin de lui.

Mais admirez la philosophie de Moliere. Il disoit quelquefois: c'est moi qui ai tort; je n'ai que ce que je mérite: je ne devois pas me marier à une femme jeune & jolie; elle a de l'enjouement, & je suis trop austere pour elle; elle

MOLIERE.

Oui, tout comme d'avoir fait des comédies. (*A la Béjart & à Isabelle.*) Mere prudente, aimable fille, vivez ainsi toujours unies; vivez pour le bonheur de tous trois. Que l'une soit toujours l'objet du plus vif amour, & l'autre du plus tendre respect.. nos jours, si vous y consentez, seront fortunés par cette union mutuelle.

---

ne peut s'assujettir à mes manieres. Sensible au plaisir, que feroit-elle d'un homme de cabinet? elle est plus raisonnable que je ne le suis. Elle veut jouir de la vie, & je consume tristement la mienne; il est vrai qu'elle pourroit du moins après les heures de ses divertissemens entrer un peu dans mes peines & me consoler; mais elle n'a que le tems suffisant pour répondre à ce desir qu'elle a de plaire en général. Sa beauté la tyrannise, comme mon génie me captive. Je blâme sa conduite, & elle rit de la mienne; qui de nous deux a tort? Ma foi, je n'en sais rien.

Elle se remaria peu de tems, après sa mort, à un comédien obscur; elle n'eut aucun respect pour la mémoire de son mari, ni aucuns soins de ses manuscrits, qu'elle ne jugea pas fort précieux, puisqu'elle les abandonna à un nommé la Grange, & l'on ne sait quel usage celui-ci en a fait. C'est une perte irréparable dont elle s'est rendue coupable envers le public. Elle eut une fille de Moliere, & elle négligea entiérement son éducation; de sorte que la jeune personne se fit enlever à l'âge de puberté. Ainsi les craintes & les remontrances de Chapelle n'étoient que trop bien fondées. Mais l'amour, chez un homme de génie, étouffe encore plus le bon sens & la raison, que chez tout autre homme.

LE MARQUIS.

Ma foi, Moliere, voilà une belle conquête. Vous êtes aussi habile amant qu'habile auteur. Il faut vous admirer en tout. On célébrera, à la fois, votre nom & votre bonheur... la belle enfant!... je ne veux plus trop la regarder... qu'elle nous donne quelqu'un qui vous ressemble; adieu.

LE COMTE.

Adieu, Moliere... tout le monde voudroit être à votre place.... songez à notre sujet... (*Moliere lui répond par un jeu muet.*)

MOLIERE, *à Chapelle & à la Thorilliere.*

Enfin, mes amis, je puis donc appeler ce jour un jour heureux... plus de peines qui m'affligent, plus de dangers qui me menacent. La faveur du public, le repentir des imposteurs, le nombre de mes partisans qui s'accroît, les délices que l'amour me prépare, tout me couronne de gloire, & m'enivre de joie... mes longs travaux sont récompensés; & je ne me repens plus d'avoir suivi, malgré mes parens, l'attrait irrésistible de mon goût pour le théâtre.

Fin du cinquieme & dernier Acte. Ainsi que du troisieme & dernier Volume.

